R. P. J. Dom. RAMBAUD
de l'Ordre des Frères Prêcheurs

GRANDES FIGURES DE PRÊCHEURS

Saint Hyacinte - Saint Pierre de Vérone
Saint Vincent Ferrier - Saint Louis Bertrand

PARIS (VI^e^)
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

BX3555 .R35 1930
vol.1
Rambaud, Jean Dominique,
1890-
Grandes figures de precheurs
...

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
SAN RAFAEL, CALIF.

F
922
R142
V.1

Grandes Figures de Prêcheurs

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
SAN RAFAEL, CALIF.

DU MÊME AUTEUR

Saint Dominique

Sa Vie - Son Ame - Son Ordre

In-12 de XIV-322 pages, avec six phototypies hors texte

Prix : **13 francs**

(Couvent des Dominicains, 104, rue Bugeaud - Lyon)

Ouvrage honoré d'une lettre d'approbation du Révérendissime Père B. G. Paredes, Maître Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, de NN. SS. Castellan, Archevêque de Chambéry, A. Du Bois de la Villerabel, Archevêque de Rouen, Manier, Évêque de Belley, Kerkhofs, Évêque de Liège, Rousseau, Évêque du Puy, etc..... — loué et vivement recommandé par nombre de Revues de France, Belgique, Canada, etc..,

R. P. J. Dom. RAMBAUD
de l'Ordre des Frères Prêcheurs

Grandes Figures de Prêcheurs

TOME I

Saint Hyacinthe - Saint Pierre de Vérone
Saint Vincent Ferrier - Saint Louis Bertrand

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
SAN RAFAEL, CALIF.

PARIS (VIe)
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10
—
1930

M. Elisabeth
922
R142
V.1

Après avoir lu l'ouvrage du R. P. Rambaud : « *Grandes Figures de Prêcheurs* », nous le déclarons digne de l'impression.

Fr. B. Mayrand, O. P.
Fr. Y.-E. Masson, O. P.
Lecteurs en S. Théologie.

Lyon, le 26 Octobre 1928

Imprimi Potest

Fr. R. Gerest, O. P.
Prior Provincialis.

Lugduni, die 29 Octobris 1928

Imprimatur

Lutetiae Parisiorum, die 26 Aprilis 1930
V. Dupin, vic. gen.

23271

Aux Prédicateurs Généraux

de l'Ordre des Frères Prêcheurs

Ces Pages

sont respectueusement dédiées.

PRÉFACE

Dans les anciennes et illustres familles, une salle spéciale du vieux château ancestral — souvent la plus belle — présente aux regards des descendants et des hôtes les physionomies des grands aïeux. C'est la *galerie des portraits.*

Et plus celle-ci rutile de gloire, plus on la considère avec contentement, plus on la montre avec fierté — fierté bien légitime.

Ces nobles et antiques familles que sont les Ordres religieux ont, elles aussi, leur galerie d'honneur : membres éminents magnifiés par l'humanité, surtout héros dans la vertu, dont le nom a été solennellement inscrit par l'Église en son Livre d'or.

Dans notre *Saint Dominique*, accueilli avec tant de cordiale sympathie, nous avons ouvert au public la galerie des célébrités dominicaines. Et plus d'un de nos lecteurs, en la parcourant, a été, nous le savons, fort impressionné...

Plus de deux cents images d'aïeux fameux s'y rangent à la suite... Quelle splendide lignée ! Que de gloire !

Mais cette surabondance même de brillantes figures dominicaines nous a contraint de n'accorder à chacune, vu l'exiguité de l'espace disponible, qu'une peinture en médaillon, tout au plus, pour quelques-unes transcendantes, un portrait en buste.

Et cependant, combien qui méritent mieux !

Dans les importantes *galeries de portraits,* on groupe parfois ceux-ci selon la forme de vie du personnage représenté ou la note caractéristique de ses hauts faits.

Pour la famille du Patriarche Dominique, en raison de la quantité qui s'offre, des groupements spéciaux s'imposent : Maître Généraux, Pontifes, Docteurs, Mystiques, Martyrs, grands Prêcheurs, Confesseurs, Vierges, savants remarquables et renommés artistes.

Notre choix s'est porté, pour des motifs objectifs — peut-être un peu aussi, nous l'avouons volontiers, par préférence personnelle, sur les *grands Prêcheurs,* c'est-à-dire sur ceux dont l'apostolat, par la parole, a été particulièrement intense, débordant, rayonnant, conquérant...

Nous nous proposons de donner des principaux d'entre eux un portrait en pied. Il ne s'agit point pour autant de retracer leur existence entière — même une toile présentant toute la stature est-elle davantage qu'un aperçu général sur le personnage reproduit ? Par ce temps si prodigue de choses à lire, on aime généralement des biographies courtes où les faits sont ramassés en des pages substantielles. Délibérément, nous éliminerons de nos notices synthétiques tous les détails ne se référant pas directement ou indirectement à notre objet : la vie apostolique. Des neuf grands Prêcheurs qui vont nous occuper, nous réserverons une place majeure à ceux dont l'action a été plus étendue, l'influence plus considérable, ou dont nous pouvons plus aisément suivre les traces.

Dans beaucoup d'œuvres de maître, le décor joue un rôle notable. Tentures délicatement nuancées ou draperies aux plis savamment ordonnés, costumes chamarrés, étoffes chatoyantes, reflets de lumière et effets d'ombres viendront donner plus de relief au personnage

peint. Sans sacrifier, dans nos portraits, toute ornementation, nous serons cependant très sobre sur ce point. Nos *grands Prêcheurs*, par leur puissante personnalité, se suffisent largement à eux-mêmes. Nul besoin, pour soutenir l'attention du lecteur, croyons-nous, de décrire leur sorte d'épopée en un style fleuri, d'user de compliqués procédés de présentation. Veiller à ce qu'aucune négligence ne se glisse dans la composition — car toute négligence est blâmable, ne recourir qu'aux artifices littéraires vraiment avantageux à tous égards : tel sera notre unique souci.

L'artiste, pour renforcer son idée maîtresse, ménage aussi parfois sur son fond quelque habile perspective. Ce sera, par exemple, tel aspect de la nature, qui s'harmonise avec la tonalité de l'œuvre ; tel panorama, dans le lointain, évoquant la patrie du héros représenté ; telle scène qui rappelle un de ses hauts faits ; tel monument symbolique...

Ces perspectives, dans l'hagiographie, cela consiste à replacer celui dont on narre la vie, afin d'en donner une plus pleine compréhension, dans son milieu, son époque, dans le cadre des grands événements contemporains, à souligner tel rapprochement suggestif...

Si ces aperçus complémentaires sont sagement proportionnés à l'importance de l'ouvrage, du personnage, s'ils se restreignent au nécessaire, ou tout au moins ne dépassent pas l'utile : rien de mieux. Mais se prolongent-ils — comme cela arrive encore assez souvent — en d'indéfinis horizons ? Alors, on peut, même on doit les regretter. Ils n'aboutissent, en effet, qu'à disperser l'attention, qu'à faire momentanément perdre de vue au lecteur celui qui devrait constamment retenir son regard.

Voilà pourquoi, tout en ouvrant volontiers les perspectives historiques qui nous paraîtront s'imposer, prendrons-nous soigneusement garde à ce qu'elles ne s'étendent

pas outre mesure — de façon que ceux dont nous esquissons la vie apostolique ne cessent jamais de nous rester très présents.

Beaucoup de peintres trouvent bon de loger dans leur tableau certaines particularités, si je puis dire, documentaires. Ce général tiendra à la main un parchemin où se liront les noms de ses victoires, cet académicien appuie son coude sur une pile de livres au dos desquels apparaissent les titres des siens, ce célèbre architecte considère des épures à demi déployées qui laissent apercevoir les plus beaux édifices conçus par son génie.

L'écrivain, lui, en fait de particularités documentaires, peut étaler de l'érudition. S'agit-il d'une œuvre spécifiquement documentaire ? Alors, très bien ; il faut, en effet, des sources que puissent consulter les auteurs. Pour un livre d'histoire, là encore l'érudition est à sa place — quoiqu'il soit bon, si elle désire se faire agréer du lecteur, qu'elle ne la veuille pas trop grande. Mais, à supposer même qu'elle cherche à ne point se rendre encombrante, elle devient vite fatigante dans une biographie courante, et dans un travail de vulgarisation elle serait tout simplement une intruse.

Puisque c'est un ouvrage de ce dernier genre que nous entendons offrir au public, on ne s'étonnera donc point de ne pas rencontrer en nos pages références sur références, notes et pièces justificatives. Très intentionnellement, nous nous allégerons de tout cela.

Question autrement grave, brûlante même.

Imaginons qu'un visiteur parcourt une *galerie de portraits*, et que, s'arrêtant devant telle toile, ancienne de six siècles, qui représente un personnage au visage particulièrement beau, au port plein de majestueuse dignité, le dialogue suivant s'échange entre lui et le maître de céans :

— Vous êtes certain que voilà bien la physionomie de votre ancêtre dont je lis là le nom...

— Nous le pensons fermement. Ce portrait date incontestablement de six cents ans, et tous les autres, plus récents, qu'il nous a été donné de voir sont identiques.

— Est-ce une preuve ? Le tableau — voyez la date — est postérieur de vingt ans à la mort du personnage...

— Oui. Mais, sans aucun doute, il a été peint d'après quelque dessin ou portrait de l'époque, perdu aujourd'hui, ou bien sur les indications de quelqu'un ayant connu notre ancêtre. On n'a sûrement pas inventé à plaisir...

— Pouvez-vous le démontrer ?... Non ?... Alors, je mets nettement en doute la ressemblance, pour ne pas dire davantage...

— Pourtant, jamais il n'a été trouvé trace, dans les papiers des aïeux contemporains, de protestation contre la soi-disant non-ressemblance de ce portrait — et cependant, si cela avait été un faux portrait, ils eussent dû protester, semble-t-il.

— Argument tout négatif.

— Possédez-vous vous-même quelque preuve irrécusable qui légitime votre sentiment ?... Auriez-vous découvert quelque authentique portrait de l'époque qui contredise les traits de celui-ci ?... Non ?... Alors, votre argument ?... tout négatif, lui aussi ?.... Dès lors, pourquoi six cents ans de tradition constante ne constitueraient-ils pas pour le moins une très forte présomption de raison ?... Vous connaissez l'axiome universellement reçu dans le droit : « *Melior est conditio possidentis* »...

— Il ne saurait s'appliquer en la circonstance. La science a réalisé de tels progrès !... Nous devons rejeter comme dénué de fondement — et donc sans valeur, tout ce que ne prouve pas positivement un document d'une absolue authenticité.

— Votre théorie peut aller loin... Que faites-vous de la tradition — tradition très sérieuse, s'entend ?... Ne constitue-t-elle pas elle-même un document de réelle valeur, le meilleur à défaut d'autre ?...

— Des certitudes s'imposent. Sans cela, plus de garantie...

— Alors, en résumé, selon vous ?

— Eh bien, puisque rien de péremptoire n'établit que ce personnage représenté était de fait aussi beau de figure, d'une allure aussi noble, je déclare que vous n'avez pas le droit d'exposer cette toile...

— Étrange ! Étrange !...

— Que voulez-vous ! Exigences de la critique !...

Lecteurs, ce raisonneur outrancier, ce sceptique par principe, vous l'avez reconnu : c'est l'hypercritique moderne.

Nous le déclarons sans ambages : notre amitié ne va pas à lui.

Serait-ce que nous réprouvions la saine critique ? Nullement. Toutes les fois qu'une tradition apparaît controuvée par un document certain, nous sommes pleinement d'avis qu'il n'y a plus à en tenir compte, si chère puisse-t-elle nous être. Mais faut-il encore posséder cette pièce probante. Son absence, quand on se trouve en face d'une tradition ininterrompue et universelle, autorise, selon nous, à maintenir celle-ci — sans que pour autant on lui reconnaisse forcément une certitude absolue.

Nous nous efforcerons, dans le présent ouvrage, de demeurer dans un juste milieu. Nous n'admettrons rien qui soit infirmé par quelque document, les faits rapportés dans les biographies anciennes passeront au crible d'un judicieux examen, mais toute tradition constante et générale sera maintenue. Tant de choses, quand il s'agit du XIII^e^ ou XIV^e^ ou même XV^e^ siècle, peuvent expliquer la disparition de certains actes qu'on voudrait

pouvoir tenir en mains ! Et d'ailleurs, à cette époque de foi, on ne songeait pas à tout consigner par écrit. Le surnaturel paraissait si « naturel » qu'on n'éprouvait point le besoin de l'authentiquer en des pièces officielles. Nos pères pouvaient-ils prévoir l'école critique du XIX^e^ siècle, si farouche à l'endroit du passé, surtout vis-à-vis de tout surhumain, pressentir la mentalité hypercritique — cet esprit qui, à force de s'étourdir dans sa course échevelée à la critique, finit assez souvent par tomber dans l'anticritique !...

Un portrait peut donner d'un personnage à peu près uniquement son être extérieur : l'artiste a soigné scrupuleusement jusqu'aux moindres détails physiques, ne se préoccupant que d'arriver à un facies parfaitement ressemblant. Mais aussi, sans négliger cela, toutefois ne s'y attardant pas, le peintre a pu viser par-dessus tout à ce que se reflètent sur ce visage les sentiments intimes. Et pour ce, tout disposer en vue de les faire éclater au regard. Fra Angelico, dans ses célèbres fresques de Fiesole et de Saint-Marc de Florence, nous a laissé le type idéal de ce genre.

Dans le premier cas, on a un corps fidèlement reproduit ; une âme qui transparaît, dans le second. Et c'est combien plus ! En effet l'homme vaut, en dignité, incomparablement moins par son corps, fragile enveloppe destinée à passer par la corruption du tombeau, que par son âme principe incorruptible et immortel.

La Vie d'un saint pourra de même nous livrer presque exclusivement ses actions extérieures, sans pénétrer dans l'intime de celui-ci. Mais elle pourra aussi, sans négliger les faits matériels, cependant ne leur accordant qu'une importance relative, s'appliquer essentiellement à révéler l'âme du Serviteur de Dieu — autant du moins qu'il y a possibilité de la saisir. Et cela est souverainement plus utile.

Le plus souvent, ceux qui se procurent la biographie d'un saint, ne désirent pas tant y trouver une sèche chronologie d'événements, même une fine psychologie de caractère — un livre d'histoire peut leur fournir cela, — que la révélation d'une âme dont l'approche sera bienfaisant à la leur. Ce qu'ils demandent à la Vie de l'homme de Dieu, c'est un débordement de vie intérieure où s'alimenteront les citernes, peut-être desséchées, de leur vie intérieure à eux ; un modèle dans le renoncement à soi et la pratique des vertus qui les stimulera à mourir plus généreusement à eux-mêmes, à s'avancer plus résolument dans le sentier de la perfection ; aussi la manifestation de certaines faveurs divines qui les encouragera en ravivant leur espérance ; surtout ils veulent sentir battre un cœur tout envahi de charité divine et s'animer à son contact de nouveaux élans d'amour pour Dieu. Et si, au lieu de tout cela, ils ne trouvent que faits extérieurs, qu'analyses plus ou moins savantes, et, oserons-nous le dire, qu'élimination de surnaturel, alors leur déception est grande !... Mais qu'ils rencontrent ce qu'ils cherchaient, alors la lecture achevée, quand ils fermeront le livre, ils se sentiront meilleurs qu'auparavant — on ne fréquente jamais une âme sainte sans emporter quelque fructifiante chose de ce commerce, — plus disposés à poursuivre leur transformation spirituelle, plus ardemment désireux de se livrer à Dieu, de se dévouer au service de leurs frères dans le Christ.

Une Vie de saint, à notre humble avis, n'a point le droit de ne pas être une distributrice de vie surnaturelle, un foyer de charité divine, un appel à monter plus haut, un encouragement à persévérer coûte que coûte dans la grande œuvre de sa sanctification. Tout doit, directement ou indirectement, tendre à cela.

Ç'a été la caractéristique de notre *Saint Dominique* — et c'est ce qui lui a assuré un si chaleureux accueil auprès

de tant d'âmes : voilà aussi le but premier de l'ouvrage que nous commençons. Il s'y prêtera moins, puisque les biographies sont courtes et que, cependant, quantité d'événements extérieurs devront nécessairement y prendre place, mais nous nous efforcerons d'ordonner le récit de telle manière qu'on y trouve néanmoins toujours profit, nourriture. Faut-il le dire ? Nous ne cesserons jamais, au cours de notre composition, d'avoir présentes à notre esprit les *âmes* inconnues de nos futurs lecteurs.

Les visiteurs d'une *galerie des portraits* sont frappés de ceci : tous les aïeux représentés, quoique ayant chacun leur note personnelle, se ressemblent de façon vraiment sensible. C'est l'air de famille. Soit dans les yeux, les traits, le front, le port de la tête, un quelque chose révèle qu'ils appartiennent à une souche commune, qu'ils ont tiré leur origine des mêmes ancêtres...

Semblable fait éveille l'attention de celui qui parcourt la galerie des gloires dominicaines. Chaque figure a son caractère nettement marqué — étant donné que nulle part ailleurs, peut-être, autant que dans la famille de saint Dominique on ne vise moins à détruire les notes individuantes de chacun (en ce qu'elles ne s'opposent en rien, bien entendu, à l'œuvre de la grâce), — et cependant toutes offrent une frappante ressemblance : c'est l'air de famille.

Pour nous en tenir aux personnages dont s'occupera cet ouvrage, il ressort de toute évidence que chacun, par son tempérament, les circonstances de son existence, la manifestation de ses vertus, la forme de son apostolat, est bien lui-même et pas un autre — aucun des autres. Et chose non moins manifeste : tous portent sur leur front un même rayon de lumière, le reflet de l'étoile de Dominique.

L'oraison incessante, l'amour de la science doctrinale,

les austères mortifications corporelles, l'humilité profonde qui porte à s'anéantir devant Dieu, une pureté diffusive, un tout brûlant zèle apostolique, une pauvreté exemplaire, la fidélité parfaite à la Règle : voilà quelques-unes des caractéristiques foncières du Patriarche des Prêcheurs. En regardant de près, il sera aisé de les retrouver, sous une forme ou sous une autre, chez chacun des *grands Prêcheurs* dont nous allons brièvement retracer la glorieuse carrière.

Diversité accentuée et ressemblance étonnante, variété dans l'unité et unité dans la variété : ainsi se présente la réunion des illustrations dominicaines, et ce n'est pas la moindre de ses beautés.

En quittant la *galerie des portraits*, le visiteur pourra éprouver, d'une façon dominante, l'une ou l'autre de ces deux impressions : « Les artistes qui ont peint ces tableaux avaient vraiment un beau talent » — c'est dire inconsciemment que le génie s'est déployé sous une forme qui a fait tort aux personnages eux-mêmes, ou alors que ceux-ci sont dépourvus de cet ascendant qui saisit l'être et retient le souvenir ; ou bien : « Quelles grandes figures que celles-là ! » — ce qui, en somme, revient à avouer que ces puissantes personnalités ont tellement captivé par elles seules l'attention, que l'artiste a été presque oublié, celui-ci n'ayant cherché qu'à s'effacer derrière la noblesse de son héros.

Puissions-nous, pour notre part, peindre de telle manière nos *grands Prêcheurs*, si conquérants par eux-mêmes, que ceux qui, en nous lisant, les auront fixés de leur regard, soient à ce point subjugués par leur transcendante physionomie, qu'oubliant la pauvre personnalité de l'auteur, ils ne songent qu'à s'écrier : « Quelles magnifiques figures que celles-là ! »

Comme récompense de nos labeurs, nous n'envions

qu'une appréciation du genre de celle que nous valut, de l'autre côté de l'Océan, sous la plume d'un de nos Frères en Religion du Canada, notre *Saint Dominique* « : ...On a là une de ces bonnes Vies de saints comme on a malheureusement cessé d'en écrire depuis quelques années, une de ces œuvres sincères où l'on oublie l'auteur pour donner toute son admiration au Serviteur de Dieu qu'il nous présente et — conclusion pratique consolante — le prier et chercher à l'imiter... »

Se peut-il être plus bel éloge ?

Il est temps d'achever cette Préface. Voilà bien des choses.

Certes, on pouvait les taire.

Mais nous avons tenu à les dire.

Et d'aucuns, sans doute, estimeront avec nous que cela n'aura pas été sans quelque utilité.

Fr. J. Dom Rambaud, O. P.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

En conformité avec les décrets d'Urbain VIII, nous déclarons n'avoir voulu attribuer à ceux de nos GRANDS PRÊCHEURS *non canonisés le qualificatif de* saint *ou de* bienheureux *pour ceux non béatifiés, si ce n'est comme écho des témoignages privés et de l'opinion populaire, avec pleine subordination aux règles de la sainte Eglise concernant la Béatification et la Canonisation des Serviteurs de Dieu.*

De plus, nous affirmons n'accorder aux faits extraordinaires rapportés dans cet ouvrage d'autre valeur que celle que l'Eglise leur a reconnue ou pourra leur reconnaître.

SAINT HYACINTHE

(1185 - 1257)

Sur la fin du XIIe siècle, probablement l'année 1185, venait au monde en Silésie, terre polonaise, au château de Lanka, un enfant prédestiné à devenir une brillante étoile au firmament de l'Église et la plus pure gloire de son pays.

Eustache Odrowantz, son père, comte de Konski, lui avait transmis ce sang généreux qu'il tenait lui-même d'une longue lignée de héros. Parmi les aïeux où figuraient comtes palatins et généraux d'armée, beaucoup s'étaient noblement sacrifiés sur les champs de bataille pour défendre contre des envahisseurs païens et barbares, en même temps que la patrie, le christianisme et la civilisation.

L'enfant reçut au baptême l'aimable prénom d'Hyacinthe.

A une ou deux années de là, une seconde naissance apportait de nouvelles joies aux châtelains de Lanka. La divine Providence, si magnifiquement généreuse pour les foyers où Dieu règne en Maître, leur donnait un autre fils, Ceslas, qui lui aussi, riche des bénédictions d'En-Haut, marchera de très près sur les traces de son glorieux aîné.

Eustache Odrowantz et Béatrice, son épouse, rivalisaient d'ardeur dans la pratique exacte des vertus chrétiennes. Le comte de Konski prodiguait une telle charité aux malheureux que toute la région le surnommait « le père des pauvres » ; la comtesse, elle, rayonnait tant de douce piété, elle alliait aux exquises délicatesses de son cœur de si viriles énergies morales qu'elle apparaissait à tous comme la femme forte dont nos saints Livres tracent l'admirable portrait.

Formés par de semblables parents, Hyacinthe et Ceslas ne pouvaient manquer de manifester de bonne heure une sincère piété.

C'est ce qui advint, en effet.

A peine leur raison commence-t-elle à s'éveiller, qu'ils s'attachent fortement aux choses surnaturelles. Que de fois, tandis que leur regard se dirige vers le ciel ou fixe quelque pieuse image, leurs petites mains se joignent en un geste de toute fervente prière ! Veut-on qu'un angélique sourire anime leurs traits charmants ? Il suffit de leur redire les doux noms de Jésus et de Marie. Dès leur plus tendre enfance, ils goûtent une joie profonde à se rendre à l'église. Quand on les y conduit, ils voudraient toujours retarder le moment du départ, tellement ils sont envahis par les divines attirances du sanctuaire.

Souvent, le comte et la comtesse de Konski proposent à leurs deux bien-aimés enfants l'exemple des saints. Alors, leur attention devient extrême, la flamme qui s'allume dans leurs yeux traduit visiblement les ardents désirs d'imitation qui s'emparent de leur cœur.

Au fur et à mesure que croît leur âge, les dispositions d'Hyacinthe et de Ceslas s'affirment plus exemplaires encore. Leur tendre dévotion et leur parfaite pureté n'ont d'égales que leur obéissance entière et leur étonnante studiosité. Doués l'un et l'autre d'une intelligence vive, ils réalisent de rapides progrès dans l'étude.

Aussi, à peine sont-ils parvenus à l'adolescence, qu'on songe à leur assurer une éducation en rapport avec leur naissance et le brillant avenir qui, à n'en pas douter, les attend.

C'est à son frère, Yves Odrowantz chanoine de Cracovie, et futur évêque de cette ville, que, dans ce but, le comte de Konski confie ses deux fils. Cet éminent ecclésiastique pourra heureusement poursuivre l'œuvre commencée au château de Lanka, puis, le moment venu, orienter ses neveux vers les Universités les plus propres à activer leur plein développement intellectuel.

De fait, Yves Odrowantz préside d'abord aux études d'Hyacinthe et de Ceslas. Mais leur progrès s'affirmant de plus en plus, il ne veut point tarder à leur procurer les leçons de maîtres renommés.

Déjà, sans doute, Hyacinthe et Ceslas ont fait choix de leur avenir.

L'enfance de ces fils de chevalier a bien été comme bercée dans le souvenir des exploits ancestraux souvent narrés au foyer ; le sang valeureux qui leur a été transmis bout dans leurs veines lorsqu'ils voient la patrie en proie à de graves dangers intérieurs et extérieurs : pourtant la carrière des armes ne les attire point. Dans leur cœur, une mystérieuse voix a prononcé d'ineffables paroles... Le divin Maître les invite aux sublimes ascensions du sacerdoce... Il les presse de travailler au salut de leur pays en usant d'armes supérieures à celles maniées par leurs aïeux... Les conquêtes auxquelles ils se sentent conviés leur apparaissent autrement grandioses et belles... Aussi, avec quel bonheur acquiescent-ils l'un et l'autre à l'appel d'En-Haut !

Leur oncle les envoie d'abord aux Écoles de Cracovie et de Prague pour qu'ils y apprennent la philosophie. Le cycle achevé, Bologne les voit accourir à son Université, célèbre entre toutes pour les études de Droit. Ils y suivent les cours de jurisprudence. Enfin, Hyacinthe et Ceslas vont demander à l'Université de Paris, la première du monde pour l'enseignement des sciences sacrées, une excellente formation théologique.

Partout, les deux frères, qui demeurent très intimement unis, attirent sur eux les regards admirateurs de tous, maîtres et condisciples. Leur piété est si édifiante ! Il font preuve d'un tel détachement des choses terrestres ! Surtout, leur front rayonne si lumineusement le doux éclat de la virginité !

Leurs études complètement terminées, Hyacinthe et Ceslas rentrent à Cracovie. L'onction sacerdotale leur a-t-elle déjà été conférée ? Nous ne saurions le dire. En tous cas, s'ils ne sont pas encore prêtres, ils le deviennent aussitôt. Et leurs éminentes vertus, leur grand savoir leur valent promptement de hautes charges. Hyacinthe est nommé archidiacre de Cracovie et Ceslas prévôt de l'église Sainte-Marie de Sandomir.

*
* *

Le 12 février 1220, à Rome, sur la colline de l'Aventin, la cloche du couvent de Sainte-Sabine appelait les religieux au chapitre pour une touchante cérémonie.

Dominique de Guzman, le glorieux Fondateur et Maître des Frères Prêcheurs, allait revêtir des blanches livrées de son Ordre quatre nouveaux sujets.

Deux, qui offrent les plus riches espérances, nous sont déjà connus : il ne s'agit rien moins que d'Hyacinthe, archidiacre de Cracovie, et de Ceslas, prévôt de Sandomir.

Quant aux inconnus, l'un, de race slave, s'appelle Henri, l'autre, d'origine germanique, Herman.

Après qu'ils se sont prosternés à terre, les bras en croix, sollicitant « la miséricorde de Dieu et celle de l'Ordre », et qu'une brûlante allocution du Patriarche Dominique a enflammé tous les cœurs, les postulants sont revêtus de l'habit des Prêcheurs en présence d'Yves Odrowantz, évêque de Cracovie.

Fait bien singulier qu'une telle vestition et en un tel lieu ! Comment les deux chanoines polonais, les fils du Comte de Konski ont-ils été amenés à embrasser, sur le mont Aventin, la vie de l'Ordre de prédicateurs récemment fondé ?

Rien de plus simple.

Yves Odrowantz a été nommé évêque de Cracovie. Peu de temps après son sacre, il entreprend le voyage de Rome, désirant aller déposer au plus tôt aux pieds du Souverain Pontife l'hommage de sa filiale vénération et de son indéfectible attachement.

Pas d'hésitation possible dans le choix de ses compagnons de route. Ses neveux Hyacinthe et Ceslas ne sont-ils pas tout désignés ? Et ceux-ci peuvent-ils ne pas accueillir avec bonheur l'offre de leur oncle ? Quelle consolation pour leur cœur qu'une visite au Vicaire de Jésus-Christ, qu'un séjour dans cette Rome centre du monde catholique ! Deux gentilshommes, Henri de Morave et Herman le Teutonique complèteront la suite de l'évêque de Cracovie. La Providence, qui a de grands

desseins en vue, dispose merveilleusement toutes choses pour leur réalisation.

A Rome, Yves Odrowantz s'empresse de renouer des relations avec l'un de ses anciens condisciples à l'Université de Paris, devenu l'un des plus hauts personnages de l'Église, le Cardinal Hugolin, évêque d'Ostie, le future pape Grégoire IX.

Hugolin était lui-même en rapports d'étroite amitié avec le Patriarche des Prêcheurs, alors présent à Rome.

L'évêque de Cracovie a, de ce fait, l'occasion de se rencontrer, à plusieurs reprises, chez l'évêque d'Ostie, avec Dominique, *le Maître de la Prédication*, comme on l'appelle alors. La sainteté diffusive de celui-ci le subjugue bien vite. Les entrevues deviennent plus intimes. Dominique explique les caractères de l'Ordre fondé par lui, son but, ses rapides progrès en Europe, les légitimes espoirs qu'il autorise pour le rayonnement de la foi à travers le monde

Yves Odrowantz saisit pleinement l'opportunité d'une telle famille d'apôtres. Puis sa pensée s'en va naturellement vers sa patrie... Il se dit que ces prédicateurs de la vérité pourraient opérer un bien immense dans les pays slaves... Pourquoi ne solliciterait-il pas lui-même, pour son diocèse, quelques-uns de ces ouvriers évangéliques ?...

Il s'en ouvre au Maître des Prêcheurs... Celui-ci désirerait vivement satisfaire le désir formulé, mais c'est chose actuellement impossible. Aucun des religieux de Sainte-Sabine ne connaît la langue polonaise et n'est familiarisé avec les mœurs slaves ; d'autre part, les nombreuses fondations effectuées les mois précédents ont trop appauvri les principaux centres de l'Ordre pour qu'il puisse être question pour le moment de nouvelles dispersions. Le cœur navré, Dominique se voit donc contraint d'ajourner à des temps plus propices son acceptation.

Dure déception pour l'évêque de Cracovie. Son infructueuse tentative est le sujet de fréquents entretiens avec Hyacinthe et Ceslas. Ceux-ci s'attristent avec leur oncle de l'insuccès de sa démarche.

Mais, un jour, une inspiration divine les saisit l'un et l'autre. Pourquoi ne deviendraient-ils pas eux-mêmes les enfants de

ce glorieux Dominique dont tout Rome acclame et vénère la sainteté ? Pourquoi ne pas aller prendre place parmi les disciples de cet homme de Dieu dont le front s'illumine des clartés d'En-Haut, dont le regard inexprimablement doux révèle des trésors de bonté, dont toute la personne rayonne un irrésistible charme attractif, un extraordinaire ascendant qui subjugue ? Pourquoi n'entreraient-ils pas dans cette phalange des Frères Prêcheurs qui ont reçu du Pape l'annonce prophétique qu'ils seront à travers le monde « les champions de la foi » ? Pourquoi ne se procureraient-ils pas le bienfait de la vie religieuse, qui, dépouillant de tout bien terrestre, faisant renoncer à tout honneur humain, courbant sous le joug de l'obéissance, offre le moyen par excellence de se donner tout au Seigneur ? Pourquoi, eux, fils de la chevaleresque Pologne, ne s'en iraient-ils pas enraciner l'arbre qu'est le nouvel Ordre dans les terres slaves ? Ils le sentent nettement : là est la volonté de Dieu.

Aussi, s'étant mutuellement confiés — et avec quelle émotion ! — leur intime dessein ; après avoir obtenu l'assentiment de leur oncle, d'abord étonné de cette double décision, puis l'encourageant avec admiration ; décidant Henri et Herman à imiter leur exemple, vont-ils tous quatre s'offrir à Dominique pour implanter son Ordre dans leur patrie.

Quelle joie pour le cœur du Patriarche ! Car il a pénétré ces âmes, il a discerné les richesses surnaturelles qu'elles renferment... Intense bonheur pour lui que d'accueillir parmi ses Fils ceux qu'il entrevoit déjà comme les grands apôtres des nations slaves et germaniques...

...Et en ce jour-là — le 12 février 1220, — dans la salle du chapitre à Sainte-Sabine, c'est lui-même qui revêt les généreux postulants de la blanche tunique, symbole de pureté, du scapulaire de même couleur, don récent de la Reine du ciel à l'Ordre par l'entremise de Réginald ; qui entoure leurs reins de la ceinture de cuir, signe de mortification ; qui couvre leurs épaules de la chape noire, rappel à l'humilité ; qui, peut-être, coupe leurs cheveux en forme de couronne, pour figurer le détachement des choses terrestres et la participation, quand on se renonce pleinement, à la Royauté de Jésus-Christ.

Les voilà maintenant novices... Dominique les garde près

de lui, désirant les former personnellement à la vie des Prêcheurs. Il pressent, en effet, qu'à leur tour, ils seront pères d'une multitude de religieux...

Au bout de deux mois, Dominique admet à la profession religieuse ses nouveaux Fils. Le noviciat a été court : cependant pleinement suffisant. Si les leçons du Fondateur ont peu duré, ses exemples ont suppléé à tout.

Et fin avril 1220, d'émouvants adieux échangés avec le Père bien aimé, les quatre religieux reprennent la direction de leur patrie.

Hyacinthe et Ceslas, venus à Rome en nobles chanoines, chevauchant sur de belles montures, s'en retournent à pied, portant — tout comme de pauvres mendiants — leur besace.

Ils repassent la porte *del Popolo*, qui s'ouvre sur le Nord...

C'est le printemps...

Et tandis qu'ils traversent la campagne romaine irradiée par le soleil, tous les arbres en fleurs semblent leur annoncer de prochaines et magnifiques effloraisons...

*
* *

La petite caravane polonaise avait une longue route à parcourir avant de parvenir au terme du voyage...

Tout le long de leur chemin, les quatre Prêcheurs — vrais Fils de saint Dominique, le Prêcheur parfait — évangélisent les populations qu'ils rencontrent.

Ils arrivent à Friesack, au nord de la Carinthie. Là, les habitants s'enthousiasment de la parole des Frères. Ils voudraient retenir les apôtres. A tout prix, qu'au moins ceux-ci fondent un couvent dans leur cité. Les sujets s'offrent nombreux. Hyacinthe, qui a été investi par Dominique de l'autorité, décide qu'il faut satisfaire le vœu de cette population si bienveillamment disposée. On séjournera à Friesack le temps d'y établir un cloître. Celui-ci est construit. En quelques mois, il se remplit de novices. Hyacinthe place à sa tête Herman le Teutonique, puis il songe à reprendre sa course interrompue.

Mais auparavant, une autre séparation va s'effectuer.

La Bohême, elle aussi, désire ardemment des Prêcheurs,

des couvents : elle l'a fait savoir à Hyacinthe. Et la route de ce pays, aussi bien que celle de Pologne, est là qui s'ouvre devant les apôtres...

« Évangélise les Bohêmes, les Silésiens et les Saxons, a dit Hyacinthe à Ceslas : pour moi, j'évangéliserai le reste de la Pologne et les Prussiens. »

Les deux frères, qu'une tendre affection a toujours profondément unis, qu'une semblable vocation a encore plus intimement rapprochés, se quittent donc par amour du Christ et des âmes, et aussi pour travailler à la diffusion de leur Ordre. Quel déchirement dans leur cœur lorsque le moment de la séparation est arrivé ! Mais aussi, avec quel saint enivrement ces hommes de Dieu portent à leurs lèvres la coupe du sacrifice !...

Tandis qu'Hyacinthe, accompagné d'Henri le Moravе, se dirige vers Cracovie, Ceslas marche vers Prague. Il remplira magnifiquement la mission que lui a assignée son frère aîné. Ce grand apôtre sera béatifié par le pape Clément XI.

En s'avançant vers Cracovie, Hyacinthe et Henri arrivent la ville d'Olmütz, patrie de celui-ci. Ses concitoyens, après l'avoir entendu, se refusent à le laisser repartir. Comme à Friesack, on veut absolument un couvent de Prêcheurs. Hyacinthe consent. Le cloître se fonde sur-le-champ. Hyacinthe en institue prieur son jeune et dernier compagnon.

Et désormais seul, il poursuit son voyage. La confiance l'anime. Il ne doute point de sa patrie : elle lui fournira les auxiliaires dont il a besoin.

Hyacinthe approche enfin de Cracovie... Il va l'atteindre... Déjà, il distingue les flots bleus de la Vistule qui l'enlace comme d'une large ceinture ; il commence à apercevoir les bois qui l'environnent, ces belles futaies où voisinent pins, mélèzes, hêtres et bouleaux ; il reverra bientôt la riante prairie sur laquelle elle s'allonge, mollement étendue...

Comme son cœur tressaille ! Dans cette cité aimée, quittée l'année précédente, il revient en apôtre, en conquérant...

Hyacinthe rentre à Cracovie le jour même de la Toussaint. Son arrivée a été signalée, car voici qu'un solennel cortège se porte à sa rencontre. En tête l'évêque Odrowantz, entouré

de son chapitre ; puis c'est la cour ducale, nombre de chevaliers, une foule de bourgeois et d'artisans.

Quand le cortège rejoint le religieux, qui s'avance plein d'humilité, se produit alors un fait singulier. On voit le duc régnant, Lech le Blanc, se prosterner devant Hyacinthe. « Je ne suis qu'un homme, s'écrie aussitôt celui-ci, je n'ai point à recevoir de tels honneurs ! » — « Aussi, répond le duc, ce n'est pas à vous que je les rends : c'est à Marie, Reine du ciel, que je vois vous couvrant de sa protection. »

Ainsi, c'est sous l'égide de Marie, se manifestant visiblement au souverain, qu'Hyacinthe commence son apostolat dans sa patrie. Comment dès lors s'étonner de l'admirable fécondité qui l'accompagnera partout ?

On conduit Hyacinthe directement à la cathédrale. Il monte immédiatement en chaire pour prêcher. Ses accents apostoliques sont comme un écho de ceux du Patriarche Dominique dont le verbe tout de flamme émouvait si fortement les auditeurs. L'éloquence d'Hyacinthe, c'est son cœur tout brûlant d'amour, assoiffé du salut des âmes, qui laisse échapper ses ardeurs intérieures, qui s'épanche en élans passionnés... Aussi sa parole produit-elle de suite une profonde impression. Son influence sur la cité est désormais assurée.

Hyacinthe fonde sans tarder un couvent. L'évêque lui octroie à cet effet l'église de la Sainte-Trinité. Rapidement, les recrues afflueront.

L'année suivante, le 27 décembre 1221, un éclatant miracle d'Hyacinthe vient encore accroître son ascendant. Ce jour-là était la fête de saint Stanislas, évêque de Pologne. En cette solennité nationale, Hyacinthe se rend au tombeau de l'illustre martyr pour y prier. Sur les marches du temple, il est arrêté par la foule qui se presse autour de lui. Soudain, une femme éplorée fend les rangs serrés. C'est la veuve Falislawa. « O bienheureux Père, s'écrie-t-elle en tombant aux genoux du serviteur de Dieu, prenez pitié de moi ! Mon fils unique vient de se noyer dans le fleuve : rendez-lui la vie ! vous le pouvez ! »

Comme celui du Sauveur à Naïm, le cœur du Saint s'émeut de vive compassion. Hyacinthe se fait conduire près de

l'infortuné jeune homme : clergé, nobles, bourgeois, gens du peuple l'accompagnent.

Et là, prenant la main du défunt : « Pierre, dit-il, le Christ Jésus dont je suis le prédicateur, te rend la vie par l'intercession de Marie sa Mère ! » Aussitôt ,le cadavre reprend vie. Pierre Falislawa se jette aux pieds d'Hyacinthe dans un mouvement d'ardente gratitude, puis se relevant, il s'élance dans les bras de sa mère qui vient de passer de l'extrême affliction au comble de la joie. A partir de cet instant, l'influence du Fils de Dominique sur la cité se change en souveraine emprise. Et la voix de la renommée porte au loin le nom du nouveau thaumaturge...

Le cloître fondé se développait. La vie qu'on y menait ressemblait en régularité et en ferveur à celle de Sainte-Sabine. L'esprit du Patriarche Dominique revivait en son fils Hyacinthe qui s'efforçait de reproduire en tout les exemples de son bien-aimé Père. Quelles austérités ! Presque habituellement, il jeûne au pain et à l'eau ; fréquemment, il prend de sanglantes disciplines. Durant le jour, il se livre à un assidu labeur intellectuel ; la nuit, il passe de longues heures en oraison, épanchant dans le cœur de Dieu, en de tout brûlants colloques, le trop-plein du sien. Pendant une veille après Matines, il est favorisé d'une insigne grâce céleste. Dans une vision, la très sainte Vierge lui apparaît : « Réjouis-toi, mon fils Hyacinthe, lui déclare-t-elle, car tes prières sont agréables au Sauveur, mon Fils. Tout ce que tu lui demanderas par moi, Il te l'accordera. »

Les miracles qui se succèdent alors attestent cette puissance d'impétration. Par l'imposition des mains, Hyacinthe rend à une paralytique l'usage de ses membres, et la raison à une pauvre fille. Il accomplit d'autres prodiges vaguement connus.

Quelle bonté chez Hyacinthe ! Quelle aménité dans ses rapports avec chacun ! Sa parole, toujours douce, devient tendrement compatissante lorsqu'il s'entretient avec des affligés. Rien ne peut jamais altérer sa toute suave patience.

Ses prédications à la cathédrale attirent une foule toujours accrue. Hyacinthe en profite pour travailler à la régénération de sa patrie que de graves dissensions intérieures affaiblissent jusque dans sa vitalité. Grâce au souffle d'apaisement que,

de la chaire de la cathédrale de Cracovie, le fils du comte de Konski lance à travers le pays, les factions opposées se réconcilient, les différentes classes sociales se rapprochent, les évêques de Pologne peuvent réunir des synodes qui collaborent efficacement à la pacification entre citoyens, qui promulguent un ensemble de mesures grandement avantageuses au bien de l'Église et à celui de la patrie. Celle-ci, que menacent des invasions de barbares, peut désormais se rassurer : son unité recouvrée la sauvera.

Le monastère de Cracovie prospérant de plus en plus, la tâche nationale d'Hyacinthe etant accomplie, l'ardent apôtre se sent appelé à d'autres labeurs. La charité du Christ le presse maintenant de porter au loin la foi catholique, de s'en aller évangéliser les régions circonvoisines encore plongées dans les ténèbres du paganisme ou les ombres de l'erreur...

*
* *

Accompagné de quelques religieux, il se dirige vers la Mazovie.

Mais aux approches de Wyzszogrod, les Prêcheurs doivent s'arrêter. La Vistule, démesurement grossie par la fonte des neiges, leur barre la route. Impossible de lancer une embarcation sur ces flots impétueux : elle se perdrait infailliblement.

Que faire ? Hyacinthe ne peut se résigner à rétrograder : les âmes à convertir l'appellent...

Se souvenant de la promesse que Marie lui a faite, il s'agenouille sur la rive. Longtemps, il prie... Puis il se lève, trace un large signe de croix dans la direction du fleuve... Et, résolu, il s'avance, pose le pied sur la Vistule, invitant ses compagnons à l'imiter. Ceux-ci, terrifiés, ne bougent pas. Alors, Hyacinthe jette sur les eaux sa chape, en même temps qu'il commande aux Frères, au nom de l'obéissance, de venir y prendre place. Ils obéissent. Et tous, sur cette déconcertante embarcation, traversent le fleuve sans encombre.

Les habitants de Wyzszogrôd, qui, du haut de leurs remparts, surveillent la crue de la Vistule, ont été témoins du merveilleux prodige. Dès qu'Hyacinthe et ses Fils ont mis

pied à terre, il les entourent, les acclament. Les âmes sont préparées pour recevoir la parole de Dieu. Hyacinthe la fait entendre. Elle obtient facilement d'abondants fruits de salut.

Hyacinthe ne s'arrête presque pas. Il poursuit sa route vers le Nord. Tout le long des rives de la Vistule, il prêche.

Les Fils de saint Dominique parviennent aux rivages de la Baltique, en Poméranie. Le duc régnant, Swientopolk, accueille avec honneur, dans sa capitale, les ministres du Christ. Hyacinthe prépare à Dantzig la fondation d'un monastère. Puis il s'éloigne — non sans avoir promis de revenir dans cette contrée pour évangéliser les peuplades encore idolâtres de Prusse et de Poméranie.

Hyacinthe a hâte de porter la vraie vie aux schismatiques russes. Il s'oriente résolument vers Kiew, leur ville sainte.

La route est longue et pénible. Les apôtres marchent le jour et cheminent encore une partie de la nuit, car les nuits de l'Ukraine sont belles... Quand, là-haut, au firmament très transparent, les étoiles scintillent de tous leurs feux, et qu'une douce brise, en cette fin d'été, leur apporte les senteurs embaumées de l'immense steppe fleurie qu'ils parcourent, Hyacinthe et ses compagnons échangent leurs rêves d'évangéliques conquêtes...

Au fur et à mesure qu'ils approchent de Kiew, leurs ardeurs apostoliques s'intensifient dans leurs cœurs.

Enfin, un jour, « *la Mère des villes russes* » leur apparaît. Elle se dresse, fière, au sommet d'une colline, ceinte de vastes forêts, surplombant le Dnieper qui baigne majestueusement ses pieds. Les coupoles d'or de ses quatre cents églises resplendissent au soleil.

Lorsque les Frères Prêcheurs franchissent les *Portes d'or* qui s'ouvrent dans les remparts hérissés de tours, ils peuvent se demander quel accueil trouveront près des schismatiques les premiers religieux d'Occident qui entrent en Russie.

Le prince Vladimir Rurikovitch les reçoit cordialement. Il leur permet volontiers de prêcher à son peuple et veut lui-même les entendre.

La parole des Fils de saint Dominique, plus encore peut-être leurs exemples, qui l'emportent tant sur les habitudes

de vie du clergé et des moines schismatiques, déterminent promptement un mouvement de sympathie.

Un miracle d'Hyacinthe, qui fait sensation, l'accentue encore grandement. Vladimir Rurikovitch avait une fille aveugle-née. Hyacinthe lui impose les mains et ses yeux s'ouvrent à la vue. Aussitôt, elle et son père se convertissent à la foi catholique et beaucoup de leurs sujets avec eux. On voit même des prêtres grecs venir se jeter aux pieds d'Hyacinthe pour lui demander l'habit des Prêcheurs. Vladimir promet de bâtir un couvent. Il s'élévera bientôt dans le quartier de Padol.

Mais Hyacinthe n'en attend point l'achèvement. Après avoir séjourné quelque temps à Kiew, il revient, selon sa promesse, à Dantzig. Il y érige régulièrement le couvent qui s'est organisé depuis sa première venue.

Que fait-il alors ? ou porte-t-il ses pas ? Son activité est si prodigieuse qu'il nous est assez difficile de le suivre dans ses apostoliques randonnées.

Selon toute probabilité, il évangélise à cette époque la Prusse idolâtre. C'était un peuple de farouches guerriers. Leurs bandes, encore à demi-sauvages, se montraient toujours prêtes au massacre et à l'incendie. Leur joie préférée consistait, dans leurs incursions en pays chrétiens, à égorger les prêtres sur les autels, à brûler les églises, à tuer, jusqu'à extermination, les hommes valides et à emmener captifs femmes et enfants. Ils venaient de réduire en une affreuse solitude la province de Culm.

Hyacinthe se jette héroïquement au milieu de ces cruels païens. Aucun sacrifice, aucune menace, aucun mauvais traitement ne l'arrête. Comme protégé contre la mort par une force mystérieuse, par une vertu divine, il fait entendre, durant plusieurs années, la parole du Christ. Peu à peu, les indomptables guerriers courbent leur front devant le héros de la bonne Nouvelle ; au spectacle de sa sainteté, leurs cœurs si durs finissent par s'attendrir. Les miracles d'Hyacinthe achèvent de les convertir.

Des milliers d'entre eux demandent le baptême. Bien des chefs déposent les armes ; nombre de tribus, sans cesse en guerre les unes contre les autres, se réconcilient. Des couvents

de Prêcheurs s'édifient à Camin, Culm, Prémil, Elbinghe.

La Poméranie évangélisée, Hyacinthe franchit la Baltique. Il porte ses pas d'intrépide apôtre vers les peuples de la Scandinavie, eux aussi encore à peine sortis de l'état sauvage. Successivement, il parcourt le Danemark, la Suède, la Gothie, la Norvège, prêchant partout la vérité chrétienne. Des tribus entières d'infidèles sont baptisées par lui. Chose merveilleuse : le roi de Norvège, qui n'a pas encore été couronné, ne veut recevoir que d'Hyacinthe lui-même les insignes de la royauté, tant ses hautes vertus l'ont subjugué. De Norvège, l'apôtre passe en Écosse.

Une question ne peut manquer de se présenter à notre esprit : comment Hyacinthe pouvait-il parvenir à entrer en communication avec tous ces peuples aux parlers si divers ? Ses biographes s'accordent à admettre qu'il ne se servit jamais d'aucun interprète. Il semble bien qu'il faille reconnaître une intervention surnaturelle. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas accordé au grand apôtre du Septentrion ce don des langues dont il gratifiera, trois siècles plus tard, François-Xavier, qui ne connaissant qu'un seul idiome sera cependant compris de toutes les peuplades des Indes et du Japon évangélisées par lui ?

Ce fut probablement vers la fin de l'année 1227, qu'Hyacinthe pénétra en Ecosse. Or, un chapitre généralissime de l'Ordre des Frères Prêcheurs se tint à Paris, sous la présidence de Jourdain de Saxe, successeur immédiat de saint Dominique, à la Pentecôte 1228. Et c'est à ce chapitre que fut officiellement créée la province de Pologne. Il est dès lors à peu près sûr qu'Hyacinthe y assista. Et quelle joie ne dut pas être la sienne de se trouver réuni à ses Frères, venus de toutes les grandes nations d'Europe, — ces premiers Fils du patriarche Dominique — pour travailler de concert avec eux à l'affermissement et à la dilatation de l'Ordre !

En septembre 1228, nous retrouvons Hyacinthe au couvent de Cracovie. Mais il y séjourne peu. Après avoir implanté la foi chrétienne dans les pays du Nord et de l'Est, le vaillant apôtre, dont le zèle semble devenir de plus en plus brûlant, s'en va vers les peuples orientaux et balkaniques.

Nous ne pouvons préciser exactement son itinéraire, les

documents manquant. Cependant, les traditions qui subsistent permettent de le suivre d'un peu loin dans ses nouvelles courses apostoliques.

Il se dirige vers les contrées livrées au schisme grec. Constantinople le voit apparaître et présider à la fondation du bel établissement dédié à saint Pierre et saint Paul. Il porte la vérité à l'île de Chio et y fonde un couvent. On le montre s'arrêtant sur tous les rivages de la mer Noire, puis parcourant la Grèce. Il sème des cloîtres en Bulgarie, en Moldavie ; il rayonne en Galicie, en Wolhynie, en Podolie, en Lithuanie.

C'est sans doute vers cette époque que la dignité épiscopale lui fut offerte. Il la refusa énergiquement, s'inspirant vraisemblablement de l'exemple de son glorieux Père qui, successivement nommé aux évêchés de Béziers, Comminges et Conserans, déclara « qu'il aimerait mieux fuir la nuit avec son bâton plutôt que d'accepter un tel honneur ».

En 1236, Hyacinthe assiste au second chapitre généralissime tenu par Jourdain de Saxe à Paris. La tendre affection qu'avait porté Dominique à Hyacinthe, sa sainteté et ses grands travaux apostoliques devaient lui assurer une influence toute spéciale dans ces assises solennelles de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Dès la fin du chapitre, Hyacinthe part pour la Russie, les Frères du couvent de Kiew l'ayant élu Prieur. Quel voyage que cette traversée, à pied, de presque toute l'Europe ! Que d'endurance, que de surnaturel courage supposaient ces marches incessantes à travers tous les chemins et au milieu de toutes les intempéries des saisons !

Un chapitre pour la Province de Pologne doit se tenir à Sandomir, en 1238. Hyacinthe quitte momentanément Kiew pour prendre part à ses délibérations.

Le 19 juillet de cette année-là, nous le trouvons en route aux environs de Cracovie, à Kosciebec. Dans les champs, les moissons jaunissantes ondulaient, magnifiques, sous la brise d'été. Mais voici qu'éclate tout à coup un terrible orage. En quelques instants, tout est ravagé. Étendus à terre, hachés, les épis sont vides de leurs grains. C'est la ruine. Aussi, les paysans se laissent-ils aller à une complète désolation. Mais voici qu'ils apprennent la présence dans leurs parages de

l'homme de Dieu. Ils accourent à lui : « Bienheureux Père, supplient-ils, secours-nous ! Vois : nos blés viennent d'être détruits par la grêle. Il nous va donc falloir mourir de faim ? » Hyacinthe écoute, très ému : « Le Père miséricordieux vous consolera, répond-il, implorez-le par la prière. » Lui-même passe en une profonde oraison les heures de la nuit. Et quand les lueurs de l'aube se lèvent sur la campagne, quelle n'est pas la surprise, l'allégresse des paysans ! Dans tous les champs saccagés la veille, les blés se sont redressés... et les épis, tout dorés, riches de beaux grains, courbent leur front sous les premières caresses du soleil...

Après avoir passé quelques jours au couvent de Cracovie, Hyacinthe gagne Sandomir. Là, il se rencontre avec Ceslas, son frère bien-aimé. Voilà dix-huit ans qu'ils se sont quittés à Friesack ! Et c'est leur premier revoir... Quelle joie pour leurs cœurs ! Après tant de labeurs apostoliques entrepris par l'un et par l'autre, quelle consolation pour tous deux que de se pouvoir narrer leurs conquêtes et communiquer leurs espoirs !..

Mais il faut vite s'arracher à ce bonheur et renouveler le sacrifice de la séparation... Ceslas reprend la route de Prague, Hyacinthe celle de Kiew. Il y termine le temps de son priorat.

Celui-ci achevé, il se dispose à regagner sa bien-aimée patrie. Mais voici que, tout à coup, au début de l'automne 1240, une des hordes de Tartares, qui, depuis quelque temps déjà, dévalaient des pentes de l'Oural, fait brusquement son apparition aux envisons de Kiew, sur la rive gauche du Dnieper. La consternation s'empare de la cité. Chacun sait que partout où ont passé ces terribles barbares, ça n'a été que massacres, dévastations, incendies. Kiew oppose une énergique résistance. Mais les envahisseurs ne tardent pas à l'enserrer de plus près en franchissant le fleuve, qui les en séparait encore. Bientôt, les murailles renversées laisseront passer les féroces assaillants... La ville, sous les coups des Tartares, va devenir un amoncellement de cadavres et de ruines.

Qu'advint-il d'Hyacinthe et de ses Frères ? Dieu veillait sur eux. Il ne voulait point que celui qu'il s'était choisi pour apôtre de tant de nations, qui avait déjà porté son nom à travers bien des pays, mais dont la tâche n'était pas terminée, périt dans cette ruine de la cité.

Hyacinthe achevait de célébrer les saints mystères quand on vint l'informer de l'irruption des barbares dans la ville. Sans précipitation, il dépose les vêtements sacerdotaux, se revêt de sa chape, sur laquelle il passe une étole, puis prend entre ses mains le vase sacré qui contient les saintes espèces, et, très calme, suivi de tous ses Fils, il traverse l'église pour gagner la partie de la ville non encore cernée.

Le voilà qui passe devant la statue de la Vierge, qui se dresse à l'entrée du temple. Il jette un long regard sur elle, comme pour dire un tendre adieu à la Mère bénie qu'il avait constituée protectrice du Couvent. Or, voici qu'une voix part de l'image de Marie : « Eh ! quoi, Hyacinthe, mon enfant, tu emportes le Fils pour l'arracher aux outrages des Tartares et tu laisses la Mère exposée à toutes leurs insultes ? » — « O Mère, répond le saint, tout ému, si votre statue n'était aussi lourde, je l'emporterais aussi : mais comment pourrais-je seulement soulever pareil poids ? » — « Mon Fils l'allégera, reprend la céleste voix ; elle te sera légère comme un roseau ». Alors, Hyacinthe, de son bras gauche, s'empare, sans aucune peine, de la statue et ainsi glorieusement chargé du Fils et de sa Mère, il s'en va...

Il se dirige vers le Dnieper. Quand il l'atteint, dans un grand acte de foi il pose le pied sur les flots, invitant ses frères à faire de même. Et tous, marchant sur les eaux, vont aborder, loin de Kiew, la rive opposée.

— Délicieux rapprochement : quand on prend avec soi Jésus-Eucharistie et la Vierge Marie, on peut s'avancer, sans crainte d'enfoncer jamais, sur le fleuve des périls de ce monde...

Au procès de canonisation de saint Hyacinthe, plus de quatre cents témoins attestèrent, sous la foi du serment, avoir vu de leurs yeux, sur le Dnieper, lorsque celui-ci était calme, un sentier de pas que les habitants du pays appellent « le chemin de saint Hyacinthe ». Les fugitifs avaient miraculeusement laissé sur les eaux comme des traces indélébiles de leur marche merveilleuse.

C'est au couvent de Lemberg, fondé naguère par lui, qu'Hyacinthe se rend maintenant.

Il reste peu de temps dans la capitale de la Galicie. Son zèle

apostolique lui fait reprendre ses courses évangéliques. Il rayonne dans les pays circonvoisins. Coloman, le jeune roi des Bulgares, est converti.

En 1242, l'invasion tartare refoulée, Hyacinthe s'en va restaurer les couvents détruits.

Ses miracles continuent. C'est ainsi que, le 27 septembre 1243, il guérit deux aveugles-nés, les fils de la noble dame Witoslawa.

Comme son Père saint Dominique qui, après avoir jeté des couvents à travers la France, l'Italie et l'Espagne, voulut aller visiter ses Fils pour les bénir, les encourager — et fit, à cet effet, un très long voyage à pied : ainsi, Hyacinthe éprouve le besoin de revoir les cloîtres qu'il a fondés, afin de les maintenir dans la sainte ferveur des débuts. Il désire aussi affermir les jeunes chrétientés qu'il a engendrées au Christ par ses apostolats antérieurs. D'ailleurs, de mauvaises nouvelles lui parviennent de Prusse. Les tribus demeurées idolâtres cherchent à exterminer celles qui ont abandonné le culte des faux dieux pour embrasser l'Évangile.

Les années commencent à peser sur les épaules de notre saint. Ses ardeurs apostoliques l'empêchent de ressentir les faiblesses qui, d'ordinaire, leur font cortège. « Semblable à l'aigle, sa jeunesse ne cesse, pour ainsi dire, de se renouveler. »

Il gagne Cracovie, la ville si chère à son cœur. Mais l'homme de Dieu n'entend point s'abandonner aux consolations du cœur, si légitimes soient-elles. Il est impatient de poursuivre sa tâche apostolique.

Tour à tour, la Prusse, le Danemark, la Suède, la Norvège le revoient. Et avec quel bonheur !

Puis Hyacinthe s'oriente vers la Grande Russie. Il a la douce joie de convertir à la foi romaine le duc Daniel qui reçoit, en 1246, la couronne de roi des mains d'un légat apostolique.

L'infatigable missionnaire, loin de songer à se reposer de ses extraordinaires travaux, se prépare alors à en entreprendre de plus vastes encore. Il nourrit le dessein d'aller jusqu'en Asie, jusque parmi ces peuples tartares et mongols qui ont ravagé et ensanglanté la Russie, la Pologne, la Hongrie, pour se consacrer à leur conversion. Il aspire à consumer au ser-

vice de ces farouches barbares les dernières années de son existence.

Ses projets reçoivent leur exécution. Il part avec un certain nombre de compagnons.

Comment s'imaginer les fatigues endurées au cours d'un si long et si pénible voyage ! Mais toutes ces souffrances, amoureusement acceptées, attiraient de très fécondantes rosées célestes sur les saintes semences qu'Hyacinthe répandait à pleines mains partout où il passait. Bien des tribus, l'ayant entendu, se convertirent.

Arrivé chez les Tartares, Hyacinthe a la joie d'y rencontrer des Frères de son Ordre, des religieux du célèbre couvent Saint-Jacques de Paris.

Trouvant des ouvriers évangéliques déjà établis en cette contrée, il décide de ne pas se fixer là. Il rêve la conquête d'autres régions encore indéfrichées. Aussi, après avoir aidé quelque temps les Prêcheurs français, s'enfonce-t-il plus avant...

Jusqu'où porta-t-il le nom du Christ ? il est difficile de le préciser. Quelques-uns de ses biographes soutiennent qu'il planta la croix jusque dans les lointaines contrées de l'Hymalaya et du Thibet, des Indes orientales.

Chose certaine : c'est que si Hyacinthe ne se rendit pas lui-même absolument dans tous les parages où des traditions affirment son passage, il se rendit cependant indirectement, par l'intermédiaire de ses Fils, en ceux où il ne parut pas personnellement. Il avait semé des couvents à travers les pays évangélisés par lui : de ces cloîtres, sortaient des apôtres qui, à l'imitation de leur Père, allaient répandre dans toutes les directions la foi qui sauve.

L'âme du vieux Pape Grégoire IX tressaillait d'allégresse à l'annonce des conquêtes évangéliques d'Hyacinthe et de ses Fils. Il écrivait aux peuples convertis par eux pour leur recommander « d'aimer et d'écouter toujours ces Frères Prêcheurs, infatigables ouvriers de Dieu, qui donnaient leur vie avec leur science au service de leurs âmes. »

*
* *

Nous avons perdu la trace de notre vaillant apôtre...

En 1256 seulement, nous la retrouvons.

Hyacinthe revenant en Pologne, traverse alors les duchés de Volhynie, Podolie, Lithuanie. Dans ce dernier État, il convertit le souverain encore idolâtre, le grand duc Mendové. A Sernik, il ressuscite un enfant, Wieslaw Prebislava, qui s'est noyé dans la rivière de l'endroit, la Raba.

Quand Hyacinthe reparaît sur les bords de la Vistule, il est plus que septuagénaire. Nous sommes en 1257.

Cracovie, qui pendant la longue absence du saint a subi trois invasions des barbares, qui a été en grande partie livrée au pillage et incendiée, n'est guère reconnaissable.

Mais c'est la patrie bien-aimée. Là, il va retrouver le premier nid religieux disposé par lui, celui d'où, pareil à l'aigle royal, il a pris son vol à travers les immensités de l'espace...

Il rentre dans ce couvent pour y mourir : car, il le sent, sa dernière heure approche...

Le cloître de Cracovie ne possède plus guère de ses Fils, mais les Fils de ses Fils ont reçu de leurs Pères le legs sacré d'un véritable culte pour l'homme de Dieu.

Aussi, lorsque celui-ci arrive à Cracovie, une triomphale réception — semblable à celle qui l'accueillit, trente-six ans plus tôt, à son retour de Rome — lui est-elle ménagée.

Entré au couvent, berceau de tant d'autres, Hyacinthe s'y prépare à la mort. Il reprend, comme le plus humble des religieux, toutes les observances de la Règle. Sa vie devient une oraison continuelle.

Son influence rayonne à travers les murs du cloître. Boleslas, roi de Pologne, et la reine Cunégonde, son épouse, le prennent pour conseiller. Chacun des citoyens le vénère comme l'ange tutélaire de la nation.

Le 4 août, une grande faiblesse physique le saisit. Durant les dix jours qui suivent, elle ne fait que l'étreindre plus complètement. Hyacinthe garde toute sa sérénité habituelle.

Voici la glorieuse fête de l'Assomption de la très sainte Vierge, de celle qu'il a si tendrement aimée, dont il a tant

reçu ! Quel beau jour pour quitter la terre et s'envoler vers la céleste cité où règne Marie ! Il sollicite d'elle cette dernière grâce, sûr qu'elle ne la lui refusera pas. En effet, il reçoit la révélation que sa prière sera exaucée. L'âme d'Hyacinthe déborde de bonheur.

Le 14 août, au soir, après que les religieux ont chanté au chœur les premières Vêpres de la solennité du lendemain, Hyacinthe demande au prieur de vouloir bien lui amener toute la famille conventuelle. Quand elle est rassemblée autour de sa pauvre couche : « Dieu, mes très chers Fils, m'appellera demain, dit le saint. Je veux vous laisser ce que j'ai reçu des lèvres même de notre Père Dominique. Gardez l'humilité, vivez dans la charité réciproque, possédez la pauvreté volontaire : voilà le testament de la vie éternelle. »

Durant les heures qui s'écoulent ensuite, la faiblesse devient extrême. Mais lorsque la cloche du couvent sonne les Matines, alors, chose extraordinaire, le mourant retrouve des énergies. A l'étonnement de tous, il se lève et se rend au chœur chanter avec ses Frères la gloire de la Reine du ciel.

Le matin venu, il n'a pas la force de monter à l'autel pour célébrer. Par contre, il peut assister à la messe dite à son intention. Il y communie en viatique.

Puis il regagne sa cellule pour se disposer au départ vers la bienheureuse éternité...

Il a réclamé le sacrement d'extrême-onction. On le lui administre solennellement. Pendant que l'huile sainte oint les différents sens du saint vieillard, les religieux — car, de nouveau, ils sont tous là — s'édifient de son angélique ferveur, de l'allégresse toute céleste qui illumine son visage.

La cérémonie terminée, il entre dans un plénier recueillement. Sur son cœur, il presse le crucifix et l'image de Marie... Il les porte souvent à ses lèvres...

Après l'office de Nones, c'est-à-dire vers les trois heures de l'après-midi, son dernier regard tout lumineux de joyeuse espérance, Hyacinthe rend sa très belle âme à Dieu.

« *L'apôtre du Septentrion* » s'en était allé recevoir la récompense de ses incessants et admirables travaux d'évangélisation...

*
* *

Ce fut un deuil vraiment national. Dès qu'elle apprit la triste nouvelle, toute la Pologne pleura celui qui n'était plus et qu'elle considérait comme sa gloire.

L'évêque préside les funérailles dont l'éclat est encore rehaussé par la présence du souverain et d'un très nombreux clergé. Quant à l'affluence de la foule, elle est immense. Les diverses classes sociales s'y confondent et tous les cœurs communient à la même désolation.

La dépouille d'Hyacinthe est ensevelie dans l'église des Prêcheurs. Aussitôt, de toutes les régions, des pèlerins s'empressent au tombeau. Les malades y recouvrent la santé. Plus de cinquante morts, apportés sur la dalle du sépulcre, reviennent à la vie. Lorsqu'un danger menacera la patrie, les chefs militaires accourront s'agenouiller sur la tombe d'Hyacinthe avant de partir au combat. Et la victoire couronnera leurs armes. C'est après avoir entendu la messe dans la chapelle de saint Hyacinthe que le roi Jean Sobieski, en 1683, alla porter aux Turcs, qui assiégeaient Vienne, le coup terrible qui les dispersa, et préserva ainsi l'Europe chrétienne de l'invasion musulmane.

Le tombeau d'Hyacinthe se transforma peu à peu en un merveilleux sarcophage. Le chef du grand apôtre fut enfermé dans un magnifique reliquaire auquel Sigismond III travailla lui-même de ses royales mains.

Il était réservé au Pape Clément VIII de canoniser Hyacinthe. Il le fit le 17 avril 1594.

La dévotion au nouveau saint se répandit rapidement à travers toute la chrétienté, plus particulièrement en France et en Espagne.

Le couvent dominicain de Cracovie possède toujours les glorieux restes de son illustre fondateur.

*
* *

Saint Hyacinthe, quelle splendide figure ! Que de milliers de lieues parcourues par lui ! Que de peuples évangélisés !

Que de païens baptisés, de schismatiques ramenés à l'unité romaine ! Que de sièges épiscopaux créés ! Que de couvents de Prêcheurs, cénacles d'ouvriers apostoliques, fondés ! Quel exemplaire vivant de toutes les vertus évangéliques ! Que de miracles accomplis !

Ce fut un digne Fils de l'*Apostolique* Dominique.

Et un émule de l'*Apôtre des nations*.

SAINT PIERRE DE VERONE

(1203-1252)

Tandis que l'erreur albigeoise ravageait, au début du XIII^e siècle, le Languedoc, d'autres doctrines perverses assez apparentées à elle — celles-ci comme celle-là n'étaient que des rejetons de la vieille hérésie manichéenne — se propageaient dans le nord de l'Italie. Vaudois, Cathares et Patarins pullulaient à travers la Lombardie et la Vénétie. La ville de Vérone, où ils régnaient presque en maîtres, leur servait comme de quartier général. De là ils rayonnaient dans les cités et campagnes circonvoisines, portant partout le virus qui les infectait et créant le désordre.

Pour terrasser les Albigeois, Dieu avait choisi Dominique de Guzman, qui devint par la suite le glorieux Patriarche des Prêcheurs. Ce fut un de ses Fils immédiats, Pierre de Vérone, qu'Il suscita pour refouler Vaudois, Cathares et Patarins.

Chose extraordinaire : celui qui sera l'implacable adversaire des hérétiques, qui, un jour, tombera martyr de la foi catholique, vit le jour, en 1203, dans une famille pleinement gagnée à la cause des Patarins. Le père et la mère de notre saint, ainsi que ses proches parents, appartenaient à cette secte et comptaient parmi ses zélés adeptes.

Fait plus singulier encore : dès sa naissance, le petit Pierre reçoit le baptême catholique ; plus tard, il fréquentera l'école catholique, puis — chose à peine croyable — lorsqu'il aura achevé ses premières études, on l'enverra à la grande Université catholique de Bologne. Cette flagrante contradiction

entre les croyances des parents, ardents hérétiques, et leur conduite vis-à-vis de leur enfant nous déconcerte. Ne faut-il pas comme nécessairement supposer qu'une influence catholique — discrète, sans doute, mais très agissante — s'exerçât à l'intérieur même du foyer, encore que nous ne parvenions point à nous expliquer l'étendue de ses succès, sinon par une très spéciale collaboration de la grâce divine. En disposant toutes choses, et à l'encontre des volontés humaines, pour que du propre sein de l'hérésie sortit celui qui devait la vaincre, Dieu faisait une fois de plus éclater sa puissance — qui se joue des difficultés regardées par nous comme insurmontables.

Vers l'âge de 7 ans, Pierre est donc confié à un maître catholique. Il profite admirablement de ses leçons. Sans tarder, son cœur nourrit une vive horreur pour tout ce qui s'écarte de la vraie foi. De nombreux patarins fréquentent la maison de ses parents : jamais ceux-ci ne réussissent à le faire seulement entrer en conversation avec ces gens. Dès qu'il aperçoit quelqu'un d'entre eux, il s'esquive avec une étonnante promptitude.

Un soir qu'il revient de classe — ce n'est encore qu'un bambin atteignant à peine sa huitième année, — il rencontre son oncle, hérétique acharné.

— Qu'as-tu appris à l'école ? interroge celui-ci.

— J'ai appris le *Credo*, répond l'enfant sans se troubler. Et aussitôt il en commence la récitation : « Je crois en Dieu, Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre... »

— Non, non, ne dis pas : « Créateur du ciel et de la terre », interrompt avec force le patarin, car ce n'est point Dieu, mais le diable qui a créé le ciel et la terre !

Alors le jeune écolier de relever fièrement la tête, de regarder son parent bien en face, et de reprendre d'un ton plein d'une virile fermeté : « Je crois en Dieu, Créateur du ciel et de la terre... C'est ainsi que j'ai lu, ainsi qu'on m'a enseigné, et c'est ainsi que je dirai toujours !... »

Décontenancé par cette énergique repartie, l'oncle n'insiste pas. Mais s'empressant d'aller trouver les parents de Pierre : « Prenez garde, leur dit-il, votre petit Pierre pourrait bien un jour se ranger parmi nos adversaires et nous causer beau-

coup de mal. » Prophétie inconsciente, mais que les événements vérifieront pleinement.

Par une permission de Dieu, on n'y prêta qu'une médiocre attention. Et ses études élémentaires achevées, Pierre n'en partit pas moins, avec l'approbation des siens, pour l'Université catholique de Bologne.

*
* *

Notre étudiant est un adolescent de quinze ans. La pureté de son cœur transparaît sur son front, se lit dans ses yeux au regard tout limpide. Seul dans cette grande cité de Bologne, qui voit accourir au pied de la chaire de ses illustres canonistes la jeunesse intellectuelle de l'Europe, que va-t-il devenir ? Les dangers ne manquent pas. Parmi ces milliers d'étudiants qu'il coudoie, combien d'amis des plaisirs légers, voire licencieux ! Que de pauvres âmes qui, en face des nombreuses occasions s'offrant à elles, n'ont pas le courage de résister, deviennent les malheureuses victimes des séductions de la chair !... Échappera-t-il, lui, à l'emprise du vice ?

En présence des navrants exemples qu'il a sous les yeux, Pierre se fortifie dans la résolution de ne jamais se laisser entraîner au mal. Il entend garder son corps de toute flétrissure, préserver son âme de la moindre souillure. Avec l'aide de Dieu, qu'il ne cesse de prier avec ferveur, il y parvient. Il demeure vierge.

...Et Dieu aime ce jeune homme si pur sur lequel sa paternelle Providence a de particuliers desseins.

Et voici l'heure où Il va le ravir au monde pour l'acheminer vers l'apostolique mission qu'il lui réserve.

...On est en 1221, aux approches de la Pentecôte. Dominique de Guzman, le Maître des Prêcheurs, vient d'arriver à Bologne où doit se tenir le second chapitre général de son Ordre.

Et Bologne tout entière tressaille d'allégresse. Elle accueille avec des transports d'enthousiasme celui qu'elle vénère comme un saint, l'illustre Castillan auquel, dans quelques semaines, par un acte public de ses magistrats, elle va officiellement décerner le titre de « citoyen de Bologne ».

Un jour, l'homme de Dieu prêche sur l'une des places publiques de la cité, en présence d'un immense concours de peuple.

Pierre est là. Il entend le brûlant apôtre. Ses accents tout enflammés l'émeuvent profondément. Comme tant d'autres, bien vite il est conquis par cette mystérieuse et douce lumière qui émane du visage de Dominique, par cette tendre bonté qu'expriment son regard, ses traits, son ineffable sourire..., par cette rayonnante pureté qui se dégage de toute sa personne...

Le sermon achevé, l'étudiant de Vérone accourt au prédicateur et, se jetant à ses pieds, le supplie de l'accepter comme Enfant.

Dominique fixe ce jeune homme de dix-huit ans qui s'offre à lui. Un regard lui suffit..., il l'a pénétré à fond : c'est un Fils de choix que le Seigneur lui envoie. Meilleure des réponses : il se penche vers ce benjamin, et, d'une toute paternelle étreinte, le presse dans ses bras.

...Quelques mois après, le Fondateur des Prêcheurs finissait sa course terrestre au couvent de Saint-Nicolas-des-Vignes de Bologne.

Et Pierre de Vérone se trouvait parmi ces novices que le Patriarche mourant fit appeler près de lui, et qu'il exhorta, avec une suave douceur, à l'intégrale observation de la Règle... Il l'entendit déclarer aux religieux profès : « Voici, mes Frères bien-aimés, l'héritage que je vous laisse comme à mes enfants : Ayez la charité, gardez l'humilité, conservez la pauvreté volontaire ». Et quand le Père des Prêcheurs exhala son dernier soupir, le jeune novice mêla ses larmes aux pleurs que répandaient tous les Frères présents...

*
* *

Dès son entrée au noviciat, Pierre fut un vrai religieux, un authentique Frère Prêcheur. Il n'avait sous les yeux que de grands exemples — les premiers Pères de l'Ordre, tout pénétrés de l'esprit de leur saint Patriarche, apparaissaient vraiment comme sa vivante copie. Frère Pierre, entré dans

la famille des Prêcheurs avec le ferme dessein de se livrer totalement au Seigneur, se montra vite l'émule des plus fervents. Sa belle générosité édifiait profondément ses Frères. Quelle application de sa part à combattre les moindres imperfections qu'il se découvre ! Il embrasse avec tant d'ardeur la mortification corporelle que ses supérieurs doivent le retenir, les rudes austérités auxquelles il se livre menaçant de compromettre gravement sa santé. Chez lui, charité combien délicate à l'égard de tous ! Chargé, quelque temps, des hôtes du monastère, il leur témoigne une si gracieuse affabilité que chacun d'eux emporte du cloître un délicieux souvenir. Quel empressement à s'effacer en toute circonstance, à rechercher les humiliations ! L'angélique pureté qui l'enveloppe tout entier met sur tout son être comme un reflet céleste. Son rare esprit d'oraison l'élève d'une façon habituelle dans les hautes sphères de l'union divine. A l'imitation de son bienheureux Père, il se complait dans les longues veilles nocturnes : d'abord à l'église où, comme lui, il prie successivement devant chaque autel, puis poursuivant encore dans le secret de sa cellule ses brûlants colloques avec le Bien-Aimé. Celui-ci, si magnifiquement libéral pour les âmes qui lui donnent beaucoup, le favorise d'insignes marques de son amour. L'une d'elles fut pour Frère Pierre l'occasion d'une intime et très douloureuse épreuve, mais fit éclater aux yeux de tous le degré héroïque de sa vertu.

Un jour, il reçoit dans sa cellule la visite de plusieurs saintes du Paradis ; celles-ci s'entretenaient longuement avec lui et à voix haute. Mais voici que des religieux, passant à cet instant dans le « dormitorium », entendent ces voix. Quelle stupeur s'empare d'eux !... Comment ! des femmes ont osé violé la clôture ! Et c'est chez ce jeune profès dont la vie semblait si parfaite qu'elles sont entrées ! Quel scandale ! Au premier chapitre, on le dénonce ouvertement. Le Prieur, douloureusement surpris, ne peut croire semblable chose, pourtant affirmée par des témoins certainement fort sincères. Il prie Frère Pierre, prosterné à terre, de dire franchement la vérité. Celui-ci se relève à demi et, ne voulant point dévoiler la sublime faveur dont il a été l'objet, se borne à déclarer humblement : « Qui peut se proclamer pur de toute faute ? »,

puis il s'étend de nouveau en « *venia* ». Cette évasive réponse ne constitue-t-elle pas un aveu ? On le juge ainsi. Et pareille transgression de la Règle appelle une rigoureuse sanction. Frère Pierre sera chassé du monastère : on lui assigne, pour lieu de pénitence, le couvent de Iesi, dans les Marches. Un mot de sa bouche suffirait pour empêcher cette infamante relégation : ses lèvres ne le prononceront pas. Il part.

Mais le coup est bien dur. Certain jour, où le poids de l'ignominie dont on l'a publiquement chargé pèse plus lourdement sur ses épaules, il se jette en larmes au pied du grand crucifix appendu au mur : « Seigneur Jésus, vous qui savez mon innocence, comment permettez-vous qu'une telle accusation flétrisse ma réputation ? », gémit-il. — « Et moi, Pierre, répond l'image sacrée, qu'avais-je fait pour être livré aux opprobres et abreuvé d'outrages ? Apprends, à mon exemple, à supporter les pires calomnies. »

Frère Pierre se relève tout réconforté, prêt à boire jusqu'à la lie le calice d'amertume.

Cependant le Seigneur qui a voulu faire passer son serviteur par la tribulation — désirant l'aguerrir contre les attaques qui l'attendent, le préparer aux incessantes contradictions qui le poursuivront bientôt, s'emploie Lui-même maintenant à sa réhabilitation. A peu de jours de là, la vérité est connue, et l'honneur de notre religieux sort de cette épreuve singulièrement rehaussé. Chacun conçoit une vive admiration pour celui qui a si vaillamment gravi le plus meurtrissant des calvaires. Il apparaît dès lors à tous une de ces âmes fortes dont on peut espérer les plus grandes choses.

Rentré dans son couvent, en même temps qu'il intensifie encore sa vie d'oraison, Frère Pierre se livre avec ardeur à l'étude doctrinale. Il en a le clair sentiment : pour se mesurer victorieusement avec l'hérésie, il importe souverainement de posséder des connaissances philosophiques, théologiques et scripturaires très sûres et fort étendues. Dans l'argumentation de l'erreur, que de perfides subtilités difficiles à réfuter ! Ne craignant pas de tronquer les textes-jusqu'à les dénaturer, n'hésitant pas à donner aux passages des Écritures qui les gênent d'audacieuses interprétations, ne cessant d'opposer à tous les solides raisonnements qu'on peut leur développer de

captieux discours, chefs cathares et patarins sont redoutables pour l'apôtre catholique insuffisamment préparé. Et si celui-ci ne parvient, dans les discussions publiques, à les confondre, on peut prévoir qu'un certain nombre de fidèles, troublés par cet insuccès, ébranlés par les théories adverses, vacilleront dans leur foi. Aussi Pierre de Vérone, à l'imitation de son Père saint Dominique, bataillant lui-même contre l'hérésie et qui, pour s'assurer des armes triomphantes, méditait quotidiennement quelques passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, fréquente-t-il sans cesse, pour ainsi dire, les Livres inspirés. Son heureuse mémoire retient la lettre du texte lu ; le don d'intelligence — que l'Esprit-Saint lui départit abondamment, lui en livre l'esprit. Bientôt, il devient « comme une arche des divines Écritures ».

Pierre sait que la lutte acharnée contre l'hérésie, à laquelle il se sent nettement appelé, lui réservera bien des combats de toute sorte, quantité de graves difficultés, de persécutions, la mort peut-être... En conséquence, il s'applique à viriliser ses énergies, à croître toujours en esprit apostolique, il profite de toutes les occasions pour s'entraîner à la vie de sacrifice, il accepte par avance toutes les souffrances en perspective, il sollicite du Christ la grâce de verser généreusement son sang pour la défense de la foi s'il Lui plaît de réserver à son disciple la suprême faveur d'une totale immolation au service de la plus noble des causes. A la sainte Messe notamment, au moment de l'élévation du calice consacré, en même temps qu'il adore le sang divin répandu pour le rachat des hommes, il offre le sien pour le même but rédempteur.

Cette oblation ardente d'un cœur tout brûlant de charité, le Seigneur l'agrée.

Mais le martyre sera le couronnement d'une vaillante croisade apostolique.

*
* *

Pierre de Vérone est prêt à entrer dans la lice.

Ses supérieurs ne tardent pas à lui confier des ministères de grande envergure.

De suite, le nouveau prédicateur exerce un ascendant pro-

fond. Les fidèles exultent : ils ont reconnu en lui le véritable homme de Dieu ; les hérétiques, eux, se mettent à trembler : ils sentent que cet intrépide lutteur de l'Église va les terrasser.

Notre saint atteint à cette époque le plein épanouissement de son être physique. D'une santé robuste, de haute taille, les traits énergiques, le regard illuminé, la voix toute vibrante d'émotion, il réalise en sa personne le type de l'orateur puissant.

Rien d'humain dans son verbe. Il dédaigne les recherches de la rhétorique. Il n'aspire qu'à cette éloquence qui « *éclate dans la vertu de l'Esprit-Saint* ». Et celle-là — qui empoigne tout l'être de l'auditeur, — il la possède à un rare degré. On ne se lasse pas d'écouter ses évangéliques accents. Aussi, partout où il prêche, accourt-on pour l'entendre.

Et où ne prêche-t-il pas ? Il parle dans les églises et, souvent — le temple de Dieu devenant trop étroit, — sur les places publiques, aux carrefours et dans les rues des cités.

Il parcourt la Lombardie, la Toscane, apparaît à Rome. En tous lieux où il passe, sa voix soulève les populations. On sonne les cloches à son arrivée, les foules se portent processionnellement, bannières déployées, à sa rencontre. A Milan, vu l'extraordinaire affluence des auditeurs, afin que soient évités les accidents que provoquent si facilement les remous d'une multitude avide de voir et d'entendre, on construit un échafaudage roulant, orné de peintures, du haut duquel parle le Fils de Dominique, et que les habitants traînent eux-mêmes.

La vérité triomphe, l'erreur recule. Que de fruits de salut, de sanctification pour les âmes durant ces randonnées apostoliques !

Un seul sermon de notre saint suffit ordinairement pour opérer un véritable changement dans une ville. Que si, en tel endroit, tarde cette transformation, le prédicateur de déclarer avec une humble, mais toute confiante assurance : « Attendez, attendez, je n'ai pas encore donné mon sermon sur Ninive ! » Ce sujet de Ninive gravement coupable, vouée par Dieu à l'extermination, puis, par son exemplaire pénitence, obtenant miséricorde, traité par Frère Pierre avec des accents ou ses conquérantes ardeurs se surpassaient elles-

mêmes, produisait toujours une profonde sensation. L'assemblée tour à tour terrifiée, haletante d'émotion, gagnée par l'infinie miséricorde de Dieu, finissait le plus souvent par éclater en sanglots. Une série de conversions constituait l'invariable épilogue de cette poignante instruction.

C'est que dans l'auditoire se glissaient indifférents et pécheurs. Les hérétiques eux-mêmes y paraissaient nombreux, la plupart attirés par une force mystérieuse ou le renom de l'orateur, quelques-uns venus avec le dessein de l'interrompre, de troubler la réunion, mais, fréquemment, bientôt subjugués par le verbe de l'homme de Dieu.

Celui-ci, d'ailleurs, si des murmures s'élèvent soudain, ne se laisse point pour autant intimider ; bien au contraire, il trouve là un stimulant, c'est comme un aiguillon qui l'excite à plus de zèle encore. Alors, sur cette mer humaine devenue houleuse, il jette avec une force redoublée sa parole de feu, et les surnaturels éclairs qui en jaillissent font rentrer dans le silence les vagues mugissantes. En ces grands instants, moins que jamais, rien de convenu, d'artificiel dans son discours. Tout est vie intense, chaleur croissante, conviction entraînante. Le Cathare, le Patarin qui regimbe, il le saisit impétueusement à bras-le-corps, et rapidement lui fait toucher terre. Ses vigoureuses apostrophes démasquent le vice, sa mordante ironie le flagelle impitoyablement, les tendres et pressants appels qu'il lance aux âmes égarées bouleversent les cœurs hérétiques. Sous la poussée véhémente qui les arrache à eux-mêmes, ils sont comme irrésistiblement emportés...

Si, parfois, s'affirme la résistance, c'est qu'ils sont groupés autour de leurs chefs, tout adonnés à l'obstruction, dominés par une implacable haine à l'égard du missionnaire. Et plus ce dernier lacère leurs épaules des coups de fouet de sa parole indignée, plus leur colère s'accroît. Ils contredisent violemment, accablent le prédicateur d'injures, ne craignent pas d'engager de véritables batailles avec les fidèles qui entourent la chaire.

Lorsque l'apôtre se sent impuissant à persuader ses adversaires, alors il use des moyens tout divins que le Seigneur met à sa disposition. Sa sainteté lui a valu du ciel le pouvoir d'accomplir ces miracles qui terrassent les plus orgueilleux,

brisent les volontés rebelles, qui sont comme le sceau de Dieu sur l'œuvre de ses grands serviteurs et à ce titre convainquent les âmes hésitantes.

A Césène, petite ville de la Romagne où, chaque fois qu'il passait, on l'accueillait avec de particulières démonstrations d'enthousiasme, il guérit, d'un signe de croix, un jeune noble, Giovanni de Bioggio, dont l'une des mains était rongée par un affreux mal ; à distance, il renouvelle la provision d'huile du Seigneur Bonaccorsi alors épuisée. Surtout, il y inflige un mémorable châtiment à de forcenés hérétiques. Tandis que le saint prêche sur la place publique, des jeunes gens patarins, montés sur le toit d'une maison voisine, prennent plaisir à jeter sur lui et ses auditeurs de petites pierres. Plein d'aménité, Frère Pierre les prie avec douceur de cesser ce coupable amusement. Pour toute réponse, les projectiles redoublent. A nouveau, il reprend avec bonté les provocateurs. Ceux-ci continuent de plus belle. Constatant leur perversité, et saisi d'un saint transport d'indignation pour cette grave et bien volontaire offense à la parole de Dieu, tout animé du zèle de la gloire du Très-Haut, l'apôtre se tourne une dernière fois vers les insolents, et maudit la maison sur laquelle ils se tiennent. Prodigieux effet de cet appel à la vindicte divine : aussitôt l'édifice s'écroule, ensevelissant sous ses ruines les jeunes sectaires. On devine quelle sensation produisit parmi la multitude rassemblée sur la place ce tragique dénouement... Chacun des témoins fut désormais convaincu que Pierre de Vérone parlait vraiment au nom du Seigneur et que venait de se vérifier d'une éclatante façon la parole du Christ à ses apôtres : « *Qui vous méprise, me méprise moi-même.* »

Un singulier phénomène, à quelque temps de là, s'offre aux yeux des habitants de Ravenne. Notre saint arrive dans cette cité un soir d'hiver et reçoit l'hospitalité à la cure de Saint-Jean-Baptiste. Il prie le sacristain, qui loge au presbytère, de vouloir bien sonner les cloches au plus tôt, entendant prêcher le lendemain matin. « Inutile, répond le brave homme ; avec ce froid intense et l'abondance de neige, personne ne se dérangera. » — « Je prêcherai demain, reprend le religieux, et, n'en doutez nullement, il y aura grande affluence. » Sur ce, il se retire dans la chambre mise à sa disposition et entre en

oraison, car, comme son bienheureux Père, « s'il donne le jour aux hommes, il réserve la nuit à Dieu ». Le sacristain, lui, ne se dérange point. Mais voici qu'au milieu de la nuit, on frappe à la porte du presbytère. Tout en maugréant, il doit bien se lever pour aller voir. Quelle surprise ! Il n'en peut croire ses yeux à peine éveillés : là, sur la place, toute une foule se presse... Et ceux qui ont fait tapage de lui dire, montrant du geste la tour de l'église : « N'apercevez-vous pas ce flambeau qui brûle au-dessus du clocher ? Qui a pu l'y placer ? Comment parvient-il à entretenir sa flamme au milieu des bourrasques de neige ? » Stupéfait, le sacristain regarde : il distingue à son tour l'extraordinaire flambeau qui brille d'un éclat merveilleux. Il comprend alors. Et il explique l'arrivée, la veille, d'un Fils de saint Dominique, son dessein de prêcher, avoue sa sceptique attitude... Dans la matinée, a lieu le sermon annoncé par Frère Pierre, et, comme il l'a prédit, l'église regorge d'auditeurs. Le prédicateur doit rester plusieurs jours à Ravenne afin d'y distribuer plus abondamment la parole de Dieu à un peuple avide d'entendre celui qui, à l'imitation de Jean-Baptiste le Précurseur, est une « lumière ardente et resplendissante » — la torche enflammée apparue miraculeusement l'a divinement attesté.

A Venise, notre saint donne l'usage de la parole à un enfant muet. Il cicatrise instantanément les plaies d'une malheureuse femme affreusement blessée à coups de coutelas par son mari.

C'est à une agonisante, à Mantoue, qu'il rend sur-le-champ la pleine santé.

A Milan, il délie la langue d'un jeune homme muet.

Plusieurs prophéties, faites ici ou là, reçoivent un parfait accomplissement.

Tous ces miracles, signes manifestes d'une mission divine, ouvraient les yeux à beaucoup. Hélas ! trop d'hérétiques encore demeuraient obstinément dans la voie de perdition. « Comme des chiens incapables d'aucune honte, note Thomas de Lentino, premier biographe de saint Pierre martyr, ils ne surent point rougir de leurs erreurs. »

Mais, appelé par le Vicaire de Jésus-Christ à exercer près

d'eux une grande fonction, l'homme de Dieu va redoubler à leur endroit ses apostoliques efforts.

*
* *

Le vieux pape Grégoire IX, l'intime ami de Dominique et de François, ressentait une vive consolation du fructueux ministère évangélique de Pierre de Vérone. Le renom de sa sainteté, de son éloquence, de son intrépidité, de ses succès était parvenu jusqu'à lui et, chaque jour, il portait une croissante confiance à ce vaillant ouvrier du Christ. Il se résolut à lui en donner un officiel témoignage. Il le nomma Grand Inquisiteur de l'Église Romaine pour le Nord de l'Italie. Jusque-là, notre religieux n'a combattu pour la défense de la foi qu'à titre de Frère Prêcheur, sur l'ordre de ses supérieurs, d'accord avec les évêques des diocèses : maintenant, c'est par un mandat exprès du chef de la chrétienté, de concert avec lui, qu'il va lutter contre l'hérésie. Le Souverain Pontife lui délègue tous les pouvoirs nécessaires pour réprimer l'audace des impies.

L'Inquisition Romaine existait sous sa forme régulière depuis 1231. En face des menées hérétiques grandissantes, qui constituaient un véritable péril pour la foi des fidèles et la sécurité des sociétés, Grégoire IX s'était décidé à recourir à des moyens énergiques.

Dès qu'on prononce le mot d' « Inquisition », il est, pour la plupart des gens, comme d'obligation de commencer à vitupérer. Souvent, sans même trop bien savoir en quoi consistait l'Inquisition, sans prendre l'élémentaire précaution de ne point confondre les abus qui purent se commettre et l'Inquisition elle-même, sans distinguer entre les tribunaux ayant relevé de l'autorité civile et celui organisé par l'Église.

Il n'entre point dans le cadre de notre travail de nous attarder sur cette délicate et complexe question — traitée par différents auteurs avec tous les développements qu'elle comporte.

Qu'il nous suffise de déclarer ceci : quoi que puissent en penser le plus grand nombre, en soi, l'établissement de l'Inqui-

sition par l'Église n'eut rien que de très légitime. N'oublions jamais, en effet, que l'Église, société hiérarchique parfaite, a reçu de son divin Fondateur non seulement le pouvoir d'enseigner et de sanctifier ses membres, mais encore celui de les régir : et qu'à ce titre, elle jouit vis-à-vis de tous ceux qui ont validement reçu le baptême, d'une autorité législative, judiciaire et coactive. Aussi a-t-elle pleinement le droit d'user de rigueurs à l'égard de ses enfants qui, se révoltant contre ses lois saintes, s'écartent de la vérité divine et menacent la foi de leurs frères. Elle peut encore, si les autres moyens sont insuffisants, faire appel à l'assistance du bras séculier. Le rôle propre de la puissance civile est de pourvoir au bien temporel de ses sujets : dans le but — autre chose dont il faut soigneusement se souvenir — de les mettre mieux à même de réaliser leur fin suprême, l'obtention de l'éternelle félicité. Et donc, il entre également dans le rôle de l'État — indirectement, toutefois très réellement — d'aider les citoyens à s'acheminer vers leur fin ultime surnaturelle. A l'Église il appartient, de droit divin, de les y conduire. C'est sa mission spéciale. De tout cela, conséquence manifeste : quand le flot de l'erreur vient déferler sur la voie menant les hommes à leur béatitude immortelle (destinée qu'ils ne peuvent atteindre qu'en restant inviolablement fidèles à la doctrine du Christ, de l'Église) et que l'Église, ne réussissant à refouler la néfaste marée montante, réclame l'intervention de l'État, il incombe à celui-ci, s'il veut accomplir toute sa tâche, de lui fournir le secours sollicité. Il se constituera alors l'auxiliaire dévoué et soumis de celle qui, exerçant en l'occurrence sa propre mission, détient l'autorité souveraine.

Le recours de l'Église à l'appui de l'État, au Moyen Age, pour la répression des hérésies qui infestaient alors la chrétienté, apparaît d'autant plus légitime à celui qui va au fond des choses, que les sectes poursuivies présentaient de graves dangers pour l'ordre même de la société aussi bien que pour la vraie foi.

Albigeois, Vaudois, Cathares, Patarins ne se différenciaient que sur des points secondaires. Leurs doctrines essentielles se rattachaient toutes fondamentalement, nous l'avons dit, à la grande erreur manichéenne qui, d'Orient, s'infiltra peu à

peu en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, causant partout de sérieux ravages. De leurs dogmes qui contre-carrent le *Credo* catholique découlent des principes foncièrement subversifs pour la société.

En effet, leurs théories sur la création du monde — œuvre du diable, sur le développement de la vie — la communiquer est une abomination, sur la valeur des lois — toute sanction recèle une injustice, sur la nature de l'homme — être corrompu par nature, qui ne peut résister au péché, et n'a qu'à satisfaire sans crainte toutes ses passions puisque, dépourvu de libre arbitre, il ne saurait encourir de responsabilité, tendent ouvertement à la ruine de toute morale, à la destruction de la famille, à la haine de tout pouvoir civil. Les hérétiques étaient donc de vrais perturbateurs de l'ordre social, de dangereux anarchistes. Et ceci souligne encore plus fortement ce qu'il y a de déplacé dans l'indignation de ceux qui accablent l'Inquisition de leurs traits. C'est peut-être grâce à elle que la France est restée la France et qu'ils sont nés catholiques.

Un quadruple devoir incombe à l'Inquisiteur : il doit largement enseigner la vérité doctrinale par des prédications populaires incessantes, puis accueillir avec mansuétude les égarés demandant à rentrer dans le giron de l'Église — et ces deux premières obligations font bien ressortir que Celle-ci voulait avant tout faire œuvre de miséricorde ; il doit réprimer énergiquement toute propagande suspecte, veiller à ce que soient saisis et brûlés tous les livres, brochures, tracts hérétiques colportés de-ci, de-là ; enfin, il n'hésitera pas à remettre entre les mains des princes chrétiens, qui leur infligeront les pénalités prévues, les hérétiques obstinés refusant, après avoir été nettement éclairés, d'abandonner leurs erreurs pour embrasser la vraie foi.

Pierre de Vérone dont la juridiction de Grand Inquisiteur s'étend sur la Toscane, la Lombardie et le Piémont, va pleinement se consacrer à l'immense et difficile tâche que lui a assignée le Vicaire de Jésus-Christ.

*
* *

Plus encore qu'auparavant, le voilà s'en allant de ville en ville porter le zèle qui le dévore. Aux sermons proprement dits dans les églises, sur les places, où sa parole retentit de plus en plus impétueuse, véhémente, s'enveloppe aussi plus que jamais d'accents ineffablement tendres dans ses appels pressants aux pauvres brebis sorties du bercail du Bon Pasteur, il ajoute des discussions publiques. Pendant des heures, parfois des journées entières, il s'applique à convaincre les hérétiques de leurs erreurs. Ceux-ci luttent pied à pied, ne cessant d'opposer aux preuves de l'apôtre sophismes sur sophismes, subtilités nébuleuses et fausses interprétations.

Un jour, notre saint dispute avec un chef hérétique particulièrement insidieux et retors, ne manquant pas d'éloquence. Entouré d'un important groupe de partisans, il prend vigoureusement l'offensive, accumulant textes sur textes, échafaudant principes sur principes.

Tout a été si habilement embroussaillé qu'il faudrait des heures et des heures pour rétorquer la captieuse argumentation. Frère Pierre désire pourtant en finir au plus tôt. Que faire ? « Attendez quelques instants, se borne-t-il à dire à la foule et à son interlocuteur : je vais revenir. » Puis il se dirige vers l'église voisine. Là, il se prosterne devant l'autel de Marie, la suppliant, Elle, la Mère de la divine Sagesse, de l'assister dans une aussi grave conjoncture. Il entend une voix qui lui répond : « J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point. Retourne au combat : je serai ta défense ».

Pendant ce temps, le chef hérétique chante victoire. « Vous le voyez, s'écrie-t-il fièrement, il se dérobe..., voilà une fuite dissimulée.., la partie est gagnée... »

Soudain, très calme, le front tout serein, l'Inquisiteur reparaît.

Regardant son contradicteur bien en face : « Reprenez vos arguments, déclare-t-il : je suis prêt à confondre sur-le-champ chacune de vos objections. »

L'hérétique garde le silence. « Je vous écoute », reprend notre saint. Même silence. Le dominicain insiste encore. Le patarin,

devenu subitement muet, ne peut articuler le moindre mot. Il doit finalement se retirer, couvert de honte, à la grande joie des catholiques et à la vive confusion des hérétiques qui abandonnent la lice pleins de rage.

Cet affront public, ils veulent le laver, coûte que coûte. Dans un conciliabule secret, les sectateurs décident de perdre l'Inquisiteur près du peuple en le couvrant de ridicule après l'avoir convaincu d'imposture. « Si le peuple suit cet homme, a affirmé l'un d'eux, c'est parce qu'il croit à de prétendus miracles de sa part. Prouvons-lui que tout cela n'abrite que supercherie et fausse crédulité. Du coup, notre ennemi sera à tout jamais discrédité à ses yeux. Laissez-moi agir. »

Un des jours suivants, à Milan, en pleine place publique encombrée de la multitude qui se presse autour du Frère Prêcheur, cet adversaire, en réalité fort bien portant, s'avance péniblement, s'appuyant sur une béquille, les traits défaits, le regard morne, la parole suppliante. Les affidés suivent, de façon à témoigner, le moment venu. Le simulateur aborde le prédicateur : « Bon Père, gémit-il avec larmes, vous êtes mon unique espoir dans ma détresse. J'ai essayé tous les remèdes : et cela en vain. Mais vous, Père saint, touchez-moi, bénissez-moi, et je serai délivré de mes infirmités. » Et ce disant, il tombe aux pieds du religieux — prêt à l'accuser d'imposture dès qu'il le proclamera guéri.

Frère Pierre fixe le solliciteur d'un regard pénétrant et répond à haute voix : « Si vous êtes réellement infirme, je prie le Seigneur de rendre la vigueur à vos membres ; mais si vous me trompez, je Le prie de châtier votre corps pour sauver votre âme ». Et voilà qu'aussitôt, une violente et pernicieuse fièvre saisit le faux malade. On doit le transporter en toute hâte à sa demeure. Là, condamné par les médecins, abandonné par ses amis, touché par la grâce, il se repent, réclame Pierre de Vérone, lui confesse sa faute, abjure l'hérésie, implore le pardon de Dieu. Alors notre saint, après l'avoir absous, lui rend la pleine santé. De nouveau, l'hérésie était prise dans ses propres filets.

Un autre jour, encore à Milan, le ciel confirme d'éclatante façon l'autorité de l'Inquisiteur. Celui-ci, qui poursuivait avec énergie, quels qu'ils fussent, les hérétiques obstinés, avait

ordonné l'arrestation d'un évêque manichéen. Et, en présence d'une grande multitude, il entamait la procédure. Le soleil dardait de brûlants rayons sur l'immense assemblée. « Méchant Pierre, s'exclame tout à coup le prélat hérétique — suprême manœuvre pour désarçonner son juge, — si tu es saint, comme on l'a répété de tous côtés, pourquoi laisses-tu cette foule étouffer de chaleur ? Puisque les miracles te sont, paraît-il, familiers, que n'obtiens-tu du Seigneur un nuage qui l'ombragerait ? » Le ciel était alors d'un bleu parfaitement pur. « A condition que vous promettiez de renier vos erreurs et de vous convertir à la foi si le nuage arrive, je prierai le Seigneur et le prodige s'accomplira », répond avec décision l'homme de Dieu.

Les hérétiques présents, heureux de cette bonne aubaine où, à n'en pas douter, va publiquement sombrer l'autorité de Pierre de Vérone, de s'écrier d'une seule voix : « Promettez ! Promettez ! » Beaucoup de catholiques ne peuvent s'empêcher de trembler en songeant aux conséquences possibles si le défi est relevé... L'évêque, lui, hésite, puis se refuse à promettre quoi que ce soit. Ses congénères crient de plus belle : « Promettez ! » Les catholiques supplient le Prêcheur de ne plus insister. Mais celui-ci, dominant de sa voix puissante le tumulte, lance cette affirmation : « Ce miracle se fera quand même. Afin qu'il soit bien établi que Dieu est le Créateur et Seigneur du ciel et de la terre, et que les fidèles trouvent consolation et les hérétiques confusion, je Le prie d'envoyer à l'instant le nuage que vous demandez ! » Et Frère Pierre ayant à peine achevé un signe de croix dans la direction du ciel, voici qu'apparaît le nuage... Durant une heure, il protège la foule contre les ardeurs du soleil.

Le Tout-Puissant était visiblement avec son vaillant apôtre.

Un autre fait extraordinaire mérite d'être rapporté.

En Lombardie, un châtelain donnait fréquemment et très cordialement l'hospitalité à notre saint. Les hérétiques résolurent de gagner à tout prix ce chevalier à leur cause. On l'attire adroitement dans un des temples secrets de la secte. L'un des chefs, en relations occultes avec le démon, lui promet d'accomplir sous ses yeux un miracle. Au même moment,

une vive lumière irradie la salle. Puis survient une belle dame tenant en ses bras un délicieux enfant. Elle s'adresse au châtelain stupéfié : « Vous avez été jusque là indigne de mes faveurs, attaché que vous étiez à ce Pierre de Vérone, mon ennemi et l'ennemi de mon fils, l'ennemi de la vraie doctrine que professent ceux ici présents. Mais je suis la Mère de Miséricorde et je veux bien vous pardonner, si vous consentez à laisser Frère Pierre pour vous joindre à mes fidèles. » Le catholique n'en peut croire ses yeux, ses oreilles. Mais, ne soupçonnant rien de l'action diabolique, ébranlé dans sa foi, il se décide bientôt à embrasser l'hérésie.

A quelque temps de là, notre saint va, comme de coutume, frapper à la porte du castel ami. A l'attitude glaciale qui, contrairement au passé, l'accueille cette fois, il comprend vite que quelque chose de grave s'est produit depuis sa dernière venue. Il interroge alors son hôte. Celui-ci s'échappe en réponses évasives. Mais Frère Pierre le presse avec tant d'insistance, que le transfuge finit par avouer toute la vérité. Le Prêcheur d'insinuer alors : « Qui sait ?... Je désirerais bien voir moi-même ce que vous avez vu... » Le chevalier, espérant gagner à sa nouvelle cause le zélé apôtre, va trouver les chefs patarins, leur souligne l'immense avantage qu'il pourrait y avoir pour eux à offrir au dominicain le miraculeux spectacle qu'il a lui-même contemplé. Ceux-ci entrent dans ces vues. On convient du jour, de l'heure. La nuit qui précède le jour du rendez-vous, l'Inquisiteur la passe tout entière en oraison. Le matin, à la sainte Messe, il consacre une hostie supplémentaire et l'enferme dans une petite custode qu'il place sur sa poitrine. Puis il se rend au temple hérétique. Les patarins l'y attendaient nombreux. Le chef adonné à la sorcellerie s'avance, se prosterne à terre : aussitôt, la merveilleuse apparition se renouvelle. Et la femme, resplendissante de lumière, de dire : « Frère Pierre, mon ennemi jusqu'ici, moi, la Mère de toute pitié, je suis prête à t'obtenir de mon divin Fils le pardon, si tu rejettes résolument la foi romaine pour adhérer à celle de mes véritables enfants. » Notre saint, saisissant alors la précieuse custode et la présentant à son étrange interlocutrice : « Si vous êtes réellement la Mère de Dieu, répond-il avec

assurance, adorez votre Fils que voici ! » Instantanément, l'apparition s'évanouit au milieu d'un horrible fracas. La secousse est telle qu'un des murs de l'édifice s'endommage gravement.

Plus que jamais, l'hérésie était confondue. Le châtelain s'empressa de revenir à ses vieilles croyances, ainsi que plusieurs patarains témoins de la défaite de l'erreur.

Devant de tels prodiges, si fréquents et si éclatants, il semble que tous les hérétiques eussent dû se convertir. Hélas ! beaucoup, refusant d'ouvrir les yeux à la lumière rayonnant de tels signes, surexcités par leurs répétés échecs, s'enfonçaient encore plus avant dans l'obstination, la haine opiniâtre. Leurs attaques atteignirent le paroxysme de la violence.

Certain jour, à Milan, l'apôtre éprouve comme une lassitude, un commencement de découragement en présence de cette croissante malice. Il entre dans l'église Saint-Eusterge — celle des Frères Prêcheurs, et là, prosterné devant une croix, il exprime au Sauveur sa tristesse, son abattement : la croix s'anime, le regard du Sauveur fixe le religieux, des lèvres de Jésus tombent ces paroles : « Frère Pierre, courage ! Je suis avec toi. Je t'associerai un jour à ma gloire ».

Tout réconforté par la voix divine, le serviteur du Christ repart courageusement au combat.

L'audace des impies, disions-nous, ne faisait que grandir. A Florence, elle ne connaissait plus de bornes. Avec l'appui de l'empereur Frédéric II, de nombreux hérétiques s'y étaient rassemblés et causaient force mal à la cité et aux bourgs environnants.

Le vaillant Inquisiteur vient s'y fixer pour quelque temps, bien décidé à lutter vigoureusement contre les sectateurs.

Dès son arrivée, il commence ses prédications, dans les églises et sur les places publiques. Jamais encore ses accents n'ont été aussi enflammés, aussi véhéments contre l'erreur, ses auditoires plus ardents, plus empoignés, plus importants. On doit élargir la vaste place de Santa Maria Novella devenue insuffisante. Catholiques et hérétiques accourent aux sermons du nouvel Élie. Un sérieux mouvement de conversions se dessine bientôt, puis s'accentue. Terrifiés de ces défections,

les chefs patarins décident, pour les arrêter, de recourir au seul moyen qui leur reste : la force brutale.

Le 24 août, fête de Saint Barthélemy (voilà une Saint-Barthélemy dont nos adversaires se gardent bien de nous parler), tandis que les fidèles se sont portés en masse dans les deux églises de Santa Reparata et de Santa Maria Novella, espérant y entendre l'homme de Dieu, Cathares et Patarins, convoqués par le podestat de Florence lui-même, Pace de Pesanuola, qui a donné le signal en faisant sonner le beffroi, entraînés par les Baroni, chefs de l'hérésie dans la cité, Cathares et Patarins marchent en armes sur les deux sanctuaires. De sauvages clameurs signalent leur arrivée. Avant qu'on ait eu le temps de fuir, les assaillants envahissent le temple, se précipitent sur les catholiques sans défense, les frappent, les jettent dehors, et égorgent sans pitié ceux qui tentent quelque résistance. Cet acte de terrorisme avait pour but principal d'intimider l'Inquisiteur.

Vain espoir ! Semblable au condor qui ne déploie tout largement ses ailes qu'au milieu de la tempête, Pierre de Vérone, en face de cette sauvage agression et de celles qui suivront, va déployer une énergie d'extrême envergure.

Le soir même de ce jour tragique, il convoque tous les fidèles sur la place Santa Maria Novella. Une multitude immense répond à son invitation. Alors, crânement, il fulmine publiquement une sentence d'excommunication contre les Baroni et tous leurs complices.

Exaspérés par cette ferme attitude, les hérétiques multiplient les audacieux attentats, les lâches assassinats. Frère Pierre prend alors des mesures décisives pour mettre ordre à tout cela.

Il se souvient que son Bienheureux Père Dominique, le doux par excellence, quand il évangélisait comme lui cette Haute Italie et qu'il s'était agi de défendre l'Église contre des hommes pervers ligués pour la déposséder plus facilement de tous ses biens, n'avait pas hésité à instituer une milice d'hommes pieux et vaillants qui s'opposeraient de tout leur pouvoir — au besoin par les armes — aux efforts des méchants... Et il se décide à imiter cet exemple.

Réunissant à l'église des Frères Prêcheurs, à Santa Maria

Novella, les plus courageux catholiques de la cité, il crée, lui aussi, une sainte milice : « La Société des Capitaines de Sainte-Marie. »

Elle ne tarde pas à montrer quelle bravoure l'anime.

Un jour, l'Inquisiteur apprend que les hérétiques, rassemblés en nombre et armés, vont incessamment attaquer le couvent de Santa Maria Novella. Sans perdre une minute, il groupe sa milice. Puis lui-même se place à sa tête, tenant à la main une bannière blanche à croix rouge, excitant les courages. Avec enthousiasme, ses preux le suivent à la rencontre de l'ennemi. Elle a lieu au carrefour de Croce al Trebbio. Electrisés par les paroles de feu de l'homme de Dieu, les chevaliers de la vraie foi foncent avec tant d'impétuosité que, promptement, les Patarins battent en retraite. « Les capitaines de Sainte-Marie » les serrent de près et ne les lâchent qu'après les avoir mis en complète déroute.

Cette victoire rendit confiance aux catholiques en même temps qu'elle atterra les hérétiques. Ayant trouvé leur maître, ils se calmèrent pour un temps.

Profitons de cette accalmie pour quitter momentanément le champ de bataille où l'Inquisiteur combat si valeureusement contre l'hérésie, et suivre notre saint dans de plus pacifiques travaux.

*
* *

Tout en s'employant avec tant de zèle à la défense de la foi, à la lutte contre l'erreur, Pierre de Vérone, en effet, ne se laissait point totalement absorber par cette apostolique croisade. Il se livrait encore sur d'autres terrains à une action des plus fécondes.

Religieux de Saint-Dominique, il s'intéresse à tout ce qui touche à son Ordre, contribue activement à son développement, ajoute courageusement à sa mission de Grand Inquisiteur les charges que ses Frères veulent bien lui confier. Tout en faisant de Milan et Florence ses centres d'action, il exerce successivement la charge priorale à Plaisance, Astie, Côme. Il assiste régulièrement aux chapitres provinciaux et géné-

raux. L'un de ceux-ci s'étant tenu à Paris, l'illustre Frère Prêcheur vient à cette occasion dans notre capitale.

Il fonde des cloîtres de Moniales. Durant ses courses évangéliques, avec quelle consolation il visite les Filles de Saint Dominique et leur annonce la parole de Dieu !

Non seulement Pierre de Vérone veille aux grands intérêts de sa famille religieuse, il s'occupe encore de défendre la récente famille des Servites de Marie contre les injustes attaques qui l'assaillent alors.

Les sept Fondateurs, qui vivaient dans la solitude du mont Senario, situé près de Florence, avaient entendu d'étranges calomnies venir jusqu'à eux. On les accusait, ou tout au moins certains les soupçonnaient de déguiser, sous des dehors de profonde piété, des intentions condamnables. Ne seraient-ils point, disait-on, comme un nouveau rameau du vénéneux arbre manichéen ? N'entretiendraient-ils pas certaines intelligences secrètes avec Cathares et Patarins ? Ces bruits fâcheux ne pouvaient manquer d'arriver aux oreilles du Pape. Innocent IV, voulant connaître l'exacte vérité, ne croit mieux faire que de recourir à son Grand Inquisiteur de Haute Italie qui a toute sa confiance. Il lui mande donc de s'enquérir avec soin de la vie des Servites de Marie, puis de le renseigner.

Pierre de Vérone se rend d'abord chez l'évêque Ardingo, afin de s'informer de son sentiment personnel sur le nouvel Institut. Peu après, il convoque les religieux et les interroge longuement. Désirant enfin se rendre compte de toutes choses par lui-même, il se transporte au mont Senario et contrôle minutieusement tous les détails de l'existence des Servites. Sa conviction ne supporte plus désormais aucun doute. Irréprochable pureté dans les mœurs, sainteté de vie, but très louable : voilà ce qu'il a constaté au cours de ses différents examens. Alors, il laisse éclater sa joie, embrasse avec effusion les Fondateurs et leur narre la vision qu'il a eue à leur sujet, vision mystérieuse qu'il comprend maintenant. A son arrivée à Florence, il avait aperçu, en songe, une montagne irradiée d'éclatante lumière et que couronnait une prairie tout émaillée de belles fleurs. Parmi ces fleurs, apparaissaient sept lis à la corolle immaculée. Cueillis par les anges, ceux-ci les offrirent

à la Reine du ciel qui les agréa avec un ineffable sourire et recommandant à Frère Pierre de veiller sur eux.

Notre saint communique au Souverain Pontife les heureux résultats de son enquête. Il ne cesse dans la suite de se constituer le défenseur des Servites de Marie auprès du peuple et des prélats. Leur Ordre sera définitivement approuvé par le Bienheureux Benoît XI, Pape dominicain. Un autre Pape dominicain, Benoît XIII, béatifiera, en 1718, les sept Fondateurs. Léon XIII les canonisera.

Mais revenons à la lutte de Pierre de Vérone contre les hérétiques.

Nous voici arrivés au moment où la vie de l'intrépide athlète du Christ va s'achever dans un drame sanglant.

*
* *

Partout où avait passé Frère Pierre, les hérétiques les plus ardents, furieux du zèle qu'il dépensait contre leur cause, lui avaient voué une haine féroce. Il n'était calomnies qu'ils ne propageassent sur son compte, embûches qu'ils ne dressassent contre lui. L'énergie de l'Inquisiteur ne faisait qu'attiser le feu de leur colère. Plusieurs fois déjà, sa tête a été mise à prix par ces forcenés. S'ils ne lui ont point porté le coup fatal, c'est que la peur les a arrêtés ou que des impossibilités d'exécution sont venues contrarier leur criminel dessein.

Mais rien ne les a désarmés. Alors qu'ils s'abstiennent, par crainte, de toute opposition ouverte, ils n'en travaillent que davantage, dans l'ombre, à se débarrasser coûte que coûte de l'Inquisiteur. Sa prodigieuse influence les jette hors d'eux-mêmes.

Leurs machinations occultes n'échappent nullement à la perspicacité de Frère Pierre. A diverses reprises, ne l'a-t-on pas entendu déclarer : « Sachez que je mourrai de la main des hérétiques. »

Dans les mystérieux conciliabules où s'assemblent les chefs hérétiques de Milan, Côme, Lodi, Bergame et Astie, le meurtre se trame d'une façon de plus en plus prochaine. Ils s'uniront

pour le perpétrer, afin d'abattre sûrement celui qui les gêne tant.

Le dimanche des Rameaux, année 1252, notre saint, prêchant à Milan, annonce clairement à ses auditeurs son imminent assassinat. Il ajoute : « Toutefois, ne craignez rien ; après ma mort, je serai encore plus redoutable à l'erreur que de mon vivant. »

Les chefs patarins finissent par trouver un homme qui, pour de l'or, consent à frapper l'Inquisiteur. Ce triste personnage, Étienne Gonfalioneri d'Agliate, se choisit, le Lundi-Saint, un complice : Manfred d'Olirone. Pourtant l'un et l'autre reculent au dernier moment. Ils s'abouchent alors avec un certain Carino, scélérat capable de tous les forfaits. Celui-ci, que la perspective des cinquante-cinq livres promises ravit, veut bien leur servir de bras, à condition qu'Albertino de Porro, l'un de ses compagnons de brigandage, lui prêtera son concours.

Bientôt, l'entente règne entre tous les affidés.

Le Jeudi-Saint, à Côme, au couvent des Prêcheurs dont il est le Prieur et où il a tenu à venir manger avec les siens son ultime Pâques, Frère Pierre précise les détails de sa mort, indique que Milan sera le lieu de sa sépulture, explique que, comme pour le divin Maître, le prix du sang a déjà été compté et mis en lieu sûr. Les religieux, entendant ces tragiques prédictions, versent des pleurs. Ils prient sans relâche, jour et nuit, pour que le Seigneur sauve leur bien-aimé Prieur. Le Prieur, lui, demande de boire sans tarder au calice du martyre.

Durant cette fin de la Semaine Sainte, Carino, s'informant adroitement, apprend que l'Inquisiteur doit quitter Côme pour Milan le samedi après Pâques.

Ce matin-là, l'homme de Dieu se confesse — plus longuement qu'à l'ordinaire, célèbre les saints mystères avec une séraphique ferveur. Il réunit ensuite la communauté au chapitre et lui adresse une toute brûlante exhortation. Puis, en proie à une vive et visible émotion, il bénit ses Enfants, les embrasse à tour de rôle avec grande effusion. Les larmes coulent de tous les yeux. On tente d'empêcher le Prieur de partir, car on ne peut douter que la mort — tout à l'heure, peut-être — va se dresser devant lui. C'est en vain. Pierre de Vérone n'entend

point être frustré de l'ineffable bonheur de donner sa vie pour la foi. Il quitte le monastère.

Carino était aux aguets. Dès qu'il constate le départ, il s'empresse d'aller rejoindre Albertino. Puis tous deux se rendent en toute hâte sur la route de Milan. Ils s'embusquent dans un épais tailli bordant le chemin. Et les sicaires attendent leur victime.

Elle arrive : l'homme de Dieu s'avance, chantant joyeusement les strophes de la séquence : « *Victimæ paschali laudes...* »

Le voici maintenant à quelques pas seulement du buisson d'où on le guette sinistrement... Alors Albertino, soudain pris de terreur, s'enfuit... Mais Carino, une serpe à la main, sort brusquement du fourré, se précipite sur l'Inquisiteur et lui assène à la tête un coup de son arme tranchante...

Pierre est tombé sans un cri, les mains jointes. Le sang ruisselle de son affreuse blessure. Le martyr, près d'expirer, a conservé sa connaissance. Au prix d'un effort inouï, il se soulève légèrement, trempe son doigt dans la petite flaque rouge qui se forme à côté de lui et, péniblement, trace sur le sol ces trois mots : *Credo in Deum.*

Geste sublime que celui de cette victime qui, avec son sang, écrit les premiers mots de ce *Credo* pour la défense duquel elle meurt !

Suprême attestation qui confirme de poignante façon la parole de l'enfant : « C'est ainsi que j'ai lu, ainsi qu'on m'a enseigné, et c'est ainsi que je dirai toujours !... »

*
* *

Le lendemain de ce drame, toute la ville de Milan, profondément bouleversée par l'annonce de l'assassinat, se portait à la rencontre de la sainte dépouille qu'on ramenait. En tête, l'Archevêque, le podestat, les religieux de Saint-Dominique éplorés — puis une multitude innombrable. Le corps de Pierre de Vérone est triomphalement promené à travers la cité. Sur la place du palais communal, l'archevêque, Léon de Pérégo, de l'Ordre des Frères Mineurs, prononce un émouvant

panégyrique du martyr. Enfin, ses restes glorieux sont déposés dans un caveau de l'Église des Frères Prêcheurs.

Quelques jours après — singulier témoignage de l'infinie miséricorde divine, — Carino, le meurtrier, touché par la grâce, comprenait son forfait, se repentait de sa vie criminelle, voyait les Fils de Saint-Dominique lui ouvrir leurs bras. Entré chez eux comme Frère convers, il expiera ses iniquités par quarante ans de pénitence. Un jour, les peuples accourront au tombeau de celui qu'ils appelleront « *il Beato* ». Céleste vengeance du martyr !

Dès le 9 mars 1253, aux enthousiastes acclamations de l'immense multitude présente à cette cérémonie, Innocent IV procédait solennellement à la canonisation de Pierre de Vérone.

Les années suivantes, les conversions d'hérétiques se multiplient d'extraordinaire façon. Réalisation de la prophétie de l'homme de Dieu : « Je serai encore plus redoutable aux hérétiques une fois mort que de mon vivant. »

A travers les siècles, les générations chrétiennes n'ont cessé de saluer en saint Pierre martyr, un héros du *Credo* catholique.

Que son magnifique exemple nous incite à des convictions plus agissantes.

Puisse se vérifier pour nous cette phrase qu'écrivait à propos de notre apôtre la plume d'Innocent IV : « La foi était son culte, sa passion, sa vie » !

SAINT VINCENT FERRIER

(1350-1419)

Nous sommes à Valence d'Espagne.

C'est Valence la belle : bâtie au bord des flots bleus de la Méditerranée, toute entourée d'orangers qui, au printemps, doucement agités par la brise, lui envoient d'enivrants parfums, favorisée d'un doux climat, habitée par un peuple que ses habitudes d'aimable hospitalité rendent singulièrement attirant.

C'est Valence l'antique : sa fondation remonte à plus de treize siècles avant l'ère chrétienne.

C'est Valence la glorieuse : ses hauts exploits et son indomptable énergie l'ont jadis dressée en rivale de Rome elle-même. Et puis, elle fut la patrie du Cid Campéador, le héros de la péninsule ibérique.

C'est Valence la docte : son Université constitue un brillant foyer de lumière, de vie intellectuelle.

Enfin et surtout, c'est Valence la catholique : la religion y préside à tous les actes de la vie individuelle, familiale et sociale. Ses saints ou bienheureux forment une liste déjà longue. Sous leur patronage s'abritent de multiples corporations groupant la quasi universalité des habitants de la cité. Les processions du *Corpus Christi* y revêtent une telle pompe, s'y déploient au milieu d'un si vibrant enthousiasme qu'elles n'ont peut-être pas leur pareille dans la Chrétienté entière.

Nous sommes à Valence la belle, l'antique, la glorieuse, la docte, la catholique. Et l'année 1350 vient de commencer.

Dans la ville, vit une famille qui, sans appartenir à la noblesse, possède ses armoiries : car son lignage a vu de preux chevaliers.

C'est la famille des Ferrer — nom que notre langue française change en celui de Ferrier.

Le père, Guillaume Ferrier, exerce l'honorable office de notaire. Il jouit d'une grande considération auprès de ses concitoyens. Un privilège du souverain a étendu ses pouvoirs à tout le royaume.

La mère, Constance Miguel, est originaire de Catalogne.

Ils ont trois enfants.

Mais, ce matin-là, le 23 janvier, un quatrième va voir le jour.

Et Guillaume Ferrier, homme de foi profonde, pour attirer sur la délivrance de son épouse la protection céleste, se rend à l'église paroissiale Saint-Étienne. Ainsi il a fait pour les trois précédentes naissances.

Il est là, au pied des autels, abîmé dans une prière ardente...

Survient un serviteur. Il annonce à son maître l'heureuse apparition d'un second fils. Le père, alors, rend grâces au Seigneur, regagne en hâte la maison, prend entre ses bras la frêle créature et, l'élevant vers le ciel, appelle sur elle l'abondance des bénédictions divines.

Cet enfant sera un béni entre les bénis et une toute débordante source de bénédictions pour le monde.

*
* *

L'Église veut que les nouveau-nés soient au plus tôt régénérés par l'eau baptismale. Mère tout aimante et très prudente, elle désire ardemment leur procurer sans tarder l'inestimable bienfait de l'adoption divine.

Que de parents, sous de vains prétextes, enfreignent ses ordonnances sur ce point !

Chez les Ferrier de Valence, on regardait comme sacrées les disciplines de la religion.

Aussi, le jour même de sa naissance, le second fils de Guil-

laume Ferrier et de Constance Miguel est-il porté à l'église paroissiale.

Et, chose extraordinaire, toute la cité, pour ainsi dire, l'y accompagne. Les magistrats de Valence sont là, en tenue d'apparat, au premier rang ; puis vient la noblesse, et suit une foule compacte d'habitants. Quels parrains et marraine de choix : Raymond d'Oblitès, Alcade de la ville, Guillaume d'Espigol et Dominique Aragonès, premiers jurés ; l'illustre Dona Raymonde d'Encarroz y Villaragut, seigneur de Rebollet et Corbera, demandée par le Sénat lui-même !

Sous le porche du temple, splendidement paré, le curé de Saint-Étienne, revêtu de ses plus riches ornements, reçoit l'inusité cortège et, l'introduisant dans le lieu saint, procède solennellement au baptême de l'enfant. Il lui donne le prénom de Vincent, le plaçant ainsi sous la protection du célèbre diacre martyr, le plus glorieux des fils de la cité.

Qu'est-ce donc qui peut motiver ce grandiose dans la cérémonie, cette participation de tout un peuple au baptême d'un enfant — point fils de prince, simplement fils d'un honnête notaire ?

Le voici : chacun a le pressentiment que le nouvel héritier de Guillaume Ferrier porte en son fragile corps de brillantes destinées, qu'il sera une des gloires de sa patrie, de l'Église.

Mais pourquoi cette unanime conviction ?

C'est que, dès avant sa naissance, le ciel a lui-même prophétisé cette magnifique destinée.

Alors que la mère le portait en son sein, le père eut, une nuit, un songe qui le frappa beaucoup. Il se trouvait dans une église remplie de fidèles ; un dominicain de Valence prêchait. Soudain, celui-ci s'arrête, le désigne du doigt et lui annonce la prochaine naissance d'un fils qui sera, lui aussi, Frère Prêcheur, dont la parole ardente remuera l'Europe, que les peuples honoreront comme l'un des plus grands apôtres de tous les temps. Et l'assemblée entière de se lever pour remercier Dieu.

Ce n'était qu'un songe. Sa valeur, fort discutable, échappait.

Or, voici qu'un miraculeux événement vient le confirmer avec éclat. Constance Miguel secourait régulièrement une pauvre femme aveugle. Pendant sa grossesse, celle-ci se présente,

implorant sa charité. En échange de son aumône — plus généreuse encore que de coutume, la future mère sollicite des prières pour son heureuse délivrance. L'aveugle, penchant la tête sur le sein de la jeune épouse, répond : « Dieu vous en accorde la grâce. » Mais à peine a-t-elle achevé cette phrase, la voilà qui reprend, toute transportée d'allégresse « Heureuse mère ! C'est un ange que vous portez, il vient de me rendre la clarté du jour. » De fait, ses yeux se sont soudainement ouverts à la lumière. Ce prodige fit grand bruit. Guillaume Ferrier le rapprocha de sa vision. Et nul ne douta plus que l'enfant attendu serait un étonnant serviteur de Dieu.

Et ceci explique pourquoi, en cet après-midi du 22 janvier 1350, toute la cité de Valence communie à la même sainte allégresse, entoure le baptistère où est régénéré l'enfant prédestiné.

*
* *

Le petit Vincent a grandi. C'est maintenant un délicieux bambin de sept ans.

Dès cet âge tendre, paraît en lui une vive piété. Il aime prier ; la vue d'une offense commise contre Dieu le remplit de chagrin. Quelle bonté il témoigne aux malheureux ! Tout l'attire vers les prêtres : il voit en eux les ministres du Très-Haut, des anges de pureté.

Au cours de sa huitième année, l'enfant commence à étudier dans une école particulière, sous la direction d'excellents maîtres. Ceux-ci discernent vite dans leur élève une surprenante application et des ressources intellectuelles peu ordinaires. Ses progrès sont rapides. A quatorze ans, il a brillamment parcouru le premier cycle : grammaire, dialectique et physique.

Déjà, dans le cœur de l'enfant, a retenti un mystérieux et doux appel... Il entend une voix intime : « Viens, sois à moi, voue ta vie au service des âmes... » C'est le Christ qui le convie au sacerdoce.

Aussi, Vincent entreprend-il alors les études théologiques. En ces divins arcanes où il peut pénétrer chaque jour un

peu plus, que de joies pour son esprit et son cœur ! Il boit avec une sainte avidité aux sources vives de la science sacrée.

Et au fur et à mesure qu'il comprend mieux Dieu, qu'il saisit plus profondément les réalités surnaturelles, sa vie intérieure, déjà développée, s'intensifie davantage. L'église le voit accourir au sortir de chacune de ses classes.

Il médite très assidûment la passion du Sauveur et il aspire à communier à cette passion en souffrant en union avec Jésus, pour le rachat des âmes. Il s'initie à la mortification corporelle. Un cilice recouvre sa chair, il jeûne souvent.

Ces austérités ne l'empêchent nullement de montrer en toute circonstance une très gracieuse amabilité. Elles l'aident à se garder parfaitement chaste. Son front, ses yeux rayonnent la pureté.

Marie est pour lui l'objet d'un culte spécial. Il passe de longs moments au pied de son autel, la priant avec dévot respect et tendre amour.

Son âme profite de tout pour se recueillir et s'élever vers son Créateur.

Dans le grand livre de la nature, elle sait découvrir le nom de Dieu à toutes les pages, à chaque ligne. Fréquemment, le jeune étudiant se dirige vers le bord de la mer, choisissant quelque endroit solitaire. Là, en face des vagues mugissantes qui proclament la puissance divine, de l'immense horizon évoquant l'infini, du ciel limpide mariant son bleu azur au bleu transparent des flots — symbole de l'absolue pureté du Très-Haut, il tombe à genoux et entre en une muette extase d'adoration et d'amour.

D'autres fois, il se promène, en compagnie de quelques camarades, à travers la riante campagne de Valence. Et alors, chaque beauté qu'il découvre et admire l'amène à parler à ses amis de l'Auteur de toutes choses, Beauté souveraine, Sagesse incréée, Grandeur sans limite, Abîme de perfection, Richesse incompréhensible, Amour inexprimable... L'éclatant soleil qui irradie la terre, la fleur au délicat coloris et à l'odorant parfum, les champs fertiles, les joyeux gazouillis des oiseaux, l'abeille qui butine, le joli papillon qui passe d'un vol alerte, le silence du crépuscule, le paix parfumée des soirs d'été, le croissant argenté de la lune montant lentement dans la

nue, les scintillantes étoiles qui s'allument une à une au firmament : tout lui fournit matière à des élévations pieuses qui, parce que très spontanées, intensément vécues au dedans, touchent l'âme de ses jeunes auditeurs.

Vincent Ferrier prélude ainsi à sa future mission de Prêcheur.

*
* *

Prêcheur, ne l'est-il pas d'ailleurs déjà de cœur ?

En effet, l'appel divin s'est précisé. Le Seigneur ne veut pas seulement que Vincent soit prêtre, il le veut de plus religieux dans l'Ordre de Saint-Dominique. Et Vincent a décidé en secret de revêtir au plus tôt les blanches livrées dominicaines.

C'est à l'approche de sa dix-huitième année qu'il manifeste sa résolution à ses parents. Un jour que ceux-ci lui parlent d'avenir, de gloire, de fortune, il répond simplement : « Les biens terrestres ne m'attirent nullement. La seule chose que j'ambitionne, c'est qu'après m'avoir donné votre bénédiction, vous me laissiez partir en paix au cloître où Dieu m'appelle. »

Guillaume Ferrier et Constance Miguel étaient trop foncièrement chrétiens pour s'opposer aux desseins du Seigneur sur leur cher enfant. Ils accordèrent leur consentement — la mère, pourtant, non sans quelque brisement de cœur.

Le 2 février 1367, en la fête de la Présentation de Jésus au Temple, Vincent va se présenter au Temple de la vie dominicaine, au couvent de Valence. Il y trouve un empressé et joyeux accueil. Trois jours après, il revêt l'habit objet de ses vœux.

Commence alors le noviciat.

De cette année de probation, nous dirons peu de choses, ayant hâte d'entretenir le lecteur de l'homme apostolique. Mentionnons simplement que le novice se montra d'une rare humilité, qu'on admirait sa parfaite obéissance, que sa toute gracieuse aménité ravissait ses frères, que son exemplaire modestie les édifiait fort, que l'oraison s'entremêlait à tous les détails de son existence quotidienne, qu'il ne cessa d'avancer, avec l'aide divine — qui lui fut abondamment départie, sur

le chemin de la perfection religieuse, de la sainteté. Ajoutons qu'il triompha, vers la fin du noviciat, d'une redoutable tentation. Sa mère, revenant sur le sacrifice auquel elle avait d'abord souscrit, s'avisa de reprendre à Dieu celui que son cœur de chair ne pouvait se résoudre à perdre. Mais Vincent, un instant troublé par les larmes maternelles, se ressaisit vite, s'écriant : « Vous, mon Dieu, Vous, et Vous toujours ! »

Le 6 février 1368, le Prieur Mathieu de Benincasa recevait sa Profession. Il est désormais le Fils du glorieux et doux Patriarche Dominique.

Son cœur surabonde de bonheur...

*
* *

Frère Vincent professe quelques mois la philosophie au couvent même. Puis on l'assigne à celui de Barcelone. En cet intense foyer d'Études Générales, illustré jadis par saint Raymond de Pennafort, il se formera durant deux ans aux disciplines intellectuelles de l'Ordre.

En juin 1370, il part comme Lecteur de logique au monastère de Lérida, dans la province d'Aragon. Mais en septembre, il revient au *Studium* de Barcelone pour y approfondir les saintes Écritures et apprendre l'hébreu — deux sciences qui lui seront si utiles dans ses futures controverses avec les Juifs. Au cours de l'année 1375-1376, il enseigne la physique en cette même maison de Barcelone.

Le jeune religieux, déjà plusieurs fois tour à tour disciple et maître, redevient une fois encore de professeur étudiant. Le Chapitre de Calatayud décide, en septembre 1376, de l'envoyer comme étudiant formel au célèbre couvent de Toulouse.

Celui-ci, qui jouissait de l'insigne privilège de garder les glorieux restes de Thomas d'Aquin, le prince des Docteurs, possédait un centre florissant d'Études supérieures, la grande Université dominicaine et thomiste. On ne craignait pas d'y adresser comme élèves, afin de les rendre hors de pair dans le domaine de la science doctrinale, même des religieux ayant déjà professé avec éclat — et ceci atteste tout à la fois la valeur

de l'enseignement qu'on y distribuait et l'esprit d'obéissance des brillants sujets qui y allaient étudier.

Une année écoulée, magnifiquement préparé à son transcendant rôle de demain, Frère Vincent réintègre son cher cloître de Valence, celui qui fut témoin de sa vestition, de ses ardeurs et de ses rêves de novice, de sa complète donation au Seigneur.

Il n'était encore que diacre.

Son ordination sacerdotale a lieu en 1378.

Qui pourrait narrer ce qui se passa dans l'âme de l'élu en ces mémorables jours de son onction, de ses premières messes ?...

Le voilà à même de remplir l'incomparable mission que le Tout-Puissant lui destine.

Quelques mots sur un écrit spirituel de Vincent Ferrier, puis nous entreprendrons de révéler le merveilleux apôtre, l'illustre thaumaturge.

*
* *

Pendant ses premières années de vie religieuse, sans que nous puissions déterminer la date, Vincent composa, sans doute à l'usage de quelques-uns de ses Frères, un court, mais substantiel et très pratique *Traité de la Vie Spirituelle.*

Pourquoi faut-il qu'il demeure si ignoré ? Véritable petit trésor que ce guide ascétique.

Plan extrêmement clair, profondeur de la doctrine, style énergique, concis, animé, riche d'expressions originales et émaillé de frappantes images, élocution atteignant parfois jusqu'à la haute éloquence, chaleur des sentiments, rigoureux enchaînement logique des idées, pensées fortes et délicates, rare pénétration du cœur humain, sagesse éminemment pratique : autant de remarquables qualités que décèle cet écrit, qui charment le lecteur.

L'auteur traite successivement « de la pauvreté », « de la modération dans le parler », « de la purification du cœur, de la mortification des sens et des passions, par quoi on obtient la pureté de l'âme », « de l'obéissance à un guide spirituel », « de l'état religieux ». Que de détails singulièrement suggestifs

dans ces paragraphes où il parle des repas, du sommeil, du lever, de l'oraison ! Que d'élans enflammés, que de saisissants aperçus à travers les pages où il décrit « les sept formes du culte de Dieu », « les sept formes du mépris de soi », « les sept formes de l'amour du prochain » !

« A mesure qu'il avance, il fouille l'âme jusque dans ses derniers replis, la passe au crible impitoyable, la pénètre de lumière supérieure, et finalement l'imbibe tout entière de l'onction divine. Cette œuvre magistrale composée sur un mode moins doux, mais plus rigoureux que l'*Imitation*, est le digne prélude de cette merveilleuse épopée de l'âme chrétienne. »

*
* *

C'est à Barcelone que le Père Vincent Ferrier inaugure son grandiose apostolat de Prêcheur et que s'ouvre pour lui l'ère des prodiges, de ces prodiges qui escorteront, pour ainsi dire, chacun de ses pas, et que les plus sceptiques ne peuvent récuser tellement leur authenticité s'impose. Les rejeter dans leur ensemble serait s'acculer à des difficultés, à des inconséquences plus extraordinaires que le surnaturel lui-même. Des légions de témoins ont vu, entendu, les registres municipaux ont mentionné, les chroniques contemporaines ont relaté, les premiers biographes assurent, la prodigieuse influence du saint de son vivant et à travers les siècles confirme, l'Église enfin, après une diligente enquête, a prononcé...

La parole ardente du nouveau prédicateur attire vite les foules. Une très solennelle prophétie, réalisée quelques heures après, provoque l'enthousiasme de la ville et du coup rend célèbre le serviteur de Dieu.

On attendait avec angoisse des blés étrangers. Par suite de la mauvaise récolte, une terrible disette menaçait, en effet, de sévir bientôt. Et les navires ne venaient pas... Pour comble de malheur on était au mois des tempêtes et l'on craignait fort que les vaisseaux portant le précieux froment sombrassent dans les flots journellement en furie... L'anxiété se peignait sur le visage de tous les habitants.

Vincent suggère alors l'organisation d'une grande procession

où l'on suppliera la miséricorde divine de prendre la cité en pitié.

Elle a lieu. Vingt mille personnes y participent. Avant la dislocation, sur la place *del Born*, l'apôtre harangue cette multitude. Il l'exhorte au repentir de ses péchés et l'encourage à la confiance en Dieu. Tout à coup, il s'arrête..., son visage s'illumine..., et il s'écrie avec une ferme assurance : « Rassurez-vous et réjouissez-vous ! Avant la nuit, deux voiliers chargés de grains arriveront dans votre port, commencement d'une prochaine et complète abondance. » Mais cette annonce, loin de réconforter, produit chez beaucoup une certaine irritation. Pourquoi, murmurent-ils, faire naître un espoir qui sera déçu ?...

Or voici qu'au crépuscule, apparaissent soudain à l'horizon de blanches ailes qu'éclairent magnifiquement les poudroiements d'or du soleil couchant. La nouvelle se répand avec extrême rapidité. On accourt au port. Ce sont bien deux bâtiments chargés de grains. Ils arrivent de Flandre. Alors c'est une joie délirante... Et toute la ville acclame le nouveau prophète qui a surgi...

Le séjour de Vincent Ferrier à Barcelone dure peu. Valence, au contraire, va le posséder dix années consécutives. C'est dans sa patrie qu'il commence vraiment son importante œuvre de régénération religieuse et sociale.

*
* *

En 1379, malgré son jeune âge — il n'a pas trente ans, le Père Ferrier est nommé par ses Frères Prieur du couvent de Valence. Cette surprenante élection témoigne en quelle haute estime on le tenait. Elle lui confère aussi un accroissement d'autorité pour travailler à une très difficile tâche que le gouverneur et les jurés de la cité l'ont prié d'assumer.

De graves discordes existaient, depuis trois siècles, entre plusieurs des premières familles de la ville. Elles entretenaient entre elles une hostilité ouverte qui, souvent, allait jusqu'à des attentats contre la vie. Combien de meurtres ensanglantèrent ainsi le pays !

Les pouvoirs publics avaient beau s'entremettre pour ramener la paix : la guerre persistait, leurs tentatives restant infructueuses. Il était réservé à notre saint d'opérer la réconciliation.

Il ne fallut rien moins que sa prestigieuse éloquence, ses rares vertus, son énergique constance et sa suave bonté, ses prodiges même pour effectuer la si désirée concorde.

Durant ses prédications de Carême surtout, où ses exhortations devinrent particulièrement pressantes, atteignirent jusqu'au plus émouvant pathétique, il fit peu à peu tomber ces antiques et terribles inimitiés.

A partir du 9 décembre 1385, le Père Vincent, choisi par l'évêque et le chapitre, occupe la chaire de théologie que quarante ans plus tôt, l'évêque de Valence, Raymond Gaston, avait instituée dans la cathédrale à l'usage du clergé ainsi que de l'élite laïque, et que vient de laisser vacante la mort de son titulaire, Jean de Monzon. Dès lors, il donne régulièrement à la cathédrale un haut enseignement doctrinal. Chanoines, curés et bénéficiers, médecins, notaires, officiers publics, professeurs et autres rivalisent d'empressement à venir l'entendre. Ces cours durèrent jusqu'en 1390. Ils valurent au docte religieux le grade éminent de Maître en Théologie. Et de plus contribuèrent, avec ses précédents lectorats, à lui assurer cette formation puissante qui lui permettra de traiter toutes questions, durant ses courses apostoliques à travers l'Europe, avec une netteté, une sécurité, une heureuse application des textes, une rigueur de logique qui surprendront même les plus savants.

Ses grandes prédications attirent une foule immense. Les jours où il doit prêcher pour tous, la ville s'émeut et de tous les environs on se porte à Valence. « Et pas un auditeur ne s'en retournait, dit un des premiers biographes de l'homme de Dieu, sans avoir senti dans son cœur quelques rayons du feu qui brûlait le cœur de l'apôtre. Son crédit, sa renommée, la vénération qu'il inspirait, parvinrent à un tel degré que, dans Valence, où brillaient partout des sujets si distingués, il n'y avait qu'un religieux, qu'un savant, qu'un saint, qu'un seul serviteur de Jésus-Christ, c'était Vincent Ferrier. »

Ces prédications populaires, le cours de théologie à la

cathédrale n'épuisent point l'activité de Vincent. Il s'emploie encore à cette époque à la conversion des Juifs — nombreux dans le pays. A ceux de Valence, il réserve des instructions spéciales. Puis il se transporte dans d'autres villes. Six mille fils de la Synagogue qui entrent, par le baptême, dans le giron de l'Église : voilà le bilan de la campagne apostolique entreprise. Quelle fécondité !

Parallèlement à tous ces travaux, notre saint eut encore à s'occuper de l'âme de hauts personnages.

La reine Yolande, femme de Jean Ier, après avoir entendu l'homme de Dieu, le nomme Grand Aumônier de la cour et lui confie la direction de sa conscience. Il exerça sur elle et son entourage une très heureuse influence — et pourtant son rôle devait s'exercer dans des conditions fort difficiles, vu le caractère de la souveraine. Dieu, il est vrai, se mit de la partie. La reine, ayant été témoin de faveurs célestes extraordinaires accordées à son guide spirituel, le considéra dès lors comme un ange, ne voulut plus lui parler qu'à genoux. Frère Vincent n'accepta toutefois de demeurer à sa cour qu'en stipulant bien qu'il entendait rester pleinement maître de ses mouvements, pouvoir librement se consacrer à tous les travaux apostoliques qu'il plairait au Seigneur de lui marquer. Ce à quoi la reine consentit d'assez bonne grâce, faisant passer l'intérêt général avant le sien propre.

S'étant rendu en Catalogne, le serviteur de Dieu produisit une telle impression sur l'un des plus puissants seigneurs de cette province, le comte de Cardona, que celui-ci voulut le retenir auprès de lui. Frère Vincent séjourna un peu, le temps d'évangéliser les domaines du Comte, puis il regagna Valence. Il avait hâte de fuir cette région où la renommée de sa sainteté atteignait une telle amplitude que les foules accouraient à lui pleines de vénération et que beaucoup allaient jusqu'à lacérer ses habits pour s'assurer des reliques.

Vincent Ferrier résida quinze année à Valence, jusqu'en 1395. A cette époque, un ordre formel de Benoît XIII, qui vient de succéder à Clément VII, le mande à Avignon.

Et ceci nous oblige à dire quelque chose du grand schisme qui désolait alors l'Église, qui tint une si large place dans

les préoccupations de notre saint et l'amena à jouer un rôle de premier plan, rôle appelant une explication.

*
* *

Tout d'abord, il importe de dissiper une équivoque possible pour ceux ne connaissant qu'imparfaitement l'histoire. Quand nous parlons de « Grand Schisme d'Occident », c'est là une expression qui traduit assez mal le fait. A la vérité, dans ce schisme réel, il n'exista pas un seul réel schismatique. Il y eut bien schisme matériel, puisque la chrétienté n'obéissait plus tout entière au même Pontife, mais à aucun moment schisme formel. Que l'on reconnût l'obédience de Rome ou, au contraire, celle d'Avignon, il n'y avait pourtant dans les cœurs de tous les fidèles, ainsi tristement divisés, qu'un même sentiment foncier : on n'admettait qu'un chef dans l'Église et l'on se soumettait à celui que l'on regardait comme le chef légitime. Et donc, il s'agissait moins de désobéissance au véritable Pasteur, que d'erreur sur la personne du Pasteur véritable.

Il n'entre point dans notre intention de retracer ici les péripéties de cette navrante scission qui eût infailliblement perdu l'Église, si celle-ci ne portait en elle le sceau du divin — et ainsi du mal lui-même, la Sagesse de Dieu, qui l'avait permis, tira un bien : alors, en effet, éclata aux yeux du monde la pérennité de l'Église.

Bornons-nous à déclarer que si, maintenant, il apparaît (encore qu'une vague incertitude puisse toujours subsister) que le Pontife de Rome était le vrai Vicaire de Jésus-Christ, il en allait tout autrement durant la période qui suivit la rétractation des cardinaux électeurs d'Urbain VI. Quelle difficulté en ce temps d'être exactement renseigné sur la validité de l'élection de ce dernier ! Et ce, en raison de dires et d'attitudes apparemment contradictoires, par suite d'un ensemble de circonstances fort complexes et relevant finalement d'un domaine qui échappait à toute investigation — la conscience des cardinaux ayant procédé à la fameuse élection de 1378. On ne pouvait se former une opinion que

par l'interprétation de faits extérieurs n'élucidant pas d'eux-mêmes la grave question controversée. D'où, fatalement, divergences dans la solution du troublant problème. Et comme le sentiment des sujets se formait ordinairement sur celui du souverain, ce fut le partage des monarques qui délimita à peu près le partage des fidèles de la chrétienté. L'Angleterre, l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, les Pays scandinaves, l'Italie et la Haute-Italie se déclarèrent pour Urbain VI. La France, l'Espagne, l'Écosse, la Basse-Italie se rangèrent sous l'autorité de Clément VII nommé à Anagni, trois mois après le Conclave de Rome, par les cardinaux ayant renié Urbain VI leur premier élu, et qui résidera à Avignon.

A la mort de Clément VII, en 1394, le cardinal Pierre de Lune, grâce à sa formelle promesse de travailler de toutes ses forces à l'extinction du schisme, reçut du Sacré-Collège d'Avignon la tiare et prit le nom de Benoît XIII. C'était un prélat de mœurs exemplaires, d'une intelligence vaste, d'une volonté de fer, un politique consommé, un diplomate sans égal, un psychologue extrêmement perspicace, un orateur puissant, un homme exerçant une souveraine emprise, une invincible séduction sur ceux qui l'approchaient. A ces dons de premier ordre, s'ajoutait une certaine grandeur d'âme qui contrastait fort avec le caractère violent de son antagoniste de Rome — ce qui le servait à souhait. L'éblouissant faste dont il s'environnera achèvera de lui assurer un éclatant prestige.

Dès son élection, il tint à se ménager l'entier dévouement de Vincent Ferrier dont l'autorité en Espagne grandissait chaque jour. Et voilà pourquoi il le réclama, en 1395, à Avignon.

En effet, tandis que sainte Catherine de Sienne, sainte Catherine de Suède et le bienheureux Pierre d'Aragon proclamaient Urbain VI vrai Pape, avec sainte Colette et le bienheureux Pierre de Luxembourg, saint Vincent Ferrier affirmait le légitimité de Clément VII. Il sera l'un des plus fermes soutiens de Benoît XIII.

Chose déroutante à première vue que cet extraordinaire serviteur de Dieu, d'une vue si pénétrante dans les conjonctures humaines les plus complexes, qui lit dans les consciences, prophétise l'avenir, qui soulève les peuples, sème les miracles sur son passage, qui est favorisé de singulières faveurs divines,

chose déroutante que ce si grand saint, que cet illustre thaumaturge se soit constitué le protagoniste de celui que l'on considère de nos jours comme ayant été un antipape.

Il y a là une sorte de mystère.

Cependant, ne peut-on trouver une explication à cela, explication qui nous paraît devoir s'imposer.

La miséricorde divine voulut s'exercer en ces temps de déplorable errement. Comme les fidèles restaient tous, dans le fond de leur cœur, sincèrement attachés à l'unité de l'Église, que leur obstination à reconnaître celui-ci plutôt que celui-là provenait de leur impossibilité de démêler exactement la vérité, et que par ailleurs, au milieu de cette confusion générale, ils devaient comme nécessairement adopter le point de vue de leurs princes, Dieu offrit aux chrétiens des divers camps le moyen de partager une même entière bonne foi — ce qui éviterait bien des troubles de conscience et préviendrait des séparations d'avec l'autorité pontificale elle-même, en leur concédant aux uns et aux autres des saints éminents.

Mais nous verrons saint Vincent Ferrier — et ce ne fut pas le moindre de ses mérites — se séparer nettement de Benoit XIII, qu'il aura longuement défendu, lorsqu'il découvrira que celui-ci, malgré ses belles promesses, se refuse en fin de compte à coopérer effectivement à l'extinction du « Schisme d'Occident ».

*
* *

Empressé à obéir au Pontife qu'il regarde comme le Vicaire de Jésus-Christ, Vincent Ferrier répond sans retard à l'appel de Benoît XIII. Il arrive à Avignon vers le milieu de 1395.

Le Pape reçoit le Prêcheur valencien avec toutes sortes de témoignages de vif contentement. Il le nomme son confesseur et chapelain domestique, puis lui confie l'importante charge de Pénitencier apostolique, peut-être même celle de Maître du Sacré-Palais.

Notre saint, auquel ces hautes fonctions assurent une influence particulière à la cour pontificale, travaille avec zèle à la réforme des mœurs parmi les dignitaires de l'Église. Plus d'un, en effet, donnait le spectacle d'un sérieux laisser-aller...

Il s'intéresse aussi à l'instruction du clergé. Comme il le faisait à Valence, il lui dispense régulièrement un enseignement doctrinal destiné à compléter sa formation théologique.

Au milieu de toutes les intrigues qui agitent l'entourage du Pontife, homme de Dieu dans la sublime acception du mot, ne transigeant jamais avec le devoir mais respirant en toute circonstance la plus douce aménité à l'endroit des personnes, sans jamais manquer aux égards dus à chacun sachant au besoin montrer une sainte indépendance, Vincent Ferrier conquiert vite l'estime de tous. On le prend volontiers pour confident, on l'entoure de respect, on s'édifie de l'austérité monacale dont il ne se relâche point jusque dans les honneurs.

Ces honneurs, Benoît XIII, désireux de s'attacher de plus en plus l'illustre dominicain, veut les accroître encore. Il lui offre des sièges épiscopaux. A son mécontentement, Vincent oppose un inlassable refus. Alors le Pontife, dont l'habileté politique ne se résigne guère à connaître des insuccès, a recours à un autre moyen : celui de la surprise, de l'acceptation forcée.

Un beau jour, il réunit en secret toute sa cour. Puis, sans lui fournir aucun renseignement, il envoie à Vincent l'ordre de venir aussitôt vers lui. On l'introduit, à son arrivée, dans la salle des audiences solennelles. Il ne comprend point... Chose plus étrange : là, autour du Pape, sont rassemblés les cardinaux, les prélats de la cour, les officiers de la garde, tous en costume d'apparat... Bien en vue, un chapeau rouge... Dès que Vincent entre, le Pape se lève, va à sa rencontre, le prend par la main, et le présente à l'assemblée comme le plus digne de devenir prince de l'Église. Vincent Ferrier, d'abord comme abasourdi, ne réplique mot. Mais au moment où le Souverain Pontife va déposer sur sa tête le chapeau cardinalice, il se retire brusquement en arrière et gagne modestement les derniers rangs.

Benoît XIII, comprenant qu'il n'arrivera pas à vaincre ces résistances, qu'une imposante mise en scène n'a point ébranlées, a la bonne idée de ne pas insister davantage.

En 1398, Pierre de Lune guerroyant alors avec le roi de France — et le maréchal Boucicaut assiégeant Avignon, notre religieux, qui ne veut à aucun prix paraître approuver l'attitude

belliqueuse du Pontife, quitte à ce moment la palais du Pape et se rend, dans la ville, au couvent de son Ordre. Là, par des oraisons ardentes, des austérités redoublées, il supplie le ciel de ramener la paix dans la cité, l'union dans l'Église. Là, il va recevoir du ciel une grandiose mission...

*
* *

Mais laissons la parole, en ce tournant de la vie de notre saint, à un historiographe du Couvent d'Avignon. En quelques phrases, il va nous rapporter une vision qu'y eut le serviteur de Dieu — vision de toute première importance dans les annales de l'Église puisqu'elle allait créer un incomparable ministre du Verbe divin, un convertisseur d'âmes tel qu'il n'en avait peut-être pas paru sur la terre depuis l'âge apostolique.

« Vincent Ferrier se retira ici, au couvent, où pendant six mois, il ne cessa d'adresser au peuple les plus ardentes exhortations, offrant pour la cessation du schisme ses jeûnes continuels, ses prières et ses macérations de jour et de nuit ; jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de chagrin et de douleur, il tomba très gravement malade. Le troisième jour, étendu sur sa couche douloureuse, dans le *dormitorium*, il priait avec une intense ferveur pour la paix de l'Église — c'était la veille de saint François, le 3 octobre 1398 : voilà que tout à coup, Notre-Seigneur lui apparaît, entouré d'une multitude d'anges, accompagné de saint Dominique et de saint François, et, lui touchant la joue en manière de caresse (contact béni dont la marque demeura jusqu'à la fin de sa vie, comme témoignage de sa divine mission,) il le rendit à la santé et lui ordonna de parcourir les royaumes et les cités pour annoncer le jugement universel, ajoutant que son secours ne lui ferait jamais défaut. Le saint se leva guéri et se rendit aussitôt au palais pontifical demander l'autorisation de partir. »

Ce ne fut pas sans une réelle stupéfaction que Benoît XIII vit pénétrer dans ses appartements, plein de vigueur, celui qu'il savait mourant...

Vincent Ferrier narre au Pontife ce qui s'est passé et sollicite de lui la permission de quitter Avignon, afin de com-

mencer au plus tôt l'apostolique croisade que le Christ lui a prescrit d'entreprendre.

Benoît XIII, quoique sans doute convaincu par la miraculeuse guérison, ajourne son consentement. Il tient à garder près de lui le saint dominicain dont l'immense influence lui est plus que jamais nécessaire. Nous ne pouvons nous résigner à croire que Pierre de Lune, qui ne manquait pas de magnanimité d'âme, voulut en la circonstance exercer une sorte de vengeance à l'égard de celui qui, en se retirant du palais pontifical, avait indirectement blâmé sa conduite.

Pleinement obéissant à l'autorité qu'il considère comme légitime, Vincent se soumet au désir du Pape. Il attend. Mais, pressé par l'appel d'En-Haut, il réitère, quelques mois après, sa demande. Cette fois, le Pontife souscrit au départ. Toutefois, en fin politique qu'il est, au moment où va s'éloigner celui qu'il estime le meilleur appui de sa cause, de façon à s'assurer à tout jamais son dévouement par l'octroi d'une faveur signalée, il lui offre l'évêché de Valence — vacant depuis le 28 mai 1396. Valence ! la patrie bien-aimée ! Valence ! là, tout un peuple le recevra au milieu d'enthousiastes acclamations, puisque, depuis sa naissance, l'illustre cité l'aime comme un enfant chéri ! Comment refuser ! Et pourtant Vincent se dérobe. Son cœur a peut-être tressailli un instant, mais aussitôt il en a comprimé les battements. La dignité épiscopale l'épouvante. Et puis, il ne peut en douter, sa vocation s'oppose à l'acceptation. Cette lourde charge pastorale l'empêcherait forcément de se vouer tout entier à la mission que le Seigneur Lui-même lui a assignée. Si séduisante que soit l'offre à certains égards, il doit la refuser. Et il la refuse.

Le 22 novembre 1399. Vincent Ferrier quitte Avignon. Benoît XIII l'a muni de tous les pouvoirs qu'il a la faculté de lui transmettre comme chef de l'Église. Il l'a institué son légat, mais au lieu de lui décerner le titre de « Légat du Pape », habituel en semblable circonstance, il lui en a attribué un plus grandiose encore, unique dans l'histoire, celui de « Légat du Christ », *a latere Christi*.

Alors, Vincent Ferrier commence « ces courses dont

chaque pas fut un miracle, chaque parole une victoire pour le ciel ».

Nous ne pourrons évidemment en tracer qu'un très bref aperçu et sans avoir la prétention de déterminer avec une rigoureuse précision son itinéraire de vingt années à travers vingt-deux royaumes, des données incertaines sur plusieurs périodes et des retours aux mêmes endroits rendant la chose à peu près impossible.

Comme nous arrêter dans tous les lieux évangélisés par lui pour raconter ce qu'il y accomplit nous entraînerait à d'incessantes, à de fastidieuses répétitions, nous ne fournirons sur sa marche apostolique que de sommaires indications, nous réservant de souligner dans des vues synthétiques, qui entrecouperont le récit et en rompront la monotonie, ou dans l'analyse de questions capitales, ou encore dans la présentation de quelques faits particuliers spécialement suggestifs — petits tableaux de peinture qui reposeront agréablement la vue fatiguée de se porter sur tant d'horizons successifs, tout ce qu'il est nécessaire d'ajouter pour que la splendide figure de notre saint apparaisse en pleine lumière.

*
* *

Saint Vincent Ferrier s'oriente tout d'abord vers le Comtat Venaissin où il séjourne un peu plus d'un mois. Le 12 janvier 1400, il revient sur ses pas, puis entre dans le royaume d'Arles. Les Juifs eux-mêmes, assez nombreux dans cette région, assistent à ses prédications. Ils gagne ensuite la Provence. Aix et Marseille se le disputent. Non seulement il se dépense dans ces cités, mais il parcourt encore toute la province, s'arrêtant dans chaque ville, dans les bourgs et même dans nombre de hameaux. Il termine par Sisteron.

Les années 1401 et 1402 sont consacrées à l'évangélisation du Dauphiné, de la Savoie, des Vallées alpestres. Rares sont les villages qui ne reçoivent pas la visite de l'homme de Dieu.

Dans les derniers mois de 1402, il passe en Italie. Turin, Alexandrie, le Montferrat, une partie de la Lombardie entendent tour à tour sa parole de feu.

En 1403, il rétrograde, traverse le Piémont, passe à Pignerole, sillonne les diocèses montagneux de Tarentaise et de Maurienne. Grenoble le possède quelques jours. De cette ville, il se rend à la Grande Chartreuse où son frère Boniface Ferrier, devenu Général des Chartreux, réside alors. Qu'il fait bon dans la douce intimité fraternelle, dans cette atmosphère de surnaturel, cette oasis de pure contemplation, au milieu de cette profonde solitude où de hautes montagnes arrêtent de tous côtés les vains bruits du monde, au contact reposant de ce sîte pittoresque offrant aux regards de vertes prairies, de beaux bois de sapins — immense armée semblant s'élancer, en bataillons compacts, à l'assaut des majestueux et neigeux sommets qui dominent fièrement le pays — et puis le ciel bleu, ce ciel qui semble là plus près qu'ailleurs !... Oui, que cette halte est bonne ! Mais le devoir exige qu'il s'arrache à ces lieux bénis, qu'il reparte...

Genève le voit paraître en novembre 1403. Arrêt de plusieurs semaines dans cette ville. Après quoi, il va à Lausanne, puis s'avance en Suisse. Berne, Fribourg, Morat, Payerne, Avenche, Estavayer et bien d'autres localités le possèdent chacune deux ou trois jours.

Il rentre en Savoie. Nous le retrouvons à Annecy. Là, il reçoit un envoyé « des Consuls et de la grande Église de Lyon », maître Jean Goutel, Lecteur en titre de la dite Église, qui vient le prier de se rendre dans la vieille capitale des Gaules.

Passant par Belley, et après être demeuré trois jours à la Chartreuse de Notre-Dame de Pierre-Châtel située à quelques kilomètres de cette ville, il arrive à Lyon le 6 septembre 1404. Il y séjourne près d'une quinzaine, prêchant chaque jour.

Le chapitre primatial est à ce point émerveillé qu'il rédige, pour le conserver dans ses archives, un compte-rendu officiel de l'apostolat de Vincent Ferrier à Lyon.

Il prend même soin d'en adresser une copie à l'Église de Valence d'Espagne.

*
* *

« Nous devons ajouter, peut-on lire à la fin de ce document, que, pendant son séjour à Lyon, la multitude des malades qui venaient à lui chaque jour était si grande, qu'il était impossible de les compter. Il visitait aussi, à certaines heures, les malades qui ne pouvaient pas venir à lui, les touchait en récitant de très belles et très dévotes prières, et les guérissait tous par l'imposition de ses mains. »

Ceci nous amène à parler des guérisons opérées par le bienheureux serviteur de Dieu.

Elles sont innombrables.

Comme pour le Christ, « *une vertu s'échappait de lui* », et de tous les malades qui l'approchaient, la plupart s'en retournaient délivrés de leurs infirmités.

Nous possédons à ce sujet de nombreux témoignages, tous parfaitement concordants. Citons-en trois ou quatre qui, fournissant chacun quelque nouveau détail sur la manière dont Vincent procédait vis-à-vis de tout le cortège de souffrances humaines qui affluaient quotidiennement à lui, viendront compléter les brèves indications contenues dans le rapport des Chanoines de Lyon.

Un de ses compagnons habituels déclare : « Pendant tout le temps que je l'ai suivi, j'ai été témoin de nombreux miracles opérés à la prière du saint apôtre dans l'Albigeois, le diocèse de Rodez, le Velay, l'Auvergne, le Bourbonnais, la Bourgogne : des malades de toutes sortes venaient lui demander sa bénédiction, il la leur donnait, leur imposait les mains ; ils s'en retournaient guéris et louant Dieu. »

Pierre du Colombier, qui suivait également le saint de ville en ville, déclare à son tour : « Tout le temps que j'ai été de sa compagnie, j'ai vu, après la messe et le sermon, et même après vêpres, grand nombre de malades venir à Maître Vincent et implorer de lui la santé. Maître Vincent leur imposait les mains avec un grand esprit de foi, puis

les bénissait, et, Dieu opérant par lui des miracles, les malades s'en retournaient joyeux. »

Bernard de Rosergio, archevêque de Toulouse, ajoute quelques précieux renseignements : « Pendant que Vincent Ferrier habitait le palais épiscopal, il y venait chaque jour une grande multitude de malades de tout âge et de toute condition. Maître Vincent sortait de sa chambre, les mains jointes sur sa poitrine, leur adressait de consolantes paroles, les exhortait à mettre toute leur confiance en Dieu, leur faisait faire le signe de la Croix et dire : « Jésus, Fils de Marie, Maître et Salut du monde, soyez-moi propice et miséricordieux ! » Puis il les bénissait à son tour avec cette même invocation. Quelquefois, il leur mettait la main sur la tête, les signait au front, et beaucoup ont affirmé dans la suite s'être sentis guéris de leurs maux. »

Une dernière attestation. C'est un religieux qui affirme parce que, lui aussi, a constaté *de visu* : « Des infirmes, des gens atteints de toutes sortes de maux affluaient vers lui chaque jour et lui demandaient la santé. Il les touchait, leur imposait les mains en prononçant certaines prières, et aussitôt les malades étaient guéris. Je le sais, car je l'ai vu de mes yeux. »

Quand on songe que, vingt années durant, se reproduisit cette émouvante scène quotidienne, on reste comme interdit devant une telle accumulation de miracles...

En vérité, est-il un seul autre saint qui puisse — qu'on nous permette cette expression impropre — rivaliser avec Vincent Ferrier sur ce point ?

On comprend qu'il soit, de nos jours encore, invoqué par quantité de malades et qu'une éclatante guérison vienne parfois récompenser leur légitime confiance.

*
* *

A Lyon, Vincent monte sur un bateau qui va descendre le cours du Rhône jusqu'à Marseille. Là, il s'embarque pour Gênes, ville appartenant alors à la France et où le mande Benoît XIII.

La peste sévit dans ce port. Les morts sont nombreux chaque jour. Notre saint, dès son arrivée, se dévoue au service des pestiférés. Son exemple rend courage aux prêtres et aux fidèles. Il organise de solennelles processions. Lui-même porte le Saint Sacrement, et produit sur tous une profonde impression par sa très dévote attitude. On le voit « le regard toujours fixé sur la divine Victime, à travers ses larmes qui ne s'arrêtent de couler », disent les chroniques du temps. Il prêche la pénitence. Le fléau cesse.

Gênes, la première, s'aperçut que Vincent Ferrier possédait le don des langues. Chose étrange, personne n'avait encore songé à se poser cette question. « Jusque-là, explique l'un de ses biographes, les peuples évangélisés par lui croyaient naïvement qu'il avait étudié leur idiome et s'en trouvaient flattés. »

Mais dans cette ville cosmopolite, le prodige éclata de façon manifeste, car chacun comprenait parfaitement l'apôtre.

Français, Castillans, Anglais, Allemands, Hongrois, Grecs, Sardes, Crétois, Bretons, Basques, venus pour leurs affaires commerciales dans l'active cité, et qui doivent constamment user d'interprètes, ne sont pas peu surpris de se rencontrer aux prédications de Maître Vincent et de voir, à l'attitude de chacun, qu'il n'est personne qui ne saisisse ses discours.

On conçoit l'impression produite à Gênes par la découverte de ce merveilleux charisme. Beaucoup d'interroger alors le saint, qui répond simplement : « Vous avez tous raison, mes amis, je parle ma langue maternelle, la seule que je sache avec le latin et un peu l'hébreu ; et c'est le bon Dieu qui vous la rend intelligible. »

Un éminent érudit, présent à cette époque à Gênes, Nicolas de Clémenges, Recteur de l'Université de Paris, transporté d'admiration, écrit à l'un de ses amis, Réginald Fontanini :

« Voilà un homme dont tout le monde parle, objet de tous les éloges et extraordinairement célèbre, Vincent Ferrier, gloire de l'Ordre des Prêcheurs...

« Ce qui vraiment frappe de stupeur, c'est qu'il faut qu'il ait reçu le don des langues. Voyez plutôt :

« Né en Aragon, il passe en Italie ; à peine arrivé, il se

met à prêcher en langue italienne avec une telle facilité, une telle intelligence et une telle distinction que vous l'auriez cru positivement Italien. Et les Italiens reconnaissent qu'ils ne se comprennent pas mieux entre eux qu'ils le comprennent.

« Vous me direz peut-être qu'il n'est pas surprenant que, parlant italien, les Italiens le comprennent. Soit, mais vous avouerez qu'il est surprenant que, à peine arrivé, il sût déjà la langue. En tout cas, voici qui est plus fort : il parle si bien italien qu'il n'y a pas que les italiens qui le comprennent, mais des gens qui n'ont aucune teinte de cette langue. Un Allemand m'a affirmé avoir entendu toutes ses paroles, comme s'il eût parlé en allemand. Et moi, qui ne comprends qu'à moitié l'italien, j'affirme que je le comprenais aussi bien que je vous comprends vous-même... »

Dieu sait déployer sa puissance pour donner à ses grands apôtres d'extraordinaires moyens d'apostolat.

*
* *

Saint Vincent Ferrier oblique, au début de 1405, vers la côte d'azur, évangélisant chacune des localités rencontrées: Vareggia, Savone, Taggia, San Remo, Vintimille, Menton, Monaco, Nice, Cannes, Saint-Raphaël. En ce pays tout ensoleillé, au firmament d'une transparente limpidité, au rivage enchanteur, aux horizons magnifiques — surtout vers le soir, lorsque les derniers feux de l'astre du jour jettent des traînées d'or sur la mer, puis inondent le ciel de teintes multiples et ravissantes, tandis que les derniers contreforts des Alpes et le massif de l'Estérel se drapent d'un mauve délicieux ; en ce coin de terre de rêve, mais où le vice a peut-être plus qu'ailleurs droit de cité — venant brutalement rompre la pure harmonie qui resplendit partout dans la nature, l'homme de Dieu fit beaucoup pour la réforme des mœurs.

A partir de ce moment, nous perdons sa trace durant près de deux années. Il semble qu'il faille placer ici ses pérégrinations en Angleterre, dans le nord de la France, peut-être en Belgique, en Picardie et en Lorraine.

Nous le retrouvons, fin 1406, à Verceil. Il a quitté précipitamment son champ d'apostolat pour se transporter en Italie. Le motif en fut sans doute que Benoît XIII lui en expédia l'ordre. Le Pontife allait en effet se rendre de nouveau à Gênes et il sentait que le secours de l'illustre Prêcheur lui serait nécessaire là-bas.

Le P. Farges écrit dans sa Vie de Saint Vincent Ferrier : « La période que nous allons traverser — il est arrivé à l'année 1406 — présente quelques difficultés et comme des soubresauts inexplicables. Les itinéraires se croisent et s'enchevêtrent, la logique nous en échappe. Semblable à l'aiguille aimantée qui dévie et s'affole lorsqu'on la soumet à l'action d'un autre aimant, Vincent Ferrier, le regard fixé sur la route de son apostolat, subissait l'action d'une autre force. Cette force, c'était Benoît XIII. »

On ne saurait mieux dire.

Après avoir rapidement évangélisé au passage une partie du Piémont et du Milanais, Vincent arrive à Gênes.

Il s'y rencontre avec le Pape d'Avignon.

Notre saint s'efforce d'amener celui-ci à se démettre, seul moyen d'arriver promptement à la cessation du schisme qui afflige l'Église. On le berce de promesses... Mais vaines, parce que non suivies d'actes effectifs.

Alors, fort attristé, il reprend sa croisade apostolique. Cette fois, c'est dans sa patrie, qu'il va porter ses pas, faire retentir sa parole de feu, prodiguer les bienfaits de sa magnifique puissance thaumaturgique.

*
* *

Avant de l'y suivre, attirons l'attention du lecteur sur une particularité de l'apostolat de saint Vincent Ferrier, particularité étonnante, unique dans les annales de l'apostolat, et qui rend plus stupéfiantes encore la rapidité et l'étendue de ses courses évangéliques. Nous voulons parler de « la Compagnie de Maître Vincent ».

Qu'était-ce donc que cette fameuse Compagnie ?

En deux mots : une troupe d'admirateurs enthousiastes

qui accompagnaient notre saint à travers les pays qu'il parcourait. Le serviteur de Dieu, effrayé dans son humilité et sa prudence, avait d'abord essayé de la disperser. Efforts inutiles. L'escorte indésirable croissait plutôt. Les premiers éléments refusaient de s'arracher aux pas du grand apôtre : et de nouveaux arrivants grossissaient le noyau primitif. C'est que, conquis par son extraordinaire parole, ces gens ne pouvaient se lasser de l'entendre ; convertis, peut-être, par Vincent du vice à la vertu, ils sentaient l'avantage qu'il y aurait pour eux, afin de persévérer, à s'appuyer toujours sur lui ; portés par ses conseils éclairés, entraînés par ses exemples à une vie plus sainte, ils voulaient continuer de monter en gardant toujours ce guide rare, en ayant constamment sous leurs yeux le spectacle de ses hautes vertus. Et dès lors, ils le suivaient d'un lieu à un autre.

Vincent Ferrier eut la sagesse de laisser finalement faire de bonne grâce ce qu'il ne pouvait empêcher. Et voyant l'ascendant qu'il exerçait sur ces personnes lui formant cortège, il se résolut à les assujettir à une forme de vie réglée par lui et ainsi de tirer de cette situation anormale un vrai profit spirituel pour elles et pour les populations qui les verraient passer.

Mais distinguons de suite un double élément dans cette Compagnie.

Le plus grand nombre de ceux qui escortaient Vincent Ferrier n'appartenaient pas officiellement à sa Compagnie. Ils se joignaient à elle, mais ne se confondaient pas avec elle. C'était une multitude de gens qui, durant un certain temps, par exemple jusqu'à la ville voisine, ou pendant vingt à trente lieues, ou même des mois consécutifs, accompagnaient l'illustre apôtre, puis revenaient chez eux, tandis que de nouveaux venus les remplaçaient. Ce contingent incessamment renouvelé, et où l'on rencontrait clercs et laïques, nobles et roturiers, bourgeois et artisans, riches et pauvres, groupait ordinairement plusieurs milliers de personnes. A celles-ci, Vincent demandait peu : simplement de se conformer à quelques prescriptions générales qu'il avait édictées à leur intention. Il ne se préoccupait point de leur subsistance : chacun y pourvoyait pour son compte.

Mais à côté de ces compagnons temporaires de notre saint, d'autres s'attachaient à lui d'une façon stable, permanente, définitive. Ils constituaient à proprement parler « la Compagnie de Maître Vincent ». Leur nombre ne dépassa jamais le chiffre de deux cents. On les reconnaissait à première vue, car tous portaient un habit blanc et noir. Cette élite tranchait par son bel esprit de foi et de pénitence, par ses hautes vertus.

On ne pouvait y prétendre entrer qu'à la condition d'être libre de toute obligation familiale, de distribuer au préalable, si l'on était riche, ses biens aux pauvres, de montrer des mœurs exemplaires et un ardent désir de sanctification, d'accepter généreusement par avance les multiples et durs sacrifices qui pourraient s'imposer le long de la route, d'observer à la lettre le Règlement de vie détaillé élaboré par Maître Vincent.

On regardait comme un tel privilège, comme un si précieux avantage de vivre dans cette sorte de couvent ambulant que — chose vraiment étonnante — nous voyons, alors que Vincent prêchait à la Chartreuse de Pierre-Châtel, un religieux de ce monastère, Jean Placentis, pour ainsi dire fasciné par l'extraordinaire dominicain, obtenir de ses supérieurs l'autorisation de prendre rang dans sa Compagnie, et le suivre dès lors à travers une bonne partie de l'Europe. Partout sur la route du célèbre Prêcheur, dans les Universités surtout, nombre de jeunes gens renoncèrent aux joies et honneurs du monde pour devenir des pérégrinants aux côtés de l'homme de Dieu.

Ceux qui composaient le véritable élément de la Compagnie avaient donc tout quitté pour suivre notre saint, pour l'accompagner partout où il lui plairait de se rendre. Agréés par lui, ils ne l'abandonnaient plus, sinon pour quelque raison majeure ou sur sa volonté expresse. Par exemple, il arrivait que le serviteur de Dieu trouvât bon que celui-ci ou celle-là entrât dans tel ou tel monastère.

Le prudent Fils de saint Dominique comprenait tout ce que présentait d'inusité cette nombreuse escorte qui l'environnait sans cesse. Aussi, veillait-il avec un soin extrême à ce que tout s'y passât d'irréprochable façon. Il sentait bien que

quelques accrocs eussent suffi pour que fut compromise sa réputation, et du coup son œuvre d'évangélisation. Il avait organisé toutes choses afin que tout, et partout et toujours, offrit le spectacle de l'ordre, de la parfaite décence, de la vertu. De fait, jamais aucun scandale ne survint. Et ceci suffirait largement à prouver que Dieu était avec Vincent en cela comme en tout autre chose.

La Compagnie se répartissait en trois groupes nettement distincts, marchant toujours séparément : celui des ecclésiastiques, celui des hommes et celui des femmes. Dans chaque groupe, des supérieurs institués par Vincent veillaient à la régularité, prévoyaient les détails pratiques selon les circonstances. On leur obéissait avec exactitude et empressement. Entre tous, régnait la plus cordiale charité, une très franche simplicité. On s'avançait par files harmonieusement ordonnées, en priant ou en chantant des cantiques.

Le gros problème pour Maître Vincent consistait assurément à nourrir les deux cents personnes qui, ayant tout sacrifié sur son invitation, attendaient de lui leur quotidienne subsistance.

La divine Providence, si royalement libérale pour ceux qui se confient pleinement à Elle, pourvoyait à tout. On recevait toujours au moins le nécessaire. Dans chaque localité où l'on s'arrêtait, les habitants se faisaient une obligation, un honneur d'héberger quelqu'un de la Compagnie du célèbre prédicateur. Quand les autorités d'une ville déléguaient quelque notabilité près de l'apôtre pour l'inviter à venir dans leur cité, cet envoyé avait presque toujours mandat de lui déclarer que les magistrats prendraient toutes dispositions opportunes afin que chacun des membres de sa Compagnie trouvât accueillante hospitalité.

Souvent la municipalité inscrivait à son budget les frais occasionnés. C'est ainsi que les échevins de Barcelone émettent, le 22 juin 1409, la délibération suivante : « Considérant que, partout, ceux qui vont avec Maître Vincent ont été fort généreusement reçus, ce serait une honte pour notre ville, où il n'est venu qu'appelé par nous, de ne pas faire grandement les choses. » Et l'on vota trois cents florins d'or pour subvenir à la nourriture de la Compagnie. A Jativa,

le Conseil arrête, le 5 septembre 1410, qu'il pourvoira à toutes les dépenses qu'entraînera la présence de la Compagnie.

D'autres fois, on s'inquiétait avec une touchante sollicitude du vêtement. Les édiles de Valence, patrie du saint, à deux reprises, en 1410 et 1413, votent les fonds nécessaires pour vêtir à neuf toute sa Compagnie. De même à Murcie, en 1411. On achète cinq pièces de bure pour revêtir tout ce monde et un habit complet pour Maître Vincent.

On doit à la Compagnie du saint la construction d'un certain nombre d'églises ou de chapelles, d'hôpitaux et de ponts, la fondation de différents monastères — cloîtres dont quelques âmes de choix désignées par Vincent formaient le noyau initial, la transformation de beaucoup de couvents relâchés dans lesquels on laissait, comme ferment rénovateur, un petit groupe de personnes particulièrement ferventes.

L'apôtre tenait absolument à ce que les membres de sa Compagnie travaillassent tous, selon leurs moyens. Les prêtres qui en faisaient partie confessaient dans les endroits évangélisés et rehaussaient par leur présence l'éclat du culte divin, les uns assistant Vincent à l'autel, les autres chantant les différentes parties de la messe en mélodieux grégorien que plusieurs accompagnaient d'une musique suave, soit à l'orgue qu'on menait toujours avec soi, soit avec divers instruments renforçant harmonieusement les voix.

Que de bien produisait partout où elle passait « la Compagnie de Maître Vincent » ! D'abord, les populations s'étonnaient, se laissaient aller quelquefois à de peu bienveillantes appréciations, mais dès qu'elles avaient vu de plus près, très vite la surprise, les craintes, les soupçons peut-être, faisaient place à l'admiration, à l'édification, à l'enthousiasme. On était gagné par le bon ordre qui régnait, saisi par la piété que l'on constatait, surtout profondément impressionné et parfois littéralement transformé par la journalière procession des disciplinants.

Arrêtons-nous un instant sur ce dernier point, juste le temps de brosser un petit tableau et d'esquisser quelques intéressants aperçus.

*
* *

C'est à la tombée de la nuit, à cette heure où toutes choses commencent à emprunter des formes indécises...

Dans la localité où Maître Vincent vient d'arriver avec sa populeuse escorte, s'organise, sans aucun bruit, un étrange cortège...

Les membres de la Compagnie se rangent en longues files, les hommes ensemble, les femmes ensemble, un large intervalle séparant les deux groupes. Tous sont nu-pieds, ont la tête voilée, les épaules découvertes — mais de telle façon que rien ne peut choquer qui que ce soit sous le rapport de la modestie. Tous tiennent une discipline à la main...

Un signal. Aussitôt, tout le cortège, précédé d'une grande croix que porte un clerc, se met processionnellement en marche, chacun se frappant vigoureusement avec son instrument de pénitence. Au milieu de l'impressionnant silence du soir, on n'entend qu'un bruit sourd et continu — les coups redoublés des disciplines meurtrissant les chairs, puis, de temps à autre, la voix d'un prêtre qui récite lentement et sur un ton élevé une prière, ou lance vers le ciel, au nom de tous, ce cri de supplication : « Seigneur Dieu, miséricorde ! »

...Ces âmes expiaient ainsi publiquement leurs propres péchés ; elles voulaient aussi réparer les iniquités du monde coupable ; elles se proposaient encore, par ces humiliations unies aux humiliations du divin crucifié, d'attirer d'abondantes bénédictions célestes sur la ville traversée, sur l'Église alors si douloureusement affligée.

On comprend sans peine que beaucoup, parmi les spectateurs de cette scène, fussent vivement remués et que des pécheurs trouvassent dans la vue de cet émouvant spectacle leur chemin de Damas.

Deux dépositions au procès de canonisation ne nous laissent aucun doute sur ces effets salutaires. L'archevêque de Toulouse, Bernard de Rosergio, déclare : « Chaque jour, le soir, ils se mettaient en procession et se frappaient parfois jusqu'à effusion de sang, non sans grandes marques de douleur intérieure : ce qui provoquait chez tous les assistants

une vive contrition de leurs péchés ». Hugues, notaire royal, affirme à son tour : « J'ai vu de mes yeux le sang couler jusqu'à terre ; et plus d'un puisa dans ce spectacle le regret amer d'une vie de désordres ».

Le jour d'arrivée dans une localité, la Compagnie composait seule la troupe des disciplinants. Mais dès le lendemain, si l'on séjournait, bien des gens de l'endroit, auxquels l'exemple de la veille et les paroles enflammées du prédicateur avaient inspiré l'amour de la pénitence, demandaient avec instance à s'y adjoindre. Notre saint consentait dans la mesure où sa prudence le jugeait opportun. Alors, on voyait participer à la pénitente déambulation des ecclésiastiques, des fidèles des deux sexes et même des enfants.

Deux témoins vont nous renseigner avec précision à ce sujet : « J'ai pris part moi-même à ces pénitences publiques, dit Bérenger Alberti, archidiacre de Toulouse, et je m'en fais gloire. Plus d'une fois, je me suis trouvé là parmi des centaines de lettrés et de maîtres de toutes les Facultés, accomplissant aux yeux de tous cet acte salutaire de réparation. » Attestation encore plus circonstanciée fournie par Pierre Gauthier, membre de la Compagnie et particulièrement bien placé pour savoir : « Je faisais partie de ceux qui organisaient les processions disciplinaires. Il était impossible de ne pas constater une action directe de Dieu, en voyant des gens de marque, laïques et clercs, faire publiquement pénitence et se frapper avec des disciplines de fer. Ils se réunissaient le soir, se revêtaient dans l'obscurité d'une sorte de tunique de lin descendant jusqu'aux pieds, ouverte seulement par derrière, depuis le cou jusqu'à la ceinture. Je les ai vus là au nombre de deux et trois cents. Il s'y mêlait même des enfants dont la ferveur était si grande qu'ils y seraient venus plusieurs jours de suite si on le leur eût permis. »

Dans les villes qui avaient bénéficié de ces héroïques exemples se constituait presque toujours une Confrérie de Pénitents, groupe d'âmes généreuses, avides de continuer à imiter, après le départ du serviteur de Dieu, les pratiques pénitentes de sa Compagnie. L'archevêque Bernard de Rosergio, au témoignage duquel nous avons déjà plusieurs

fois fait appel, s'exprime ainsi à la fin de sa déposition : « Ces processions se répandirent beaucoup et nombre de jeunes gens y trouvèrent l'amendement de leur vie et l'acheminement à une sainte mort. »

Tant il est vrai qu'on ne résiste pas à la force d'un courageux exemple !

« La Compagnie de Maître Vincent » a contribué pour une large part à la régénération des populations de France et d'Espagne, alors trop souvent enlisées dans la mollesse et le plaisir.

Honneur à elle !

*
* *

Mais rejoignons notre saint qui évangélise maintenant l'Espagne.

Nous le trouvons, fin 1407, à Compostelle, au tombeau de saint Jacques : il est venu sans doute placer sous la protection du grand apôtre de l'Ibérie son apostolat dans ce pays.

Puis il se rend à la Corogne. Une merveilleuse fécondité accompagne son ministère.

Cependant déjà une tâche bien extraordinaire se prépare pour lui.

Grenade était encore sous la domination du croissant. Or, voilà que son roi Mahomet IX, à qui la renommée aux ailes rapides a rapporté les hauts faits de Vincent Ferrier, ses rares vertus, envoie — chose à peine croyable — des vaisseaux à sa recherche. Il veut que celui-ci évangélise son peuple ! Vincent répond avec empressement à cette toute inespérée invitation.

Il arrive dans la ville mauresque allongée au pied de l'éblouissant Alhambra. Sa puissante parole produit là, aussi bien que partout ailleurs, de magnifiques fruits. Il n'a prêché que trois fois : et déjà huit mille musulmans demandent le baptême. Le roi lui-même n'est pas éloigné d'embrasser la foi chrétienne. Mais le démon veille. Il n'entend point que cette province, où il domine en maître, lui échappe. Il agit sur les principaux officiers du souverain, farouches sectateurs du Prophète. Ceux-ci menacent le monarque

d'une révolte générale si l'apôtre chrétien demeure davantage dans le royaume. A son vif regret, Mahomet IX, trop faible pour résister, cède et renvoie le célèbre Prêcheur. Vincent s'en va le cœur navré.

Il traverse l'Andalousie, une des plus fertiles régions du monde, évangélise Jaen, Baeza, Ecija, Séville, Cordoue.

Le voici à Tolède, ville comptant beaucoup de Maures et de Juifs — ces derniers très puissants et oppressant les catholiques. Le serviteur de Dieu ne peut se résigner à voir durer cette triste situation. Il se résout à un coup d'audace. Prêchant un jour à une immense assemblée, dans l'église d'un des faubourgs, il s'écrie tout à coup : « Est-il possible que vous supportiez au milieu de vous une synagogue ! Allons à ce monument de perfidie, qu'il devienne le plus beau sanctuaire dédié à la Mère de Dieu dans cette cité qui lui est consacrée ! » Et il part, le crucifix à la main, suivi d'une foule ardente. Les Juifs, frappés de stupeur, laissent les chrétiens pénétrer dans leur temple, s'en emparer. Ils consentent, moyennant dédommagements, à la cession. Bien mieux, un certain nombre se convertissent. La veste Synagogue, splendide à l'intérieur, devient la belle église de *Santa Maria la Blanca*.

Vincent Ferrier reprend sa marche vers le nord.

Il s'arrête tour à tour à Guadalajara, Lupiana, Siguentes, Huete, Luzon, Cuença.

Il pénètre en Vieille-Castille, patrie de son bien-aimé Père saint Dominique. Comment n'irait-il pas prier au lieu de naissance de l'illustre Patriarche, à Caleruega, petit bourg situé « au fond d'une plaine immense, mouvementée, semblable aux ondulations d'une mer fatiguée de tempêtes » et que le glorieux fondateur a rendu célèbre dans tout l'univers.

Puis il gagne Burgos, Burgos à la féérique cathédrale. Il y prêche.

De là, l'homme de Dieu passe en pays basque. Il parcourt la province de Guipuzcoa. Vittoria, Tolosa, Saint-Sébastien, Elloria, Mondragon l'entendent.

Ayant remonté la péninsule de l'extrême sud à l'extrême nord, il entre en France par Pampelune.

*
* *

On est à l'automne 1408.

Benoît XIII tient alors un concile de son obédience à Perpignan et y a formellement invité Vincent Ferrier.

Notre saint s'y transporte sans retard, sans doute en longeant, à marches forcées, la chaîne des Pyrénées. Il y prononce plusieurs discours. En tous, il affirme la légitimité de Pierre de Lune, mais prône la réunion d'un Concile général et réclame des Papes existants l'expresse renonciation au souverain Pontificat, seul moyen efficace de mettre fin à la scission qui désole le chrétienté.

Il séjourne un mois à Perpignan, puis il poursuit sa randonnée apostolique. Il se dirige sur Montpellier où il arrive le 29 novembre. De là, il rayonne. On le possède à Nimes au début de 1409. Aux premiers jours du printemps, Perpignan le voit reparaître.

En cette ville, lui parvient de Catalogne, du roi Martin, cet important message :

« Maître Vincent,

« Nous avons un vif désir de traiter avec vous de certaines matières qu'il n'est pas bon de confier au papier. C'est pourquoi nous vous prions affectueusement, si jamais vous avez tenu à nous être agréable, de venir nous aider de vos conseils. Vous nous ferez un plaisir tout particulier.

Donné à Barcelone, sous notre sceau, le 29 janvier 1409. »

Le religieux reprend aussitôt la route d'Espagne, toutefois sans interrompre sa mission d'apôtre. Il évangélise successivement, le long de son chemin, Elne, où il peut admirer le merveilleux cloître dont elle s'enorgueillit, Collicure, place forte aux citadelles imprenables, Torricella de Mongri, Gérone, belle ville bâtie en amphithéâtre, puis, se détournant un peu, Vicq, au centre d'un cirque de montagnes, Berga, Puyeerdan, Locana, Granollers.

Enfin le 14 juin 1409, il arrive à Barcelone où on l'attendait avec impatience. Un fait singulier marqua cette entrée. Vincent voit soudain, à la porte de la cité, se dresser devant lui un ravissant jeune homme tenant à la main une lumineuse

épée. Ayant aussitôt l'intuition que c'est un envoyé céleste : « Ange de Dieu, lui dit-il, que fais-tu là ? » — « Par ordre du Très-Haut, je garde cette ville », répond celui-ci — et cela confirme que les cités, tout comme les individus, ont leur ange tutélaire. Les Barcelonais, auxquels Vincent narra le prodige dès son premier sermon, donnèrent à cette porte de la ville le nom de *Porte de l'Ange*, et chaque année, le 2 octobre, commémorèrent très solennellement cette apparition ; ce qui, croyons-nous, se continue encore.

A Barcelone, l'illustre dominicain a plusieurs entretiens intimes avec le roi Martin qu'un deuil terrible — celui de son fils — vient d'accabler, d'autant plus que cette mort de l'unique enfant laisse la couronne sans héritier.

Le 17 septembre 1409, on célèbre les nouvelles noces du roi Martin avec Marguerite de Prades. Benoît XIII et Vincent y assistent. Celui-ci célèbre la messe, celui-là donne la bénédiction nuptiale.

Les jours suivants, le Pontife et l'apôtre vont ensemble au sanctuaire de Notre-Dame de Montserrat, le plus vénéré de toute la Catalogne. Puis ils se séparent.

Vincent gagne Manrèze, localité que rendra célèbre, un siècle plus tard, Ignace de Loyola. C'est là, en effet, au couvent des dominicains, qu'il passera, sous la direction du Prieur Guillaume de Pellaros, une année de retraite complète et qu'il écrira ses fameux *Exercices Spirituels.*

Le 15 décembre au soir, notre saint entre à Lérida, ville où il a étudié et enseigné. Il y prêche chaque jour jusqu'au 7 janvier 1410.

Il revient à ce moment à Barcelone où sévit la peste. Il y demeure jusqu'à ce que cesse le fléau. Lorsque celui-ci a disparu, il se dispose à partir pour l'Italie.

Une lettre du prince Ferdinand, régent de Castille, le dissuade de donner suite à ce projet. Vincent se rend aux raisons invoquées. Il évangélise alors le littoral du golfe du Lion.

Ensuite, il s'oriente vers Valence, sa bien-aimée patrie, qu'il n'a pas revue depuis quinze ans ! Les jurés de la ville lui ont adressé lettres sur lettres pour le presser de venir.

Le printemps 1410 commence. Et la région que traverse

l'homme de Dieu est comme le jardin de l'Espagne. Partout, sur son passage, ce ne sont qu'orangers, grenadiers, amandiers en fleurs ! De tous côtés, de magnifiques lauriers-roses, de verdoyants oliviers, des palmiers au front superbe... Au-dessus de la campagne un ciel sans tache... Au loin, la mer toute bleue, la mer immense... Et à travers tout cela, un radieux soleil... : quelle splendide nature !...

Vincent en jouit, car tous les saints ont joui des beautés de la nature — miroir des attributs divins, car tous les cœurs purs goûtent les pures harmonies qui éclatent dans la création, mais il en jouit, il les goûte sans s'attarder, tout en pressant le pas... ; son zèle est de plus en plus débordant.

Tous les bourgs rencontrés reçoivent sa parole.

Cependant, à Valence, on s'impatiente.

De nouvelles lettres sont expédiées par les édiles à Maître Vincent, afin qu'il se hâte.

Voici le libellé de la première :

« Au Révérend et de grande religion, Frère Vincent Ferrier, Maître en Théologie, ami particulièrement cher.

« Révérend Maître,

« Nous avons appris avec grande joie votre arrivée prochaine. Notre ville est dans l'allégresse de ce que vous vous dirigiez directement vers nous, et d'avance rend grâces à Dieu du bienfait de votre présence. Craignant toutefois que le malheur des temps ne change votre itinéraire, nous confions cette lettre au P. Agramunt, de votre Ordre, avec mission de vous exprimer en outre nos vœux les plus ardents, et la prière que nous adressons du fond du cœur à votre charitable amitié de ne pas vous détourner de notre chemin, et de hâter le plus possible votre arrivée. Que le Très-Haut vous conserve en sa grâce.

Valence, le 25 avril 1410.

« Les Jurés de Valence.

« Toujours prêts à vous servir. »

Cette missive sera suivie de trois autres non moins pressantes.

Le 10 mai 1410, le Conseil de la cité se réunit et prend la délibération suivante : « Le Conseil, considérant que la venue de Maître Vincent Ferrier, qui arrive des pays éloignés,

doit être très profitable aux âmes, décide de lui faire une réception solennelle, selon le mode que les jurés jugeront convenable. »

En attendant que l'illustre apôtre jouisse de la triomphale réception de ses concitoyens — il n'arrivera que le 23 juin, — disons quelque chose de celles qui lui furent ou lui seront ménagées ici ou là. Quel intérêt elles présentent !

Bien entendu, il faut se résigner à n'en rappeler que quelques-unes — celles que d'officiels documents nous révèlent. Combien d'autres — non moins grandioses — laissées dans l'ombre !

*
* *

Dès le début de sa croisade apostolique, de remarquables honneurs accueillirent Vincent Ferrier à son entrée dans les villes évangélisées par lui. Ces enthousiastes réceptions ne cesseront plus jusqu'à sa mort. Quelques-unes furent particulièrement triomphales.

Nos sèches énumérations parleront avec une singulière éloquence.

A Carpentras, la première localité qui bénéficie de l'apostolat de notre saint, les syndics, à son arrivée, vont lui offrir des présents, comme ils avaient coutume de faire pour les hauts personnages.

A Marseille, en l'honneur de sa venue, les conseillers municipaux se rendent au couvent des Prêcheurs, dont le prédicateur est l'hôte, partager le repas des moines.

Fribourg reçoit le serviteur de Dieu comme un triomphateur, toutes les cloches sonnant à grande volée.

Un témoin de l'entrée à Gênes écrit : « Il agrée si bien à tous, quels que soient la dignité, l'âge et la condition des personnes, Dieu les disposant de la sorte, qu'on croit, en le recevant, accueillir un ange du ciel. »

A Baeza, en Andalousie, c'est une ovation délirante.

Barcelone se distingue entre toutes les cités : le roi Martin lui-même s'en va recevoir très solennellement aux portes de la ville l'illustre Prêcheur. De tous les points, la population afflue à sa rencontre.

A Lérida, on est contraint d'entourer l'apôtre de forts madriers, afin qu'il ne soit pas écrasé par la foule immense qui se presse et l'ovationne frénétiquement.

A Morella, aussitôt qu'il paraît, le peuple se jette sur lui et chacun de couper un morceau de sa chape pour emporter une relique. De la chape, il ne reste bientôt qu'un lambeau.

Dès qu'on apprend son approche à Cati, on ne se possède plus de joie. On répare en hâte les chemins. Toute la population s'en va à la rencontre de l'apôtre jusqu'à deux heures de marche, et portant des vivres pour sa Compagnie.

A Ayllon, résidence d'été de la cour de Castille, les plus hauts dignitaires vont à pied au-devant de lui.

A Palma, les jurés, la noblesse et le peuple se portent à sa rencontre.

A Toulouse, entrée triomphale. Écoutons un témoin au procès de canonisation : « Il fit son entrée dans la dite ville, entre quatre et cinq heures du soir. Une grande multitude de peuple était allée au-devant de lui, s'avançant en ordre, croix en tête, et en chantant des Litanies et autres prières. Il se dirigea vers le couvent des Frères Prêcheurs. Mais la foule, sur la place, était si compacte qu'il lui fallut entrer dans la maison du Recteur, et, pour sortir, on dut l'enfermer dans des madriers portés par des hommes vigoureux, devant et derrière, à droite et à gauche. Ainsi escorté, afin d'éviter l'empressement du peuple à lui baiser les mains, il dut les mettre sur sa tête. On lui jetait des mouchoirs pour avoir au moins un objet qui eût touché ses vêtements. Et il fallut le faire pénétrer dans sa cellule par un escalier dérobé. » Quelle explosion d'enthousiasme !

A Najac, il fait son entrée au son des cloches. Une foule innombrable d'hommes et de femmes étaient accourus des paroisses du bailliage se joindre aux habitants de l'endroit. Et tous de louer Dieu, de s'écrier d'une seule voix : « Béni soit le saint prédicateur ! »

« Bienvenu soit ce Père saint et tant désiré ! » clame-t-on à Villefranche-de-Rouergue.

A Vannes, vont à la rencontre du célèbre dominicain, jusqu'à une demi-lieue, le duc Jean, la duchesse, fille du roi de France, l'évêque Mgr Amaury, le chapitre, le clergé, la

noblesse, les magistrats et le peuple. Réception magnifique revêtant toute la pompe possible.

Mais Valence, patrie du saint, surpasse, comme il convient, toutes les autres villes. On reçoit le glorieux enfant de la cité à l'égal d'un monarque. Tous les nobles ont revêtu l'habit de gala, les confréries et les corps de métier sont là avec leur bannière ou leur étendard, le clergé, au complet, s'avance processionnellement derrière la croix du chapitre, le peuple forme la haie. Un superbe dais abrite « le légat du Christ ». A ses côtés, l'éminent Ximénès. Comme il marche tout près de l'apôtre, illui glisse à l'oreille : « Frère Vincent, que fait la vanité ? » — « Elle va et vient, voltige autour, mais par la grâce de Dieu elle n'entre pas, répond celui-ci au franciscain. »

*
* *

Vincent Ferrier reste deux mois dans sa chère ville natale, ne cessant de prêcher — et avec quel fruit ! — soit dans la cité, soit dans les alentours.

Il part les derniers jours d'août 1410. Il prend la direction du sud, longeant le littoral méditerranéen. Toutes les localités jusqu'à Dénia, en passant par Alcira, reçcivent sa parole.

De Dénia, il revient brusquement à Valence, rappelé par un exprès de l'évêque. Celui-ci lui mande de venir empêcher une guerre fratricide avec la ville de Murviedro.

Le différent réglé à l'amiable, il parcourt la partie du royaume de Valence qui s'étend vers l'Andalousie. Cela l'occupe jusqu'à la fin de 1410. Jativa, Alicante, Elche, Orihuela l'ont retenu chacune plusieurs jours.

L'année 1411 est particulièrement active et surtout consacrée à la conversion des Juifs.

Du 19 janvier au 24 février, l'apôtre séjourne à Murcie. Ensuite, il s'éloigne vers Librilla, Alhama, Lorca, mais revient à Murcie où il prêche le jour de Pâques. Il en repart le mardi. Jusqu'au 25 avril, il évangélise Molina, Ciessa, Jumilla, Hellim, Tomarra. Chinchilla le possède du 25 avril au 11 mai. Après, il pousse vers Albacete et puis toujours

plus au nord. Il passe tout le mois de juillet à Tolède. Le 4 août, il célèbre la fête de saint Dominique au couvent d'Ocaña. On le signale le 11 à Borox. Le 12, il tombe malade, continue cependant sa route jusqu'à Illescas, mais doit interrompre ses prédications. La fatigue s'aggravant, on le ramène péniblement à Tolède. Une pernicieuse fièvre l'empêche jusqu'à l'Avent de remonter en chaire. Dès qu'il est guéri, il se dirige sur Valladolid, centre de la puissance juive.

Il y donne trente-six sermons. On se convertit en masse à l'audition de son évangélique parole.

Sans attendre davantage, faisons quelque peu ressortir, par certains exemples pris entre des centaines d'autres, les fruits que produisait l'apostolat de l'homme de Dieu.

*
* *

Il importe d'abord de mentionner que c'est à l'apostolat de Vincent Ferrier que l'Église est redevable de saint Bernardin de Sienne et de la bienheureuse Marguerite de Savoie.

Alors qu'il se trouvait en Italie, à Alexandrie, se rangea parmi ses auditeurs un jeune homme qui, l'ayant entendu, fut remué jusque dans les profondeurs de son être. Il sollicita du serviteur de Dieu un entretien particulier. Vincent causa plusieurs fois seul à seul avec lui et acheva dans l'intimité ce que sa parole publique avait commencé. Quelques mois après, le jeune homme quitte tout pour embrasser la vie de Frère Mineur. Il deviendra le grand apôtre de l'Italie. D'ailleurs, notre dominicain a lui-même, un jour, solennellement prophétisé la destinée de celui qu'il a gagné totalement au Christ : « Rendez grâces à Dieu pour ce jeune homme, a-t-il dit à la foule, et pour votre pays. Il sera l'honneur de la Religion du Bienheureux Pauvre d'Assise. Je lui laisse le soin d'évangéliser cette belle Italie. Il a pour lui l'avenir, et je touche à la vieillesse, mais les desseins de Dieu ont leur heure : on le placera plus tôt que moi parmi les saints ».

Pendant que Vincent rayonnait dans le Montferrat, la princesse Marguerite, fille de Louis VII de Savoie, encore

enfant, entendit à Casal sa parole. Les enseignements du saint pénétrèrent ce jeune esprit, se gravèrent dans ce tendre cœur. Marguerite s'éprit fortement de l'amour de Dieu, déposa dès ce moment tout faste mondain. Mariée à Théodore II, marquis de Montferrat, elle sut allier les exigences de sa situation et ses désirs de perfection évangélique. Devenue veuve, elle fonda à Albe un monastère de dominicaines et y vécut saintement. Plus d'une fois elle recourut aux conseils de l'apôtre qui lui avait ouvert les horizons de la vie surnaturelle. Vincent assistait en outre par ses prières cette âme de choix. Après sa mort, en 1419, il lui apparut.

Une regrettable légèreté régnait dans les modes féminines à l'époque où le serviteur de Dieu se rendit pour la première fois à Gênes. Et l'on sait que de tous les abus, ce sont là les plus difficiles à extirper... L'apôtre y parvint cependant, et ceci témoigne de sa puissance de persuasion. Un auteur gênois, Tachetti, atteste cette étonnante réussite : « Là, le saint opéra le plus grand prodige et miracle qu'il eût peut-être jamais fait ; et ce fut de déraciner à tout jamais l'abus régnant parmi les femmes d'aller à l'église la tête découverte. » Succès du même genre à Savone. Il décide les femmes à supprimer toute immodestie de leur toilette et obtient qu'elles adoptent désormais la mantille. Plus tard, à Angers, il fera tomber de dessus la tête des femmes « la creste de leur vanité », dit naïvement un historien — il veut parler de leurs coiffures pleines de coquetterie vaniteuse. Partout, il réfrène le luxe qui s'affiche.

Mais considérons d'une façon plus générale les fruits salutaires produits par les prédications de Maître Vincent.

A la suite de ses sermons à Morella, les échevins portent un édit interdisant les blasphèmes et les jeux de hasard.

Le conseil de Jativa agit de même. Il décrète que les jeux de hasard ne seront plus permis, qu'on punira sévèrement le blasphème contre Dieu, la Vierge ou les saints ; et arrête encore que les femmes de mauvaise vie n'habiteront plus dans des maisons particulières.

Qu'on lise cette lettre — aussi suggestive que possible —

écrite par les autorités d'Orihuela à l'évêque de Murcie après le séjour de Vincent dans leur ville :

« Très Révérend Père et Seigneur,

« Nous croyons être agréables à votre Révérence en lui faisant savoir que Frère Vincent Ferrier, Maître en théologie, est venu nous visiter. Sa présence a produit un bien immense dans cette cité. Grâce à Dieu et aux saintes prédications de Maître Vincent, il n'y a plus parmi nous ni vices, ni péchés publics. Ainsi, par exemple, personne, ni petits, ni grands, n'ose plus jurer le nom de Dieu, ni de la Vierge Marie, ni le sang du Christ, ni rien de semblable. La maison de jeux a été fermée et nous avons renoncé à notre privilège à cet égard. On ne joue plus aux dés ni aux autres jeux dangereux. On ne fait plus de conjurations, de maléfices, de signes cabalistiques ; personne ne va plus consulter les devins ou les sorcières. Les prêtres ne jouent plus comme auparavant. Les fêtes lascives ont été supprimées. On se reprend les uns les autres, s'il arrive de tomber dans quelque péché ; et bien d'autres choses consolantes qu'il serait trop long d'écrire... Jamais les gens ne se sont confessés comme à présent, les prêtres ne suffisent pas à entendre les confessions et à distribuer la sainte Eucharistie. Les dimanches et fêtes chômées, tous, hommes et femmes, viennent à la messe avec une dévotion telle qu'on ne saurait le croire avant de le voir. Les églises étaient trop grandes : à présent elles sont trop petites. En un mot, Seigneur, nous pouvons affirmer qu'il nous a laissés tous chrétiens. Et il en est ainsi dans tous les endroits où il passe. Que Dieu en soit béni !

« Vos très humbles et très dévoués.

« Le Justicia, les Jurés et Conseillers
de la ville d'Orihuela.

« Écrit à Orihuela le 4 mars 1421. »

A Valladolid, un sermon qu'il donne sur la loi de Moïse d'après la doctrine de saint Thomas frappe si vivement un Rabbin — célèbre dans toute l'Espagne, que celui-ci se convertit sur-le-champ. Plus tard il deviendra évêque de Carthagène, près Burgos, composera plusieurs remar-

quables ouvrages dans le but d'éclairer ses anciens coreligionnaires et réussira à en gagner un fort contingent au christianisme. Il ne cessa jamais de témoigner une profonde vénération, une vive reconnaissance à celui qui l'avait arraché aux ombres de la Synagogue. Durant son apostolat à Valladolid, le serviteur de Dieu s'écria, tout joyeux, à la fin d'une instruction : « Sachez une bonne nouvelle : les Juifs et les Maures se convertissent tous ici ».

Un historien de la ville de Murcie, écrit du séjour de Vincent dans cette cité : « Ce saint homme prêcha un mois dans nos murs, Il en résulta toutes sortes de biens. Les Juifs et les Maures se convertirent comme dans les autres villes du royaume. »

Au cours de ses missions en Espagne, Vincent Ferrier amena au baptême plus de 50.000 Juifs et 8.000 Maures. Quelle splendide moisson d'âmes !

Un témoin au procès de canonisation rapporte de ce qu'il a constaté à Lérida : « Après avoir entendu une doctrine si merveilleuse et si pleine d'enseignements, quantité d'hommes et de femmes dont la vie avait été, jusque-là, un tissu d'iniquités revinrent à Dieu. Beaucoup embrassèrent l'état religieux et y firent des progrès admirables. J'enseignais alors les arts à l'Université : nombre d'étudiants de diverses Facultés, lois, canons, arts, médecine, abandonnèrent leur carrière et suivirent Maître Vincent, décidés, pour la plupart, à vivre hors du siècle. »

Un auteur catalan du XVI^e^ siècle résume ainsi les fruits du ministère de Vincent à Perpignan : « Les Juifs, très nombreux dans cette ville, où ils avaient une synagogue, venaient à ses sermons. Un jour qu'il prêcha au couvent de Saint-Dominique, il convertit quatre rabbins, et sa parole eut le même succès auprès de presque tous les Juifs de Perpignan. Beaucoup de liaisons coupables furent rompues ; les usuriers restituèrent le bien mal acquis, et les étudiants, indisciplinés et vicieux, triomphant de leurs mauvais penchants, se livrèrent sérieusement à l'étude. »

A Toulouse, le succès de la mission fut tel qu'on y vit un marché de haires et de disciplines ouvert en permanence ; que, dès le premier sermon, les femmes dévoyées étaient

allées, tout en pleurs, porter les clés de leur maison aux échevins.

Pierre du Colombier, de la Compagnie de Vincent, s'exprime en ces termes devant les juges pontificaux chargés d'enquêter sur la vie de l'homme de Dieu : « J'affirme que d'innombrables pécheurs furent convertis en Espagne, dans le midi de la France, à Carcassonne, mais surtout en Auvergne, dans le Bourbonnais, le Lyonnais et la Bourgogne. J'y étais et j'ai vu. »

« Tours et la Touraine, qui, alors, étaient une vraie Babylone de vices, dit un chroniqueur, furent par lui changés en une Jérusalem de paix et de vertu. »

Souvent, la douzaine de prêtres qui accompagnaient l'illustre Prêcheur suffisaient difficilement à entendre toutes les confessions que provoquait sa pénétrante parole.

*
* *

A la parole de Vincent Ferrier, les pécheurs se convertissaient, Juifs et Maures sollicitaient le baptême, les mœurs des villes, souvent dissolues, étaient régénérées.

Mais il est un point où éclata de spéciale façon la fécondité du ministère évangélique de l'homme de Dieu : en de multiples endroits, il réconcilia ceux qui se haïssaient, fit cesser de pitoyables divisions.

Montrons le pacificateur. Les documents abondent. Nous n'avons que l'embarras du choix.

Déjà nous avons souligné l'action bienfaisante qu'exerça notre saint à Valence, au début de son priorat, lorsqu'il rapprocha les premières familles de la cité que de graves et vieilles discordes armaient les unes contre les autres. Nous n'y reviendrons pas.

Les syndics de Sisteron décident qu'ils prendront à leur charge toutes les dépenses occasionnées par la présence de Maître Vincent et de sa Compagnie en reconnaissance de l'immense bienfait qu'il leur a procuré en mettant fin aux rancunes et divisions qui désolaient leur ville.

Vincent écrit à son Maître Général, Jean de Puynoix, le

27 novembre 1403, concernant son apostolat en Lombardie : « Les factions ont cessé, Guelfes et Gibelins ont fait la paix, des traités d'alliance ont été signés. »

Une chronique piémontaise de l'époque s'exprime ainsi : « En ces temps-là, un homme d'une extraordinaire sainteté, prêchant l'amour mutuel et la concorde entre citoyens, obtint que les factions cessassent, et que les partis s'unissent pour le bien commun. »

Le serviteur de Dieu rétablit de bonnes relations entre les communes de Tende et de Briga, depuis longtemps en sérieuse mésintelligence.

A Elne, son arbitrage clôt les interminables discussions qui régnaient entre magistrats et habitants au sujet d'un impôt de deux cents florins d'or à payer annuellement à Benoît XIII.

Un témoin au procès de canonisation, un Barcelonais, déclare de l'apostolat de Vincent en Espagne : « Ils étaient nombreux et nombreux ceux qui cherchaient à s'arracher la vie. Mais à la voix de Vincent Ferrier, tous se levèrent et conclurent la paix. Et c'était ainsi sa coutume de rétablir l'union partout où il passait. »

Depuis temps immémorial, les localités de Manrèze et de Sampédor se chicanaient à propos d'une délimitation de frontière. D'un commun accord on s'en réfère au jugement de Vincent Ferrier alors présent. Sa décision dirime le litige.

L'archevêque de Tarragone, d'Ulls de Molins, avait des difficultés avec une paroisse de son diocèse. Le recteur et les jurés trouvaient certains droits épiscopaux vraiment exorbitants et refusaient de payer. Le haut prélat accorde le dégrèvement demandé, « sur l'avis et les exhortations salutaires du vénérable et très religieux Frère Vincent Ferrier, très digne Maître ès-science sacrée ». La bonne entente est rétablie entre le Pasteur et ses ouailles.

Les autorités d'Orihuela, dont nous avons déjà cité en grande partie la lettre relatant les fruits du ministère de Vincent, ajoutaient encore les lignes suivantes : « Une des plus grandes faveurs qu'il nous ait obtenues, c'est qu'il n'y a plus de discorde ici ; tous, de bon vouloir et pour

l'amour de Dieu, se sont mutuellement pardonné leurs offenses. On a compté cent vingt-trois réconciliations : soixante-dix portaient sur des meurtres. Dieu soit loué pour une telle paix ! »

Cascalès, dans son *Histoire de Murcie*, mentionne ainsi l'action pacificatrice de notre apôtre dans cette cité : « Sa parole fit tomber les mauvais vouloirs, les révolutions, les haines qui existaient depuis longtemps entre principaux seigneurs et citoyens ; il les amena tous à se pardonner mutuellement la mort de leur père, de leurs frères ou autres parents, et toutes les injures qu'ils auraient pu avoir reçues. Ces réconciliations s'effectuaient par-devant un notaire que Maître Vincent avait avec lui. Frère Vincent assistait lui-même à la rédaction de ces contrats pacifiques. »

L'historien Bernard Mundina écrit à son tour : « Durant l'été de 1412, vint à Castellon, l'apôtre valencien, Vincent Ferrier. Cette ville, était alors en guerre avec Onda et Almazora. La lutte devenait sanglante et acharnée. Le saint déploya sa grande éloquence et, profitant de la sympathie universelle, il fit tomber les inimitiés les plus invétérées. Aux magistrats des trois villes, réunis dans ce but, il adressa un pathétique discours et leur fit signer la paix devant le bailli général de Valence appelé par lui tout exprès. Partout, dans la province de Maeztrazgo, sa parole eut le même résultat. Ils furent enfin réglés ces différends interminables qui surexcitaient les esprits et maintenaient ces peuples en guerre perpétuelle. »

Jacques Quintanis, Maître ès-arts, médecin du roi d'Aragon, dépose de la sorte sur l'apostolat de notre saint à Lérida : « Il existait dans la ville des partis et des inimitiés invétérées dont rien ne pouvait faire prevoir la fin, parce qu'il y avait eu des meurtres nombreux de part et d'autre. Les salutaires paroles de Maître Vincent ramenèrent la paix, l'unité, la concorde. Tous renoncèrent à leurs divisions, les plus mortels ennemis se demandèrent mutuellement pardon et se réconcilièrent ouvertement. »

Inutile d'apporter d'autres citations. Nous voilà largement renseignés.

Vincent Ferrier fut vraiment, pour reprendre l'expression

d'un auteur espagnol, « un arc-en-ciel de paix se levant au moment opportun sur les ciels chargés de tempête ».

*
* *

Valladolid évangélisée, Vincent Ferrier parcourt la Vieille-Castille.

A Noël 1411, il se trouve à Ayllon, une des résidences des souverains de Castille, et prêche à la cour du roi Henri III.

Appelé par Benoît XIII, il part dans l'octave de l'Épiphanie 1412. Faisant un crochet, il évangélise Palencia, Zamora, Salamanque où il entre vers le 15 février.

Dans cette dernière ville s'accomplit l'un des plus célèbres miracles de Vincent, miracle que nous rapporterons ici-même car il va nous fournir l'occasion d'aborder cette question, importante entre toutes : Vincent Ferrier *l'Ange du Jugement.*

Le lecteur s'en souvient, lorsque le grand dominicain reçut à Avignon, de Notre-Seigneur Lui-même, la mission d'entreprendre une croisade apostolique à travers les nations, il lui fut expressément enjoint « d'annoncer le jugement universel ».

Le saint obéit à cette divine consigne. Partout où il passait, l'annonce de ce jugement éclatant entrait pour une notable part dans sa prédication. Il exhortait les fidèles à sortir de leurs errements, de leurs vices, afin qu'ils ne risquassent point d'être surpris par le Souverain Juge apparaissant soudain pour tenir les solennelles assises de toute l'humanité.

Il affirmait la proximité du jugement dernier. « Ce qu'on énonçait aux premiers siècles d'une manière imprécise et comme par sentences, je le dis en termes exprès et dans le sens propre des mots », lui entend-on déclarer à maintes reprises.

A Salamanque, il ne craint pas de s'intituler *l'Ange du Jugement*, c'est-à-dire se proclame désigné par les Saintes Écritures pour annoncer le jugement général. Ce qui, bien entendu, ne laisse pas que de provoquer d'acerbes critiques

chez quelques-uns, de la part de certains autres des attaques ouvertes. Peut-être même compte-t-on des Frères Prêcheurs parmi les sceptiques, sinon parmi les opposants.

Il importe donc que Vincent prouve péremptoirement ce qu'il a audacieusement avancé. Pour que disparaisse le malaise subitement né, il faut que quelque prodige vienne attester de la part du ciel que le prédicateur est authentiquement l'extraordinaire personnage qu'il prétend être.

Va se réaliser plus qu'on n'aurait osé souhaiter.

— Que quelques-uns se transportent à l'église Saint-Paul, s'écrie à un moment l'apôtre, et qu'ils amènent ici le cadavre qu'ils y rencontreront.

Beaucoup se précipitent dans la direction du sanctuaire indiqué... Un cortège funèbre en sortait à leur arrivée... On allait enterrer une femme...

Le convoi est dirigé vers la place où prêche Vincent Ferrier...

Quelques instants après, en présence d'une foule innombrable et secouée par une indicible émotion, face au cercueil ouvert, clame la voix puissante de l'orateur :

— Cadavre, lève-toi, et dis à ce peuple si, oui ou non, je suis cet ange qui doit prêcher à tous le jugement !...

Et, à la stupéfaction de la multitude, la morte se lève...

— Oui, Père, vous êtes en vérité cet ange !...

Puis la femme se recouche dans le cercueil, sans vie...

Le ciel avait parlé... et de quelle façon !...

Vincent Ferrier était bien *l'Ange du Jugement.*

Chacun le croyait fermement désormais.

Mais cette grandiose scène de Salamanque, cette éclatante confirmation donnée par Dieu à l'affirmation du saint, ne doit point nous exempter d'une explication nécessaire. Elle la rend plus désirable encore.

Saint Vincent Ferrier a annoncé à travers cités et royaumes l'imminence du jugement universel, un stupéfiant miracle a consacré sa mission *d'Ange du Jugement :* or, de fait, le jugement dernier n'a pas eu lieu. Que penser de cette contradiction — au moins apparente ?

Reconnaissons d'abord que le spectacle qu'offrait l'univers au début du xv^e^ siècle répond au sombre tableau que nous

peint l'Évangile des temps qui précèderont la venue du Souverain Juge.

« *Se lèveront alors de nombreux pseudo-prophètes qui séduiront beaucoup d'âmes* » : de dangereux hérésiarques jettent le trouble dans l'Église : Jean Huss, Wiclef, Jérôme de Prague, etc...

« *Les nations seront dressées l'une contre l'autre, vous entendrez parler de guerres et de combats* » : la France et l'Angleterre sont en pleine guerre de Cent ans.

« *Il y aura des pestes, des famines, des tremblements de terre* » : ces diverses calamités se voient. Elles ont fait un nombre considérable de victimes en Grêce, en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande. Et en Orient, c'est pire encore.

« *L'iniquité abondera, chez beaucoup la charité se refroidira* » : les erreurs surgissent de tous côtés, une effrayante dépravation s'étend dans la chrétienté, le relâchement pénètre jusque dans les cloîtres.

D'autre part, les Juifs se convertissent en masse à la parole de Vincent Ferrier, Prêcheurs et Mineurs portent l'Évangile jusque dans les régions les plus lointaines, et puisqu'il y a un antipape, ne peut-on songer à l'Antéchrist ?

Cette constatation faite, il reste à résoudre le fond de l'énigmatique problème...

Voici, nous semble-t-il, l'explication la plus plausible : ce que Jonas a réalisé pour Ninive, notre saint l'a accompli pour le monde entier.

La prédication du prophète a sauvé la ville coupable que le Seigneur s'était résolu à anéantir. « *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite* », criait Jonas dans la cité dépravée. Ninive, à cette annonce terrible, commença une exemplaire pénitence. Et « *Dieu vit ce qu'ils faisaient, comment ils se détournaient de leur mauvaise voie, et il se repentit du mal qu'il avait annoncé qu'il leur ferait, et il ne le fit pas* ».

La prédication de Vincent Ferrier a préservé la terre de l'échéance fatale.

« Selon l'ordre de la justice, écrit le P. Fages, l'heure ultime du monde allait sonner. Le désordre régnait partout, les justes n'étaient plus en nombre suffisant pour arrêter le

courroux divin, le plateau du mal l'emportait sur le plateau du bien. La justice, prête à frapper, envoie son héraut Vincent Ferrier. A coup sûr, si elle eût parlé seule tout était bien fini. Mais le héraut remplit si bien son office qu'il devint l'instrument de sa miséricorde ; à sa voix les peuples se ravisent, les coupables se frappent la poitrine, les justes reparaissent, le plateau du bien remonte, et bientôt dépasse le niveau fatal. La miséricorde et les droits réels de la justice se sont trouvés face à face, et la justice a reculé... »

La mission de Vincent Ferrier est unique dans les fastes de l'Église...

*
* *

De Salamanque, l'infatigable apôtre se dirige vers l'Aragon. Le 3 mai 1412, arrivée à Ségovie. Il y séjourne un peu.

A ses prédications accourt une prodigieuse affluence. Jamais encore elle n'a été aussi considérable.

Et pourtant, que de splendides auditoires jusque-là !

Essayons d'en donner un aperçu.

A Aix, aucune église ne pouvant contenir la foule, Vincent parle au Champ de Mars.

A Marseille, nul temple n'est également suffisamment vaste pour abriter la multitude. Alors, on adosse la chaire au chevet de la collégiale des Acoules. Devant l'orateur, s'étageant sur les pentes que domine le sanctuaire, d'innombrables rangs d'auditeurs.

A Lyon, le cloître de Saint-Jean, qui cependant est susceptible de donner place à vingt mille personnes, étant reconnu beaucoup trop exigu, on fait choix d'une immense prairie située sur la rive gauche du Rhône, en amont du pont de la Guillotière. Notre saint y prêche douze jours de suite devant une assemblée difficilement évaluable, chaque fois accrue.

A Séville, il parle sur la belle esplanade des Orangers.

A Cordoue, l'immense cathédrale devient trop petite.

A Barcelone, les sermons ont lieu sur la place royale. La place, les rues adjacentes, toutes les fenêtres et les toits des maisons sont encombrés d'auditeurs. Et tout cela ne suffit point. On doit raser le jardin des dominicains, tout proche,

afin d'agrandir l'espace disponible. Jamais pareille foule dans la capitale catalane.

A Tortose, il faut se transporter, par un pont de bateaux, de l'autre côté de l'Ebre.

Nicolas de Clémenges écrit à son ami Réginald Fontanini : « L'avidité de tous à l'entendre est telle que non seulement dans les villes où il s'arrête, mais encore dans les campagnes, les villages, les lieux les plus distants, on se porte à ses prédications qui, à cause de la foule, doivent se faire le plus souvent en plein air et dans les lieux les plus étendus ».

On quittait tout pour aller l'entendre : les artisans leur atelier, les laboureurs leurs champs, les magistrats le palais, les officiers publics leur étude, maîtres et élèves les écoles, les Universités. Que ce fut jour férié ou non, on cessait tout travail ; les affaires s'interrompaient comme d'elles-mêmes. On oubliait les fêtes, les spectacles, les réjouissances. C'était, en un mot, un branle-bas général.

En raison de l'immense concours de peuple qu'amenait la présence de l'illustre Prêcheur, pour prévenir tout désordre, on prenait des mesures militaires, on faisait soigneusement garder les portes de la ville.

Afin de se procurer une bonne place, les gens passaient au besoin la nuit à l'endroit où devait avoir lieu la prédication. Souvent, dès une heure du matin, la foule commençait à se former. Les retardataires se logeaient où ils pouvaient. D'abord on s'entassait sur les nombreux gradins qu'on avait eu soin de disposer tout autour de la place. Puis on grimpait sur les arbres, on s'installait sur les toits ou les terrasses, on escaladait un mur, on se portait au clocher ou on gravissait quelque monticule proche.

Le prédicateur, lui, s'ingéniait pour être vu et entendu de tous. Selon les circonstances, il parlait d'une chaire portative, d'une tribune spécialement dressée à cet effet, parfois monté sur quelque banc de pierre, aussi d'un escalier élevé, ou encore d'une fenêtre en saillie, de quelque balcon, au besoin perché sur un vieil arbre, sur un tertre, sur le piédestal d'une grande croix de pierre, ou encore, quand l'assistance se présentait extrêmement nombreuse, du haut d'un belvédère, du sommet d'un coteau, d'une colline...

Et on buvait sa parole qu'on était peut-être venu écouter de dix, quinze, vingt lieues...

On voyait là, tous les âges, toutes les conditions...

Et, sur une estrade d'honneur, les plus hautes autorités religieuses, civiles, militaires et les hommes éminents de la cité : Docteurs et officiers, jurés, alcade, gouverneur, comtes, ducs, en certaines occurrences princes, roi, empereur même, fréquemment évêque ou archevêque, plusieurs fois cardinaux et Pape...

Et ce fut ainsi pendant vingt ans...

A Ségovie, le spectacle est unique : 70.000 à 80.000 auditeurs se retrouvent à chaque sermon de l'évangélique apôtre...

*
* *

Dès sa mission de Ségovie terminée, Vincent Ferrier part pour Caspe. Il y va remplir un grand devoir patriotique.

Martin « l'Humain », roi d'Aragon, de Catalogne et Valence était mort en 1410 sans laisser d'héritier direct. Six prétendants, chacun avec des droits certains mais plus ou moins prédominants, revendiquèrent la couronne. De là, d'inextricables difficultés. Depuis deux ans, on se débattait dans l'imbroglio le plus complet. D'où luttes ardentes entre compétiteurs et désordre partout.

Enfin, une réunion des délégués des trois États, en février 1412, prend la sage résolution de confier l'affaire à un collège de neuf juges, trois pour chaque État, et de s'en rapporter, sous certaines conditions nettement déterminées, à sa décision.

Vincent Ferrier est choisi par Valence pour l'un de ses trois députés.

Conscient de la gravité de la situation, il se rend promptement à l'appel que sa Patrie lui a adressé.

Dès son arrivée à Caspe, le collège entend les représentants de tous les prétendants, puis, dans le secret, examine, pèse les droits de chacun, et le vote a lieu. Malgré la présence parmi les délibérants de l'archevêque de Tarragone et de l'évêque d'Huesca, on défère au célèbre Prêcheur l'honneur d'exprimer le premier son sentiment : deux ou trois hésitants se rangent à son opinion.

Le 26 juin 1412, après avoir prêché, en présence de la noblesse des trois provinces, d'une immense assemblée de peuple, tous accourus pour connaître immédiatement le résultat du solennel arbitrage, Vincent Ferrier, au nom des neuf juges, proclame roi Ferdinand Infant de Castille. Et presque tous de le reconnaître dès ce moment pour leur souverain légitime.

Ferdinand nomme alors Vincent son confesseur.

Celui-ci reprend la route de Valence, parlant dans de nombreuses localités.

A la fin de l'été 1421, il évangélise le Maeztrazgo, c'est-à-dire la bande de terre qui longe la mer entre Alcaniz et Valence.

Apprenant que le roi Ferdinand désire l'entretenir à Lérida, il s'y rend en octobre et y donne une trentaine de sermons.

Ensuite, il va à Balaguer, revient dans la direction de sa ville natale, s'arrêtant à Murviedro, l'antique Sagonte.

On l'attend fébrilement à Valence.

Il y arrive enfin le 29 novembre. La grande cité le possède avec fierté et bonheur pendant deux mois.

La deuxième quinzaine de janvier, Vincent se met à parcourir la région environnante. Cet apostolat circonvoisin dure cinq semaines environ.

Il rentre le 4 mars à Valence afin d'y prêcher le Carême. Le roi Ferdinand, venu sur ces entrefaites, compte parmi ses fidèles auditeurs.

En juillet, nous trouvons notre saint à Trayguera, le pays des figuiers, encore à San-Matteo, charmante petite ville perdue dans les oliviers.

Les derniers jours d'août 1413, il s'embarque à Barcelone pour l'île Majorque. Palma le garde jusqu'au 3 octobre, puis il rayonne dans l'île entière, partout reçu avec enthousiasme.

Le 17 janvier 1414, Vincent part pour Tortose, appelé par Benoît XIII qui y réside alors et qui désire l'y voir travailler à la conversion des chefs juifs convoqués par lui à une solennelle discussion. Les conférences s'ouvrent le 7 février 1414. Elles se clôturent, après soixante-neuf sessions, par l'abjuration de quatorze rabbins et de nombreux juifs.

Pour l'Ascension, Vincent se trouve à Morella où Benoît XIII et le roi Ferdinand confèrent ensemble en vue de la cessation

du déplorable schisme. L'Empereur Sigismond venait d'écrire que les deux Papes d'Italie — car ils sont trois maintenant à porter la tiare — étaient prêts à renoncer au Souverain Pontificat si le Pape d'Avignon faisait de même. Cinquante jours durant, le roi d'Aragon et l'illustre dominicain supplient Pierre de Lune de se démettre. Hélas ! c'est en vain.

Bien affligé de cette obstination, Vincent Ferrier s'éloigne. Il marche vers Saragosse.

*
* *

Il nous est pénible de suivre notre saint à travers ses courses apostoliques sans pouvoir relater les prodiges dont il sème sa route. Un livre n'y suffirait pas. A plus forte raison, ne devons-nous essayer d'en fournir la nomenclature dans une brève étude.

Cependant, afin de donner au lecteur une idée suffisante de la puissance thaumaturgique de notre apôtre, nous rapporterons ici quelques miracles spécialement frappants. Nous ne reviendrons pas sur les guérisons opérées, puisque nous avons déjà eu l'occasion d'en parler. Qu'il nous suffise de souligner une fois encore leur multitude. Le serviteur de Dieu en proclama lui-même quelque chose dans un sermon à la cathédrale de Salamanque, lorsqu'il s'écriait : « Bonnes gens, vous me demandez les signes du jugement final : quel meilleur signe puis-je vous en donner que la miséricorde de Dieu qui a opéré jusqu'à ce jour, par ce pécheur qui est devant vous, plus de trois mille miracles ! »

Vincent Ferrier fit de nombreuses prophéties. Bornons-nous à en relater une des plus déconcertantes. Alors qu'il résidait à Valence, il rencontre une mère portant un petit enfant dans ses bras. S'approchant d'elle : « Veillez bien sur ce fils, lui dit-il, il aura de grandes destinées. Il deviendra Pape et il me canonisera. » De fait, Alphonse Borgia — ainsi s'appelait l'enfant — devint le Pape Calixte III et éleva l'homme de Dieu sur les autels. On raconte qu'au conclave qui suivit la mort de Nicolas V, les deux tiers des voix du Sacré-Collège étaient assurées au célèbre cardinal Bessarion. Son élection ne faisait aucun doute pour personne. Cependant, le vieux

cardinal Borgia — il avait quatre-vingts ans — confiant dans le prophétie de son saint compatriote, déclara avec assurance : « C'est moi qui serai Pape. » Ce qui provoqua des haussements d'épaules. Mais, contrairement à toutes les prévisions, Borgia fut élu de préférence au savant cardinal oriental et — chose stupéfiante — à l'unanimité !

Que de fois Vincent Ferrier chassa le démon du corps de quelque possédé ! En ne s'en tenant qu'aux principaux cas, on en a relevé soixante-dix. Citons celui-ci bien suggestif. Un jour, à Valence, on lui amène une jeune fille que, depuis de longues années, tourmentait l'esprit malin, à ce point que plusieurs hommes vigoureux pouvaient à peine la maîtriser lorsqu'elle se démenait furieusement. Dès qu'elle aperçoit le Prêcheur, la voilà qui se met à pousser de véritables hurlements et à s'agiter avec la dernière violence. Tout son corps se tord en d'effrayantes convulsions, tandis que son visage prend une pâleur cadavérique et qu'une épaisse écume sort de sa bouche. Le saint s'adresse à Satan : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je t'ordonne de cesser tout ce désordre ! » La jeune fille se tait et devient immobile. « Et maintenant, reprend le religieux, quitte cette enfant sans lui faire aucun mal ! » — « Beaucoup avant toi, dit alors le démon, ont tenté de m'exorciser et nul n'a pu y parvenir. Mais toi, Vincent, je te connais, toute résistance serait inutile. » Et, faisant entendre une sorte de rugissement, il s'enfuit, laissant la jeune fille désormais délivrée de son terrible ennemi.

Vincent Ferrier, comme toutes les grandes âmes, avait un cœur délicat, reconnaissant. A Montecalieri, un bon paysan lui offrit une empressée hospitalité. L'apôtre veut lui témoigner sa gratitude par quelque bienfait. Comme son hôte lui demande : « Maître, comment faire pour être préservé de ces orages qui, tous les ans, dévastent nos campagnes ? » — « Pour cette année, je m'en charge », répond-il simplement. A peu de temps de là, éclate un terrible orage : la grêle hâche les récoltes, déjà presque mûres pour la moisson... L'ouragan terminé, au milieu des champs ravagés celui de l'hôte charitable apparaissait intact !

L'apôtre prêchait à Ecija, cité espagnole fort ancienne. Dans les rangs de l'auditoire, se trouvait une Juive riche et

influente. Si elle venait aux sermons, ce n'était point par désir de trouver la lumière. Obstinément attachée au judaïsme, elle n'avait qu'un but : troubler la cérémonie par quelque esclandre. Plusieurs fois, elle fit à voix haute d'inconvenantes réflexions. Vincent supportait tout avec patience, paraissant ne rien entendre. Un jour, de façon à mieux marquer son hostilité, la Juive se lève au milieu du sermon pour sortir. On lui barre le passage, son insolente attitude provoquant l'indignation de tous. « Laissez sortir cette femme, dit alors le prédicateur, mais que ceux qui se tiennent sous le porche veuillent bien se retirer ailleurs. » On obéit. La protestataire n'arrive pas plutôt sous les arceaux du grand portail qu'un pan de mur s'écroule sur elle. Quand on la dégage de dessous les décombres, ce n'est plus qu'un cadavre tout pantelant. Chacun de reconnaître là un châtiment divin. Mais voici que de nouveau retentit la voix du Prêcheur. S'adressant à la victime : « Femme, au nom de Jésus-Christ, reviens à la vie ! » Et à l'admiration de tous, l'infortunée se lève pleine de santé. La leçon porta. La récalcitrante juive se convertit. Bien plus, elle constitua une fondation pour que, chaque année, le dimanche des Rameaux, eut lieu une procession qui commémorerait ce double miracle, et fut donné sur ce sujet un sermon par un Dominicain.

A Huete, une source livrait une eau contaminée, dangereuse pour les hommes et les bestiaux. Le saint la bénit et elle fournit dès lors une eau très salutaire pour tous.

Vincent et sa Compagnie arrivaient dans un hameau de Catalogne, à Locana. L'aubergiste de l'endroit ne pouvait offrir pour toute cette troupe que cinq pains et une outre de vin. « Donnez toujours », lui dit le serviteur de Dieu. Chose merveilleuse : le pain et le vin se multiplient de telle sorte qu'après en avoir distribué à chacun à satiété il en reste encore.

Le vendredi 21 mars 1410, le saint prêche à Tortose, de l'autre côté de l'Ebre. On y accède par un long pont de bateaux rapidement construit. Tandis que la foule s'y transporte à flots pressés, soudain le pont se disloque et les embarcations commencent à s'en aller à la dérive. Une immense clameur s'élève vers le ciel. Mais Vincent apparaît. Il trace

un grand signe de croix et, instantanément, tout se trouve parfaitement rétabli.

A Zamora, l'homme de Dieu confère à l'une des cloches du couvent des Frères Prêcheurs le pouvoir de sonner d'elle-même trois jours avant la mort d'un religieux. Le prodige s'accomplit pendant près d'un siècle et demi. L'entendait-on sonner ? Toute la communauté se mettait en retraite, chaque dominicain se confessait, se préparait d'une façon immédiate à la mort. Et l'un d'entre eux mourait le troisième jour.

Mentionnons encore deux faits extraordinaires qu'on aimera connaître. Ils ont en effet un rare cachet d'originalité. Le premier, d'aimable originalité ; le second, d'originalité quelque peu narquoise.

A Valence, une femme était souvent rouée de coups par son mari. Parce que laide, très laide même, son époux la prenait en grandissante aversion. Elle expose sa détresse à Vincent Ferrier, lui indiquant la cause des emportements de son conjoint. — « Peut-on bien offenser le bon Dieu pour si peu de chose ? » répond doucement le saint. Et sur-le-champ, il la rend la plus belle de Valence ! Si bien que dans cette ville, cela deviendra la coutume populaire de dire, en parlant d'une femme laide : « Elle aurait besoin de saint Vincent Ferrier... »

Aux îles Baléares, un cabaretier vint se plaindre à l'apôtre que plusieurs de ses clients refusaient de lui payer au prix marqué le vin consommé, ce qui lui causait du préjudice : « Apportez-moi de votre vin », repartit Vincent. — Le plaignant va lui en chercher une bouteille. — « Versez-la ici », et le religieux lui présente son scapulaire en forme de coupe. — « Mais vous allez être taché ! » — « N'ayez pas peur ! » L'homme verse. O surprise ! Tandis que le vin passe à travers l'étoffe, sans la salir, l'eau dont il était fortement coupé reste à la surface... Le cabaretier n'insiste plus...

Que d'autres prodiges pourraient s'ajouter ! Notamment, plusieurs résurrections.

Saint Vincent Ferrier est incontestablement l'un des plus grands thaumaturges de l'Église, sinon le premier de tous.

Et quant aux prodiges posthumes, leur nombre considérable interdit toute approximation. « Si l'on réunissait tous

les ex-voto provenant des miracles posthumes opérés par Vincent Ferrier, a-t-on écrit, un palais d'Exposition, même très grand, ne suffirait pas à les contenir. »

*
* *

Rejoignons le célèbre Prêcheur à Saragosse, où il arrive le 1er novembre 1414.

Il évangélise assez longuement cette ville, deux mois probablement.

Ensuite, il parcourt à nouveau tout l'Aragon. Cette randonnée apostolique dure de l'Épiphanie 1415 à juin.

A cette époque, il se dirige vers l'antique Graus. Il trouve là, chez les fidèles, un empressement extrême à profiter de sa parole. Aussi leur fait-il don de son grand crucifix de mission.

Après, il rayonne dans la Catalogne.

Puis se rapproche de Barcelone.

En cet été 1415, il faut sans doute placer un rapide voyage en Italie. Vincent va prier au tombeau de son bienheureux Père saint Dominique à Bologne. Il en profite pour prêcher dans cette illustre cité. Il revient par Pérouse et, peut-être, Rome.

Dès le début de l'automne, nous le trouvons à Perpignan, où on l'a reçu avec de grands honneurs. Là se tient une très importante réunion, toujours en vue d'éteindre le schisme.

Quels personnages délibèrent ! Benoît XIII, l'empereur Sigismond, le roi d'Aragon, les comtes d'Armagnac, de Foix, de Savoie, de Lorraine, de Provence, les ambassadeurs du Concile de Constance, de la France, de la Hongrie, de Navarre, de la Castille, de nombreux archevêques et évêques...

Vincent Ferrier, lui, joue un rôle de premier plan. Il prêche dans la ville, parle au Congrès, accorde de nombreux entretiens particuliers. Il exerce une profonde influence sur les habitants, sur les souverains et leur cour, sur les ambassadeurs et les prélats.

Mais le voici qui tombe gravement malade. Une fièvre intense le mine. Elle a une origine morale : sa douleur de voir Benoît XIII rester sourd aux instantes sollicitations de tous,

alors que Grégoire XII et Jean XXIII ayant consenti à se démettre, on pourrait rétablir l'unité dans l'Église. Le Pontife lui envoie son médecin. « Remerciez le Pape et soyez vous-même remercié, dit le saint, ce n'est pas de la terre que me doit venir le remède. Jeudi, je pourrai de nouveau paraître en public. » De retour, le médecin déclare : « Selon la science, sa fin approche, mais il prêchera jeudi prochain ; il l'a dit et soyez-en sûrs. » Le jeudi suivant, Vincent apparaissait en chaire, plein de santé. Il prêcha avec force sur ce texte terrible : « *Ossa arida, audite verbum Dei : ossements desséchés, écoutez la parole de Dieu.* » Tout le monde trembla. Benoît XIII le tout premier. Des allusions, en effet, flétrissaient sa conduite. On ne pouvait s'y méprendre.

Au début de janvier 1416, une mesure d'extrême importance est prise. Le roi Ferdinand, souverain d'Aragon, Catalogne et Valence, les ambassadeurs de Castille, d'Armagnac et de Foix — au nom de leur monarque ou de leur prince, promulguent un acte de soustraction d'obédience. Puisque Pierre de Lune se refuse à rendre la paix à l'Église, on se sépare résolument de lui. Vincent Ferrier, consulté par Ferdinand, a nettement approuvé la grave décision. Et lui-même l'annonce au peuple, le jour de l'Épiphanie. Ce fut certainement la plus grande douleur de sa vie que d'être obligé de rompre avec le Pontife que, jusque-là, il avait constamment défendu, au service duquel son immense influence s'était dépensée. Mais puisque le devoir exigeait cette volte-face, il eut le courage de l'accomplir à la face du monde.

Conséquence de cet acte d'héroïque énergie : le schisme va cesser. Encore un peu de temps, et l'Église, dans sa presque unanimité, reconnaîtra un seul Pontife, le Pape Martin V, élu à Constance.

Dans son *Histoire des Conciles*, Héfélé écrit à ce sujet : « Le célèbre Vincent Ferrier fut un de ceux qui contribuèrent le plus à modifier l'attitude du roi d'Aragon à l'égard de Benoît. Autrefois, partisan zélé de Benoît XIII, dont il dirigeait même la conscience, il avait pu se convaincre plus tard que son égoïsme était le seul obstacle à des sacrifices devenus nécessaires pour l'extinction du schisme, et cette persuasion ne lui permit pas de soutenir plus longtemps sa cause. Le

renom de sainteté qui l'entourait et l'énergie de sa parole ne tardèrent pas à gagner l'esprit du peuple. »

Notre saint a donc noblement agi en abandonnant le Pontife qui s'opposait au bien général de la chrétienté, à la paix de l'Église.

Le retrait d'obédience vis-à-vis du Pape d'Avignon effectué, l'apôtre quitte alors Perpignan.

Durant janvier et février, il évangélise le Roussillon et la Catalogne.

Puis, un peu avant Pâques, il prend le chemin de France. C'est dans notre pays qu'il exercera désormais son apostolat. Il y demeurera jusqu'à son dernier soupir. Et la Bretagne gardera son corps...

*
* *

L'itinéraire de l'apostolat de Vincent Ferrier en France, sur la fin de sa vie, peut être assez facilement retracé grâce aux documents municipaux. Que de choses intéressantes renferment les archives poudreuses ! A notre vif regret, nous devons nous borner à les effleurer.

L'illustre Prêcheur pénètre dans le Languedoc par Narbonne. Une persistante sécheresse désolait la région. On le supplie de faire violence au ciel. Il prie et la pluie tombe pendant trois jours. On devine combien sa prédication fut fructueuse.

Il gagne ensuite Béziers. Là, au contraire, la pluie venant à incommoder la foule tandis qu'il parle sur une place publique, il joint les mains, lève les yeux au ciel, et aussitôt les nuages se dissipent, brille un radieux soleil.

Tour à tour, il évangélise le Comté de Foix, le Toulousain, l'Albigeois, le Rouergue, l'Auvergne.

Le vendredi avant les Rameaux, venant de Castelnaudary, il arrive à Toulouse où il trouve une perpétuelle ovation. Prodigieux apostolat que celui de Toulouse.

On le signale, de mai à septembre, à Portet, Muret, Castanet, Hauterive, Montesquieu, Caraman, Castres, Gaillac, Albi, Cordes, Najac, Saint-Affrique, Sauveterre, Millau, Villefranche, Rodez, Mende, Marvéjols, Saint-Flour.

Le 3 octobre, il entre au Puy. Il y donne quinze sermons. Fin novembre, Clermont-Ferrand le reçoit. De là, l'apôtre rayonne dans toute la contrée. Riom et Aigueperse le possèdent en janvier 1471, Moulins en février.

Lyon le voit ensuite avec bonheur, courant mars, revenir une seconde fois. Il prêche au Pré d'Ainay. Quoique celui-ci couvre une vaste superficie, on doit abattre le mur de clôture en raison de la multitude.

Le 4 mai 1417, Vincent fait une entrée solennelle à Mâcon. L'évêque, Jean Christini, l'accueille à la porte de la ville, à la tête de son Chapitre, accompagné de tout son peuple. L'homme de Dieu reste jusqu'au 13. Il parle chaque jour au pré du Breuil en présence d'une extraordinaire affluence. Les enfants de cette cité montrent une particulière ardeur aux processions de pénitence. Ils se frappent avec force, criant : « Seigneur Dieu, Jésus, miséricorde ! Miséricorde, Vierge Marie ! Mère de Dieu, priez pour nous et pour tous les pécheurs ! »

De Mâcon, le serviteur de Dieu se rend à Cluny, Tournus, Autun.

Puis il prend la route de Franche-Comté. Il veut en effet longuement conférer avec Colette, la sainte réformatrice des Clarisses, sur les grands intérêts de l'Église. C'est surtout pour l'entretenir qu'il a pris la direction de la France.

*
* *

Il la rencontre d'abord à Auxonne, puis à Poligny. Mais c'est à Besançon qu'il peut vraiment conférer à loisir avec elle.

Ici, ouvrons la vie de sainte Colette, écrite par l'abbé Larcenaux, en 1785, et lisons :

« Vincent Ferrier avait écrit de Saragosse à la bienheureuse qu'il allait à Besançon pour la voir et pour conférer avec elle sur l'Église et sur le schisme, selon l'ordre qu'il en avait reçu d'En-Haut ; qu'il se mettait en chemin, mais que son voyage serait long, parce qu'il avait encore ordre de prêcher en passant par toutes les villes de France, et que, quand

il approcherait de Besançon, il lui en donnerait avis. La Bienheureuse reçut la seconde lettre à Auxonne ; il lui marquait, de plus, qu'il ne prêcherait pas seulement quelques sermons à Besançon, mais qu'il y ferait une mission pour avoir plus le temps de la voir et de conférer avec elle.

« Toute la cité fut comblée de joie quand Colette publia cette missive ; la réputation de ce grand prédicateur enflammait du désir de l'entendre ; la plus grande partie de la noblesse du pays et des villes voisines se rendirent à Besançon, il en vint même beaucoup des provinces étrangères, de la Suisse et de la Lorraine.

« Saint Vincent Ferrier arriva à Besançon le 4 juillet de l'an 1417, avec une foule de disciples et d'autres personnes qui le suivaient ; il entra par la porte des Minimes ; il alla droit à la maison de Sainte-Claire pour voir la Bienheureuse. Ayant conféré quelque temps en secret avec elle, il se retira chez les Dominicains, dans la maison de son Ordre.

« Ses disciples avaient dressé le même jour un autel sur la place Saint-Pierre et une chaire de prédicateur auprès de l'autel. La mission dura trois semaines. Les anciens, qui ont parlé de cette mission, rapportent que les sermons de Vincent Ferrier et les miracles de sainte Colette avaient changé entièrement la face de Besançon...

« Ce saint prédicateur prêcha six fois, pendant sa mission, dans l'église de Sainte-Claire, devant la Bienheureuse et les religieuses.

« On ne sait point ce qui se dit dans les conversations secrètes des deux grands saints. On sut seulement six semaines après la mission, par les lettres de Thiébaut de Rougemont, archevêque de Besançon, qui était au Concile de Constance, que les deux saints avaient écrit au Concile, de la part de Dieu, de tenir ferme, qu'il en sortirait un grand Pape qui ferait finir le schisme et remettrait la paix dans l'Église. Ils adressèrent leurs lettres au prélat de Besançon, qui les en remercia, et les porta au Concile où elles furent lues publiquement.

« On ne peut exprimer, disait la lettre du prélat à son chapitre, la joie que le Concile en fit paraître, connaissant la sainteté de ces deux saints qui faisaient des miracles, ressus-

citaient les morts et étaient devenus les oracles du monde chrétien ; d'autant plus que tous les deux avaient abandonné Pierre de Lune, qui était la pierre d'achoppement du Concile par son obstination. On ne douta plus depuis ce temps de l'heureux succès du Concile ; il y eut un accord merveilleux parmi les nations qui le composaient, et Martin V fut élu.

« ...Saint Vincent Ferrier, ayant vu la croix dont Jésus-Christ avait fait don à la Bienheureuse, se prosterna d'abord avec un grand respect, pria quelque temps devant elle avec une ferveur singulière et l'embrassa. Il fit ensuite beaucoup de questions à la Sainte, sur les circonstances du temps, du lieu, de la manière dont elle lui avait été envoyée, en présence du confesseur et de toutes les religieuses de la maison. Il félicita la sainte d'un tel présent reçu du Roi des rois ; puis il la pria de recevoir le présent qu'il désirait lui faire lui-même de ce qu'il avait de plus précieux, dans sa pauvreté, et de plus conforme au présent de Jésus-Christ ; c'était la croix qu'il avait apportée d'Espagne, et avec laquelle il était entré dans toutes les villes de France où il avait prêché...

« Le Saint, après avoir offert la croix à la Bienheureuse, ne pouvait se lasser de fixer avec étonnement celle que Jésus-Christ lui avait envoyée. Il adressa à cette croix des paroles si touchantes que la Bienheureuse en fut ravie en extase, en présence du saint. Quand elle fut revenue à elle-même, elle le remercia de son présent, lui dit que ces deux croix du Maître et du serviteur étaient ce qu'elle estimait le plus et qu'elle conserverait le plus précieusement. Mais que, pour le remercier plus particulièrement, elle allait lui dire ce que le Seigneur lui avait fait connaître de lui dans cette élévation d'esprit qui venait de lui arriver : que Dieu l'appellerait à Lui dans moins de deux ans, pour le récompenser de ses grands services. Le P. Vincent, surpris d'une telle prophétie, et répétant les termes de la Bienheureuse : « Dans moins de deux ans... » lui dit qu'il espérait aller mourir en Espagne. « En France », repartit la Bienheureuse. La prophétie s'accomplit exactement.

« Ce fut un touchant spectacle, que la plume ne peut représenter, que celui du moment où les deux Saints se séparèrent pour la dernière fois : ils ne purent se dire ni l'un ni l'autre un seul mot, la grille était ouverte, toutes les religieuses, à

genoux et fondant en larmes, demandèrent au Saint sa bénédiction... »

Et l'on dira, oserons-nous ajouter après avoir transcrit cette délicieuse page de la rencontre de Vincent Ferrier et de Colette, que la vertu dessèche le cœur ! Ah ! bien au contraire, quelle exquise sensibilité chez les saints ! En vérité, personne sait-il mieux aimer, avec plus de délicatesse affectueuse, que celui chez qui le feu de l'amour divin a consumé toutes ces scories qui encombrent ordinairement les avenues du cœur humain et rétrécissent ses capacités d'aimer ? La grâce ne détruit pas la nature : elle la purifie, l'embellit, la transforme, l'idéalise...

*
* *

En quittant Besançon, Vincent Ferrier se dirige vers Dijon, capitales des ducs de Bourgogne. Il y arrive, au milieu d'immenses honneurs, courant août 1417. La duchesse assiste d'une loge en bois aux prédications qui ont lieu hors des murs de la ville, près des Chartreux.

Pendant que le serviteur de Dieu se trouvait à Dijon, lui arriva une ambassade de Constance. Les Pères du Concile divisés sur un point de doctrine, voulaient avoir recours aux lumières de Maître Vincent. Écoutons à ce sujet une intéressante déposition, celle de Ferdinand, évêque de Télésia : « Une grande discussion s'éleva au Concile sur un point de foi... On mit en route, pour Dijon, une ambassade dont faisaient partie le cardinal Saint-Ange, deux Maîtres en théologie et deux Docteurs. Le cas proposé, Maître Vincent l'expliqua, puis ajouta : « c'est à cause de l'orgueil de plusieurs que Dieu a refusé de vous éclairer là-dessus. Il y a là-bas un démon qui empêche la vérité... Ce ne sont là cependant que des jeux d'enfants ; et je m'étonne que des hommes si savants n'aient pu résoudre cette question. » Et il la résolut. La réponse fut regardée par tout le Concile comme un prodige. La formule en était d'une lucidité si parfaite, qu'on ne pouvait rien y changer. — « Un mot de cet homme, ajoute un auteur, pesait plus que toute la science des cardinaux et des docteurs dont se composait l'auguste assemblée. »

Après Dijon, en passant par Rochefort-sur-le-Doubs, notre saint gagne Bourg-en-Bresse où il donne une mission. Il prêche à la halle. La chaire était au centre du vaste bâtiment, placée sur une boutique.

Puis il se rend en Savoie. A son départ de Chambéry, les Prêcheurs de cette ville obtiennent, à force d'instances, que l'apôtre leur laisse son missel, son chapeau, son bâton et sa chape. Ils conservèrent très précieusement ces reliques honorées parfois par de grands concours de peuples.

Au début de l'hiver 1417, Vincent évangélise Bourbon-Lancy, Lapalisse, Decize, Nevers.

Il entre à Bourges courant décembre. Là, une épreuve assez grave l'attendait. L'archevêque, Guillaume de Bois-Ratier, contrairement à ce qui se passait partout, était fort mal disposé à l'égard du célèbre dominicain. Il se proposait même de lui interdire la prédication dans son diocèse. « Mais, lorsque le prélat vit à ses genoux, lui demandant humblement, mission et bénédiction, ce vieillard portant au front une sorte de rayonnement qui n'était pas de la terre, il hésita ; et quand, au premier discours, cette voix si pleine de Dieu eut frappé son cœur, lorsque surtout le saint, souriant doucement, lui eut fait comprendre que rien ne lui était caché des secrets des âmes, il ne put retenir son émotion, s'avança au pied de la chaire, fondant en larmes, le reçut dans ses bras, puis remercia Dieu hautement de lui avoir envoyé un pareil apôtre. Et il ne voulut pas qu'il logeât ailleurs qu'au palais épiscopal où il le reçut avec toutes sortes d'égards. »

Les derniers jours de l'année, le serviteur de Dieu arrive à Tours. Durant son ministère dans cette cité, un célèbre orateur, Antoine Montanus, vient lui notifier officiellement, de même qu'à un souverain, l'élection du Pape Martin V. Il l'informe que le nouveau Pontife le confirme dans sa dignité de légat aux pouvoirs très étendus.

En janvier, Vincent pénètre dans l'Ouest. Angers le retient un mois tout entier, puis il rayonne de tous côtés, jusqu'aux confins de l'Anjou.

Nantes le reçoit ensuite.

Le voici aux portes de cette Bretagne où, à trois reprises, par un envoyé spécial, le duc Jean le Sage l'a appelé.

Mais avant de le suivre dans cette dernière phase de sa carrière apostolique, arrêtons-nous quelques instants à considérer en Vincent Ferrier le saint.

*
* *

A voir ce religieux constamment hors de son couvent, pérégrinant sans cesse de cité en cité, de pays en pays, quelques-uns de nos lecteurs auront pu se demander s'il a vraiment pratiqué toutes ces vertus qui trouvent dans la vie du cloître leur meilleur garant.

Qu'ils se rassurent pleinement. Le grand apôtre fut un grand saint, « un homme d'une extraordinaire sainteté », pour reprendre l'expression de la chronique piémontaise déjà citée.

Tous les témoins oculaires qui ont déposé au procès de canonisation l'ont unanimement affirmé. Et en quels termes ! Leurs témoignages corroborent pleinement ce passage d'une lettre de Nicolas de Clémenges : « Ce qui met le comble à la gloire de cet homme, c'est que sa vie est absolument conforme à sa prédication. Il n'est pas de ces pharisiens qui s'assoient majestueusement sur la chaire de Moïse, disent et ne font pas. Quand il enseigne ce qu'il faut faire, il y ajoute l'exemple. »

Quelle humilité ! Il n'était pour ainsi dire pas un instant où il n'eut très vif le sentiment de sa misère, de son rien. Il recherchait avec empressement les occasions de s'abaisser. Quoique investi par le Souverain Pontife lui-même — et pour toute l'Église — du ministère de la parole, nous le voyons, au Puy, aller de suite après son entrée demander au grand Vicaire l'autorisation de prêcher.

Il ne se réservait point pour les centres importants, pour les auditeurs distingués. Il parlait aussi bien dans les bourgs que dans les cités. En Bretagne, son apostolat sera principalement rural. Il s'en ira de village en village plus encore que de ville en ville. Et — spectacle fort touchant — lui, « le légat du Christ », que de fois, sur la fin du jour, il circule

à travers les hameaux, apprenant aux petits enfants le signe de la croix, les premières prières, entrant dans les chaumières les plus misérables pour porter à de très humbles gens — surtout des malades ou des vieillards, qui n'ont pu venir l'entendre — le bienfait de son évangélique parole et le réconfort de ses précieux encouragements.

On l'accueillait partout, nous l'avons vu, avec d'insignes honneurs. La foule l'ovationnait, lui baisait les mains, parfois d'éminents personnages l'abritaient sous un riche baldaquin. Certains lui faisaient grief de ne pas se dérober à ces démonstrations, l'accusaient de vaine gloire. Vincent avait trop la conviction de son néant pour se complaire intérieurement en quoi que ce soit dans tout cet appareil extérieur. Il ne s'y opposait pas parce qu'il voyait là une manifestation de la bonne disposition des âmes à recevoir la parole divine et aussi — raison qui pourrait dispenser de toute autre — parce qu'il n'aurait aucunement réussi à comprimer l'élan populaire. Cependant, certains jours où son humilité était par trop à l'épreuve, il ne parvenait pas à retenir une protestation. Écoutons cette déclaration de Galbaud Dahusti — bien de nature à nous fixer sur les sentiments intimes du serviteur de Dieu : « Il me supplia, pour l'amour du Christ, ainsi que tous ceux qui avaient le gouvernement de la cité, d'empêcher la foule de le suivre et de se livrer à des démonstrations qui sentaient l'idolâtrie. »

La pauvreté de notre saint égalait son humilité. Lui, le confesseur des grands, l'arbitre des pays, le célèbre prédicateur, il ne cessa jamais de vivre en pauvre, en vrai pauvre. « Parfait observateur de la pauvreté, écrit encore Nicolas de Clémenges, il ne possède rien, ne reçoit ni argent ni dons, et se contente du plus strict nécessaire. Il n'accepte les vêtements qu'on veut bien lui offrir que lorsque le sien est tellement vieux et tellement en loques qu'il cesse d'être décent ; selon l'enseignement du Maître, il ne veut point avoir deux manteaux ni deux tuniques. »

La chape était de grosse laine, tout son habit de coupe fort simple, fréquemment râpé et rapiécé.

La Bible et son bréviaire composaient tout son bagage.

Longtemps, il accomplit à pied ses courses apostoliques.

Vint un jour où l'âge et des infirmités — notamment une plaie à la jambe — le contraignirent d'user d'une monture. Alors, il fit choix d'un âne, d'une « méchante bourrique ». Harnachement à l'avenant : un bât grossier, un simple licou en guise de bride, des étriers de bois retenus par des cordes... C'était là tout l'équipage de celui qu'on recevait comme un triomphateur à son entrée dans les cités !

Vincent témoignait en toute rencontre une douce bonté aux pauvres gens. Bien loin de les rudoyer, de les regarder de haut, il se montrait ravi quand s'offrait quelque occasion de leur rendre service, lorsqu'il pouvait, en telle ou telle circonstance, contribuer au soulagement de leurs infortunes. Ainsi, il faisait régulièrement distribuer aux indigents tous les mets qu'on lui servait après le poisson du début.

Il pratiqua toujours une austère mortification dans le manger et le boire, et en toutes choses. Maître Vincent prenait à son repas du potage, du pain, une modique part du premier poisson présenté, puis n'acceptait plus rien. Quelque nombreux que fussent les plats apportés, il se contentait toujours d'un seul. Il observait une intégrale abstinence : jamais on ne le vit manger de viande. Il coupait fortement d'eau son vin, et buvait seulement trois fois au cours du dîner. Il ne faisait qu'un repas par jour. Personne ne put l'amener à toucher à des aliments le soir. Il ne donnait à son corps que le strict nécessaire.

Cinq heures par nuit — de neuf heures à deux heures : voilà le plus qu'il lui arriva de dormir. Et il prit rarement ce sommeil dans un lit. Malgré qu'on lui en prépara toujours un, il s'étendait ordinairement tout habillé à terre, sur un tapis ou sur le plancher nu, la tête appuyée sur sa Bible, ne couvrant ses membres que d'une mauvaise couverture.

Il portait habituellement un cilice. Ses flagellations étaient souvent sanglantes. A Chinchilla, il logea au couvent de son Ordre. Quand il partit, il laissa les murs de sa cellule tout maculés de son sang. Sa discipline ne pouvait que meurtrir son corps, car elle avait six nœuds ferrés.

Cette mortification continuelle à laquelle il s'assujettissait contribuait efficacement à lui assurer une domination de plus en plus souveraine sur la chair. Sa pureté était resplendissante,

Elle transparaissait pour ainsi dire à travers son enveloppe physique. Il arrivait qu'un simple regard du virginal dominicain, au passage, jetait à ses pieds, touchée, repentante, assoiffée de régénération, une malheureuse créature tombée dans la fange du vice.

Jamais — chose surprenante parce que rare, et d'autant plus extraordinaire que la Compagnie qui suivait partout l'apôtre comptait de nombreuses femmes — jamais on ne suspecta les mœurs de Frère Vincent. Tous s'accordaient à les reconnaître non seulement irrépréhensibles, mais vraiment saintes.

De quelle modestie il s'entourait tout entier afin que rien ne risquât de mal édifier ou de blesser en lui, si peu que ce soit, la belle vertu de chasteté ! Le cristal de son âme, il le voulait si limpide !

« Il tenait ses yeux modestement baissès. Lorsqu'une femme se présentait à lui, demandant conseil pour son âme ou santé pour son corps, il lui parlait poliment et doucement, mais avec la plus grande modestie. Non seulement, il s'abstenait de toute parole malsonnante et vaine, mais il reprenait en toute charité les fadaises qu'il entendait. »

Il gardait la plus grande réserve, même vis-à-vis de son propre corps. Des indiscrets remarquèrent qu'il ne changeait jamais de linge que dans une totale obscurité.

Obligé, de par sa mission évangélique, de vivre dans le monde, il veilla — avec quel soin ! — à ne jamais être *du* monde. Si la cité où il entrait possédait un couvent de son Ordre, c'est là qu'il descendait presque toujours. Dans les localités où il n'y en avait pas, il demandait l'hospitalité, sauf circonstances spéciales, à quelque monastère d'une autre famille religieuse ou au Recteur de la paroisse. On ne le voyait point errer à l'aventure par les places ni par les rues.

« La Règle garde celui qui la garde. » Notre Prêcheur observait rigoureusement tous les articles des Constitutions des Frères Prêcheurs compatibles avec sa croisade apostolique.

« Trente ans, écrit l'un de ses biographes, il demeura hors du cloître, étranger aux exercices de la vie conventuelle, et dans un flot d'occupations qui eussent bien légitimé, ce semble, un certain affranchissement des observances régulières.

Combien, à sa place, eussent considéré ces lois monastiques comme des entraves, et abandonné aux religieux qui ne sortent pas de les pratiquer ! Quant à Vincent, nous le trouverons au terme de sa carrière, aussi fidèle, aussi scrupuleux observateur des constitutions dominicaines qu'au jour de sa Profession. Saint Dominique les avait laissées à ses Enfants comme les moyens les plus propres et les plus efficaces pour atteindre la fin de l'Ordre : le salut des âmes par la prédication.» Dès lors, comment ne les eût-il pas gardées dans toute la mesure possible, lui, le véritable Fils du glorieux Patriarche, lui, vrai Prêcheur tout rempli du feu sacré de l'amour des âmes !

Les âmes : oh ! oui, son cœur était tout brûlant, tout débordant de zèle pour elles ! Durant toute sa vie de prédicateur, quelle ardeur il apporta à leur évangélisation ! Héroïque pèlerin de la parole divine, il s'en va, pour ramener les pécheurs au Christ, malgré ses forces physiques assez limitées, de royaume en royaume, de province en province, de ville en ville, de bourg en bourg... Journellement, se vérifia en quelque façon pour lui la parole dite par saint Jean du Maître des apôtres : « *Fatigatus in itinere* : il s'était fatigué sur le chemin », à la poursuite des âmes...

Cet incomparable évangélisateur qui remuait l'Europe par sa prestigieuse éloquence, ce puissant thaumaturge qui semait les miracles à pleines mains, ce « légat du Christ » qui avait reçu du Seigneur Lui-même sa mission, ne se départit jamais vis-à-vis de ses supérieurs d'une toute respectueuse et très filiale déférence. Il les informait, en sujet très obéissant, de ses travaux. De Genève, Vincent Ferrier écrivait à son Maître Général, Jean de Puynoix : « Pour que votre Révérence n'impute pas mon silence à oubli ou manque de respect, j'ai pris à grand'peine quelques minutes chaque jour, pendant plusieurs semaines, pour vous rendre compte de mes courses apostoliques. »

Ces courses apostoliques si accaparantes ne l'empêchaient point de vaquer quotidiennement un long moment à l'étude. Après le repas, il ne parlait point, mais se retirait pour lire quelque docte ou pieux ouvrage.

C'était surtout sa Bible qu'il consultait, qu'il approfon-

dissait. De très bon matin, il récitait le psautier complet, puis, avant sa messe, méditait sur un chapitre de l'Ancien ou du Nouveau Testament.

Si occupé qu'il fût, notre saint accueillait chacun avec une rare affabilité. On pouvait l'aborder en toute confiance, sans aucune crainte de s'exposer à être éconduit. Sa douce amabilité mettait tout de suite à l'aise. Jamais homme ne se montra plus sociable que Maître Vincent. Même une certaine bonhomie se glissait parfois dans ses entretiens. Il était toujours gai. Sa parfaite égalité d'humeur lui assurait un prompt ascendant sur ceux qui l'approchaient.

Par les rues, par les chemins, il saluait tout le monde, inclinant respectueusement la tête, adressant volontiers une bonne parole qu'accompagnait un paternel sourire.

Dans sa conversation éclatait une absolue franchise. Jamais de feinte, de duplicité chez lui. En toute son attitude, apparaissait une édifiante, une conquérante simplicité. Rien de composé, de compliqué : tout était naturel, spontané, vrai.

Vincent Ferrier fut un admirable modèle de patience. Pierre du Colombier, membre de sa Compagnie, déclare « qu'il ne l'a jamais vu s'impatienter, bien qu'il l'ait vu, ajoute-t-il naïvement, tomber deux fois de son âne ». L'archidiacre de Toulouse atteste que « sa patience, manifestement au-dessus de toutes les forces humaines, était toute divine ».

Que de patience il lui fallait pour supporter sans se plaindre toutes les bizarreries, toutes les importunités de la foule ! Parfois, il faillit être étouffé par ceux qui l'enserraient de tous côtés, d'autres fois comme asphyxié par l'odeur fétide qui, aux fortes chaleurs, se dégageait de la malpropreté des gens qui s'agrippaient à lui et qui étaient surtout des pauvres et des malades. Jamais, cependant, une parole de contrariété, un geste pour se dégager : il souffrait tout avec une inaltérable patience.

Où la puisait-il ?

Dans sa vie de grande oraison, d'intimité profonde avec Jésus, exemplaire achevé de douceur, de patience.

Son esprit de prière atteignait un étonnant degré.

Durant le jour, son âme demeurait constamment unie à

Dieu. Il s'adonnait à la contemplation « sans relâche, ni ennui, ni fatigue ».

La nuit, il la passait souvent — lorsque son apostolat rencontrait de spéciales difficultés ou qu'une motion particulière du Saint-Esprit l'y invitait — presque tout entière en oraison. Ceux qui l'observaient et le voyaient ainsi consacrer le temps du repos à l'adoration, à l'amour, à la supplication, regardaient cela comme un prodige. Toujours, il était debout dès deux heures pour réciter matines et laudes.

En voyage, il ne se relâchait en rien de ses habitudes de prière intense. « Je l'ai vu, en différents endroits, avant d'entrer dans les villes, affirme Raymond Fabri, descendre de son humble monture, se prosterner, joindre les mains, et, levant les yeux au ciel, invoquer avec larmes Dieu et ses saints pour lui-même et le peuple qu'il allait évangéliser. »

Au saint autel, son ardente piété semblait revêtir plus de ferveur encore. Elle devenait brûlante. Tout le temps qu'il tenait en ses mains la divine Victime, au moment de la Communion, les larmes ne cessaient de couler de ses yeux. « Le sacrifice s'achevait dans une sorte d'irradiation de tout son être, son visage s'enflammait, un resplendissement tout céleste y apparaissait. »

Sa messe, il la célébrait chaque matin, entre six et sept heures, après s'être confessé, et il la chantait solennellement du haut d'une estrade dressée en plein air et agréablement ornée.

Pourquoi chanter tous les jours la messe ? Parce que Vincent s'était imposé de se rapprocher le plus possible en voyage de la vie claustrale et que, dans la vie dominicaine régulière, la messe conventuelle se chante chaque matin.

Dès le début, il eut soin de constituer ce qu'on peut appeler sa chapelle. Elle ne comprenait que des prêtres, car le saint ne voulait personne autre qu'eux pour chantres et ministres à l'autel.

Ces ecclésiastiques, soigneusement exercés, exécutaient, les uns les divers morceaux de l'office d'une voix douce, suave, toute pénétrée de véritable dévotion, tandis que d'autres les accompagnaient harmonieusement avec des instruments appropriés à la musique religieuse, et que certains officiaient,

aux côtés du serviteur de Dieu, avec une édifiante gravité.

L'illustre Prêcheur aimait les pieuses mélodies du chant grégorien, les belles cérémonies liturgiques. Il comprenait quelle profonde influence elles exercent sur les fidèles et il entendait ne pas se priver de ce précieux adjuvant.

De fait, il y avait toujours foule. Et chacun de trouver trop court cet office qui se déroulait avec tant de grâce et de dignité.

Cette puissance de la beauté du culte sur les âmes reste toujours la même, de nos jours comme par le passé. Que d'œuvres qui, quoique très utiles, ne devraient passer qu'après, en seconde ligne, cédant le pas au principal !... La vitalité catholique de nos paroisses y gagnerait certainement.

Saint Vincent Ferrier pratiqua de hautes vertus, fut tout rempli d'esprit de prière. Et cela lui vaut d'insignes faveurs célestes.

Souvent, on remarqua, par des fissures ou le trou de la serrure, que la chambre où se tenait le célèbre apôtre était irradiée d'une inexplicable lumière, et il arriva qu'on l'aperçut élevé de terre en extase. Quelquefois, on entendait un chuchotement de mystérieuses voix.

La reine Yolande — les souveraines et leur suite, seules des personnes du sexe, peuvent franchir la clôture dominicaine — vit, au couvent de Valence, la cellule du saint dominicain, son confesseur, toute rayonnante d'une magnifique clarté, et celui-ci, en oraison, la tête environnée d'un nimbe d'or, le visage si resplendissant qu'instinctivement elle recula,

A Lérida, cette fois, le roi Ferdinand venu pour consulter Frère Vincent, son directeur de conscience, le trouva comme enveloppé d'une éclatante lumière que ne pouvait soutenir la vue et il se retira sans oser lui dire un mot.

Au monastère des Prêcheurs de Cervera, où le serviteur de Dieu était descendu, quelques Frères furent réveillés, la nuit, par un bruit de conversation. Il venait de la cellule de leur illustre hôte. Ils se levèrent pour aller aux écoutes. Les fentes de la porte laissaient filtrer d'éblouissants rayons. Regardant avec précaution, ils parvinrent à distinguer — quelle surprise ! — saint Dominique assis sur le bord de la modeste couchette où reposait Vincent. A un moment, ce

dernier se leva et voulut baiser les pieds de son glorieux et très doux Père : « Non, dit alors celui-ci, tu es mon Fils bien-aimé et je viens causer avec toi comme en famille. » Puis un long entretien s'établit entre eux.

L'Espagne n'aura pas le privilège de ces faveurs surnaturelles. Elles se renouvelleront au moins en Bretagne — et sans doute en bien d'autres endroits où elles sont demeurées secrètes.

Gilles Maletaille témoigne ainsi : « Pendant que Maître Vincent logeait au prieuré de Saint-Martin, en Bretagne, le Prieur et ses religieux pratiquèrent des trous pour voir ce qu'il faisait dans sa chambre. Plusieurs fois, on la vit très éclairée sans qu'il y eût ni feu ni lumière. Sur les instances du Prieur, le seigneur du lieu envoya plusieurs de ses gens pour être témoins du fait : ceux-ci l'affirmèrent hautement. »

A Lamballe, où l'on avait hébergé le fameux prédicateur chez Jeanne de Lesquen, les personnes de la maison constatèrent semblable phénomène miraculeux.

Ce que nous venons de rapporter nous dispense de commentaire. De pleine évidence, Vincent Ferrier fut un Prêcheur reproduisant dans sa vie les héroïques exemples du glorieux Patriarche Dominique, un homme de Dieu, mettant intégralement en pratique les évangéliques enseignements du Christ, un saint éminent parmi la légion de grandes âmes dont l'Église a officiellement proclamé la sainteté.

*
* *

Et maintenant, suivons-le de nouveau dans ses apostoliques pérégrinations.

Il est arrivé à Nantes le 14 février 1418, venant par la Loire depuis Angers. Lorsqu'il accoste au rivage, l'évêque, son clergé, le peuple sont là pour le recevoir solennellement.

A Nantes se passa une touchante scène qu'on ne saurait omettre de rapporter. Les compagnons de Vincent voyaient les forces physiques de celui-ci visiblement diminuer. Ce vieillard usé, cassé, s'acheminait rapidement vers la tombe. Ses compatriotes ne pouvaient se résoudre à ce que cet illustre

Fils de la belle Valence mourut sur une terre étrangère. Ils supplient le saint de retourner dans sa ville natale pour y achever ses jours. Vincent d'abord résiste. Puis les instances de ses disciples, l'amour de sa bien-aimée patrie — doux et mystérieux attachement naturel à l'homme bon — qui se réveille tout vivace en son cœur, lui font finalement accéder au désir exprimé. On décide de partir à la faveur des ténèbres, afin de ne point donner l'éveil à la population qui, certainement, s'opposerait. On se met donc en route le soir ; on marche toute la nuit, mais au matin — vraie stupéfaction ! — on se retrouve au point de départ, aux portes de la cité... Alors, Vincent de déclarer : « Dieu veut que je meure ici. » Et souscrivant aussitôt au sacrifice si nettement demandé, il arrête de consacrer ses ultimes énergies à l'évangélisation de la Bretagne — alors dans le plus triste état d'ignorance religieuse et de mœurs déréglées.

Là, ce grand apôtre, prêt à aller recevoir la couronne réservée à ses extraordinaires travaux, va se dépenser avec une activité redoublée.

Il se rend à Vannes, passant par Guérande et Redon, s'arrêtant dans chaque bourg rencontré. Le 18 mars, il fait son entrée à Vannes. Il guérit quantité d'infirmes formant la haie à la porte de la ville. Aussi, l'enthousiasme est-il à son comble. Vincent prêche sur la place des Lices, en présence de toute la cour ducale. Il parle quotidiennement, depuis le quatrième dimanche de Carême jusqu'au mardi de Pâques.

Ensuite, il continue sa randonnée. Theix, Josselin, Ploërmel, La Chêze, Pontivy, Guémené, Rostrenen, Auray, Hennebont, Quimperlé, Concarneau, Pont-l'Abbé, Quimper, Carhaix, Lesneven, Saint-Pol-de-Léon, Morlaix, Lannion, Tréguier, Guingamp, Chatelaudren, Saint-Brieuc, Lamballe, Quintin, Saint-Malo, Dinan, Dol, Antrain, Fougères, Vitré, Rennes le possèdent successivement.

Partout des foules, partout des miracles, partout d'abondants fruits de salut.

L'Histoire de Rennes parle ainsi : « Le jour où Vincent Ferrier vint apporter à Rennes le fruit de sa parole évangélique, l'évêque Anselme Chantemerle, suivi de tout le clergé, de la noblesse, des magistrats, de la bourgeoisie, alla le recevoir

hors de la ville, avec la pompe réservée aux princes, et lui offrit l'hospitalité au manoir épiscopal. Vincent Ferrier refusa humblement et demanda asile au couvent de son Ordre. Pendant les trois jours qu'il passa à Rennes, il prêcha sur la place Saint-Anne, au milieu d'une foule attentive qui n'aurait pu trouver place dans les églises. Toutes les maisons qui commençaient à peupler ce lieu ouvrirent leurs fenêtres aux auditeurs impatients et virent jusqu'à leurs toits se couvrir des plus imprudents. La parole du saint prédicateur arrivait sans effort à toutes les oreilles et descendait dans tous les cœurs. C'était un grand bienfait que cette voix pure et forte venant rappeler les principes de la morale éternelle au milieu de ce temps de désordre. »

Pendant qu'il évangélise Rennes, l'homme de Dieu reçoit un envoyé du roi d'Angleterre débarqué en Normandie — on est alors en pleine guerre de Cent ans : Henri V de Lancastre, partout vainqueur, s'intitule roi du royaume uni de France et d'Angleterre, tandis que dans un village de Lorraine une bergère de dix ans entend des voix célestes lui répétant : « Va, Fille de Dieu ! Va, il y a grande pitié au royaume de France ! »

Par son héraut, le souverain de Grande-Bretagne prie l'apôtre de venir le trouver au plus tôt, car il désire l'entretenir. Dans l'espérance de contribuer par son influence à la cessation des hostilités entre les deux nations bélligérantes, Maître Vincent prend sans tarder la route de Normandie. Il quitte Rennes vers le milieu du printemps 1418.

Passant par Saint-Aubin-d'Aubigné, Dol, Avranches, il gagne Caen. Laissons parler un témoin du procès de canonisation : « Il prêcha trois fois devant le roi d'Angleterre, les grands de la cour, et une foule considérable de tous pays, qui le comprirent parfaitement, comme s'il avait parlé la langue de chacun des auditeurs. »

« L'intervention de Vincent, dit à son tour un auteur, aboutit à une trêve de trois ans qui permit à la France de respirer, c'est-à-dire de préparer son salut. »

Ce résultat important obtenu, l'apôtre revient en Bretagne par Bayeux, Saint-Lô, Coutances, Avranches et Dol.

Nous le retrouvons, par la suite, une seconde fois à La

Chèze, Josselin, Ploërmel, Redon. Il rayonne alors dans la Bretagne entière. Il prêche à Nantes une partie de l'Avent 1418.

Puis il se dirige de nouveau vers Vannes, résidence du duc de Bretagne. C'est là que l'illustre Prêcheur doit fermer les yeux à la lumière de la terre. Sa fin approche. Vieux — il a soixante-dix ans, malade, il n'en peut plus. Et pourtant sa parole conserve toujours son extraordinaire puissance, elle opère dans toute la contrée une réforme générale.

Avant d'assister aux derniers moments de saint Vincent Ferrier, mettons en relief le merveilleux orateur qu'il fut.

*
* *

Devant les Commissaires chargés d'enquêter sur la vie de l'homme de Dieu, Pierre Gauthier déclarait : « J'ai assisté à des discours superbes, je connais nombre de puissants orateurs, mais, ni avant, ni depuis, jamais rien de semblable, et je peux sans crainte engager l'avenir. »

Affirmation pleine de justesse. Vincent Ferrier occupe sans contredit le tout premier rang parmi les orateurs illustres qui exercèrent une prodigieuse influence par leur verbe.

La personne elle-même de l'orateur nous intéresse toujours. Voici le portrait physique de Maître Vincent : taille moyenne, corps bien proportionné, front largement découvert, cheveux blonds, en couronne monastique, visage agréable, peau quelque peu tannée par les ardeurs du soleil, yeux noirs, très vifs, regard rempli tout à la fois de douce bonté et de fermeté.

Un jour, au moment où notre saint montait en chaire, on vit apparaître sur sa tête une sorte de langue de feu. L'iconographie s'est inspirée de ce fait miraculeux : en même temps qu'elle représente ordinairement, pour symboliser l'*Ange du Jugement*, le célèbre dominicain une trompette à la main, elle nous le montre une flamme au front — tout comme elle place une étoile sur celui du patriarche Dominique et un soleil sur la poitrine de Thomas d'Aquin.

Ajoutons, pour compléter ce qui a trait à la personne de Vincent, que le serviteur de Dieu possédait une mémoire

facile, admirablement organisée, un esprit très aiguisé, subtil même, prodigieusement fécond, une imagination brillante, un cœur prompt à s'émouvoir : autant de qualités de premier ordre chez l'orateur.

Sa parole tenait du divin. « Ses paroles semblaient plutôt divines qu'humaines » ; c'était une « divine éloquence », « de sublimes accents » ; « il versait les paroles de vie avec des accents inconnus des apôtres » ; « le langage de ce nouvel apôtre des nations n'avait rien de l'éloquence humaine, sa parole empruntée au ciel plutôt qu'à la terre faisait oublier l'homme » ; « il mettait dans ses paroles une charité si ardente que les auditeurs, simples ou instruits, écoutaient avec ravissement ce langage divin, en nourrissaient leur âme » ; « on reconnaissait unanimement que ses paroles portaient le sceau du divin » : tous les témoignages concordent pour attester ce caractère supra-naturel de la parole de Vincent Ferrier.

Cette parole était vive, singulièrement entraînante, d'une irrésistible force de persuasion. Véritable torche ardente, elle enflammait les cœurs les plus froids, et, de plus, elle savait s'envelopper d'une si touchante onction qu'elle attendrissait les âmes les plus rebelles. Dans ce verbe, on trouvait en même temps le feu d'une grande passion et l'expression d'une exquise tendresse.

« Pendant que Vincent Ferrier parlait, il semblait qu'une vertu mystérieuse planait sur l'auditoire. Et quand il avait cessé, les cœurs restaient sous le charme d'une impression indéfinissable. » « Après l'avoir entendu, on voulait l'entendre de nouveau. »

Ses vues étaient profondes. Mais il les traduisait en un style intelligible à tous. Son langage, quoique d'une noble élégance, brillait de simplicité. Il usait fréquemment de comparaisons familières, d'images frappantes, de métaphores originales qui mettaient, pour ainsi dire, les choses sous les yeux. Le style était direct, énergique, plein de couleur, d'une clarté lumineuse. Vincent recourait volontiers à de délicieux diminutifs qui touchaient les cœurs. L'expression ne manquait pas, à l'occasion, d'une certaine crudité. Cependant notre Prêcheur se gardait soigneusement de tout réalisme outré.

Son action, magnifique, fascinait les assistants. Toute sa personne parlait — et avec quelle éloquence ! Son regard devenait, dans le feu de l'exaltation, comme incandescent, il jetait des éclairs ; parfois, plongeant dans le ciel, il rayonnait d'extatiques lueurs. Son geste, tour à tour large et très sobre, impérieux et suave, toujours éminemment expressif, soulignait admirablement sa parole. La diction atteignait une haute perfection. Pour rendre son discours encore plus vivant, Maître Vincent ne dédaignait pas de se laisser aller à cette mimique naturelle au tempérament espagnol. Alors, contrefaisant sa voix, utilisant la forme du dialogue, il faisait parler les personnes — cela sans tomber dans la trivialité. A certains moments, il s'épanouissait jovial et même caustique. Ses sermons renfermaient une foule de traits qu'il citait avec un rare talent anecdotique. Souvent, une vive émotion l'étreignait — surtout lorsqu'il entretenait ses auditeurs de la passion du Christ — et il n'était point rare, quand elle s'intensifiait, qu'elle s'échappât en des larmes abondantes. On était successivement, ou simultanément, saisi, intéressé, intrigué, réjoui, remué, empoigné, captivé, et l'on écoutait avec tout son être. Quelquefois, pendant que Vincent prêchait, la pluie tombait, la neige survenait, le froid sévissait avec rigueur, la chaleur accablait, le vent soufflait avec rage : qu'importait ! Jamais personne ne se retirait. On restait impassible, tant on subissait l'ascendant de l'orateur. Albéric de la Roche, notaire royal à Albi, dit à ce sujet : « Il parlait avec une telle perfection que jamais, depuis, je n'ai rien entendu de comparable. Je n'ai jamais vu d'auditoire aussi attentif. Personne ne bougeait, ne sortait, ne bâillait, ne dormait : tous l'écoutaient absorbés. »

Et pourtant, il ne s'agissait point de ces « petits sermons » dont nos chrétiens à l'eau de rose, épouvantés à la perspective de voir le prédicateur se permettre la demi-heure, se montrent si friands. Ceux du célèbre dominicain duraient des heures, trois au minimum. Les témoins n'ont pas omis de souligner, pour mieux faire ressortir l'extraordinaire attention, cette inusitée longueur. « Les auditeurs ne donnaient aucun signe d'ennui, bien que le sermon se prolongeât au moins trois heures », dit l'un ; « ses prédications à Millau

déclare un autre, ne duraient pas moins de trois heures ; et cependant, ô prodige de l'éloquence et de la foi ! la péroraison de ses discours arrivait toujours trop tôt pour l'auditoire émerveillé » ; « les trois heures du sermon parurent une heure à peine », note un habitant de Castanet. A Toulouse, ce fut bien autre chose encore : « le sermon sur la passion se poursuivit environ six heures, et sans que personne témoignât aucune fatigue », nous apprend Jean de Saxis. Oh ! oui, prodige de l'éloquence et de la foi, redirons-nous à notre tour.

La voix incomparable de Maître Vincent contribuait pour une notable part à lui assurer cette souveraine emprise. D'une richesse merveilleuse, elle se déployait à travers tous les diapasons, du plus bas au plus élevé, passant de l'un à l'autre avec une surprenante souplesse. Son timbre, fort agréable, charmait l'oreille. Sa stupéfiante puissance de portée aurait rendu à peu près inutile l'emploi du haut-parleur s'il avait alors existé. Il n'était point rare qu'on entendit Vincent de plusieurs kilomètres ! Cette voix vibrait au delà de toute expression. Elle résonnait comme un clairon, elle lançait parfois des éclats de tonnerre... Et, cependant, elle empruntait, à d'autres moments, une mélodieuse douceur qui ravissait, une inexprimable suavité qui allait jusqu'aux dernières profondeurs de l'être : « *Paroles plus douces que l'huile et pénétrantes comme des traits.* » « Quand certains textes de l'Écriture lui permettaient d'atteindre les fibres délicates des âmes, il les faisait vibrer en de divines harmonies. » Sa voix murmurait alors comme de magiques appels auxquels on ne pouvait résister...

L'organe vocal de Vincent bénéficiait d'une extrême résistance. « C'était merveille de l'entendre parler trois et cinq heures sans fatigue apparente pour lui. » Pourtant, il arriva au fameux Prêcheur, tout comme à un simple prédicateur, de connaître les mésaventures de l'enrouement. En 1411, au cours de sa randonnée en Espagne, il doit, pour ce motif, s'arrêter de parler un long mois.

Un mois d'arrêt, c'est bien peu si l'on songe à la fréquence des prédications de l'évangélique apôtre, à la multitude de sermons donnés par lui.

Gaspard Pellerin, qui a connu le saint depuis 1405 jusqu'à sa mort, affirme, d'après ce qu'il a constaté et les dires de ses compagnons, que le serviteur de Dieu a prêché, pendant plus de trente ans, tous les jours.

Dans les simples bourgs, où notre saint ne demeurait ordinairement qu'une journée, il prêchait le matin, de suite après sa messe, trois heures de suite. Et au crépuscule, on se mettait en route pour le village suivant où l'on arrivait à la tombée de la nuit.

Mais dans les localités plus importantes, surtout dans les grandes villes, il parlait deux ou trois fois chaque jour. Vincent Ferrier écrivait lui-même, de Genève, à Jean de Puynoix : « Il m'a fallu quotidiennement prêcher deux fois et même trois fois. » Souvent, l'après-midi, il réservait un de ses sermons pour quelque monastère. Et il arrivait qu'il ne permît point aux laïques d'y assister.

Les Pères du Couvent de Calatayud, qui étudièrent diligemment cette question, ont déclaré que l'homme de Dieu prononça environ vingt mille sermons !

Vingt mille sermons d'une durée moyenne de trois heures, avec une assistance de dix mille à soixante mille personnes !...

Et chacun de ces sermons laissa les auditeurs éplorés et convertis. Quiconque avait le bonheur d'entendre « le légat du Christ » s'en retournait meilleur qu'il n'était venu, parfois totalement transformé. « On se sentait littéralement perforé par ses accents » ; « le juste regardait encore plus haut, l'impie versait des larmes et se frappait la poitrine, nul ne demeurait indifférent : le doigt de Dieu apparaissait visiblement » ; « sa prédication n'était point pour rire, mais de vertu telle qu'elle pénétrait les cœurs et les amollissait, quelque obstinés qu'ils fussent » ; « nul ne pouvait pratiquement résister à ses appels, tant ils s'imposaient avec une pénétrante efficacité » : voilà ce qu'attestent ceux qui l'ont entendu.

Apportons quelques exemples seulement de l'inouïe efficacité qui accompagnait la parole de Vincent Ferrier. Ils aideront à mieux saisir ce que nous avons dit et suggéreront bien des choses passées sous silence.

A Baëza, il fait retentir avec une telle puissance de voix

le *Pœnitentiam agite* de l'Évangile, que des pécheurs endurcis tombent le visage contre terre, demandant pardon, criant : miséricorde !

A Vicq, il s'élève avec tant d'énergie et de splendide éloquence contre les discordes qui affligent le pays, que les chefs des partis, arrachés à eux-mêmes par une poussée intérieure irrésistible, viennent soudain s'embrasser au pied de la chaire.

A Toulouse, lors de ce sermon sur la passion qui dura six heures, à un moment donné, toute l'assemblée éclata en gémissements, se frappa la poitrine. Spectacle unique. L'officier Jean de Saxis en parle ainsi : « En présence d'une foule évaluée à trente mille personnes, Maître Vincent prêcha sur la passion de Notre-Seigneur. Il représenta si vivement et avec des accents si douloureux, des réflexions morales si heureusement déduites, la cruauté des Juifs envers le Sauveur, que chacun crut assister à la réalité de cette tragédie. La pitié arracha à tous des larmes et des sanglots. J'en ai été témoin. Nul ne se retira qui ne fut contrit et changé dans son cœur. »

Toujours à Toulouse, encore un plus grand coup frappé par l'incomparable orateur. « Il prêchait, dans l'église Saint-Étienne, sur ce texte : « *Morts, levez-vous, et venez au jugement.* » Sa voix prit un accent si formidable, il évoqua si puissamment le jour des justices définitives, que tous les cœurs furent glacés d'épouvante..., les gémissements et les sanglots éclatèrent vite dans l'auditoire... Il frappa d'une telle terreur les esprits et les cœurs, et même les sens des auditeurs qu'il ne paraissait plus un homme, mais l'ange même qui appellera l'humanité au pied du tribunal suprême. L'immense auditoire qui remplissait, non seulement la vaste nef, mais encore la place et les rues circonvoisines, tomba plusieurs fois la face contre terre, criant miséricorde. Quand le saint descendit de chaire, la foule l'entoura avidement, baisant ses mains, touchant respectueusement ses vêtements, en enlevant même des lambeaux. » « La grande place fut appelée la vallée de Josaphat, à cause des clameurs d'épouvante et du saisissement qui renversa la foule lorsque, plongé un instant

dans l'infini de Dieu, l'apôtre en fit jaillir cette terrifiante vision du jugement dernier. »

Une chronique locale s'exprime ainsi sur les effets produits par la parole de Vincent Ferrier à Besançon : « Ses discours étaient d'une éloquence si forte, si pathétique, si animés du Saint-Esprit, qu'il faisait trembler tout son auditoire dès le commencement et le terrassait à la fin ; on percevait pleurs, et gémissements pendant tout le sermon ; chacun éprouvait de la consternation en entendant les vérités éternelles telles qu'il savait les représenter. »

Quand il parlait du jugement, il trouvait des accents toujours nouveaux, toujours foudroyants. Et de même quand il tonnait contre les débordements des mœurs.

Mais le feu de son éloquence obtint à Zamora un résultat l'emportant encore sur tous les autres, qui nous plonge dans la stupéfaction. On peut difficilement mettre le fait en doute. Tout au plus serait-il permis de voir là quelque chose de miraculeux. Laissons parler un biographe presque contemporain, qui tenait le renseignement d'un témoin oculaire homme grave, probe, respectable : « Un jour que le Bienheureux Vincent Ferrier prêchait devant une foule nombreuse, il vit qu'on menait au supplice deux hommes condamnés à être brûlés vifs pour crime d'impureté ! Il pria l'officier public de les lui amener. L'autorité de cet homme était telle qu'on ne lui refusait jamais rien. On plaça les deux coupables sous l'estrade, à l'abri des regards. L'homme de Dieu se met à peindre les peines infligées aux diverses espèces de crime dans l'autre vie, peines dont ce que nous souffrons ici-bas ne peut donner l'idée. Puis il en vint à la criminalité personnelle des deux condamnés. Pendant trois heures, il parla sur ces effrayants sujets : après quoi, il permit qu'on emmenât les détenus. O prodige de l'éloquence ! O effet merveilleux de la parole de vérité ! S'il eût fait brûler les criminels, il n'eût pas fait plus que sa parole ! La conscience de leur faute les avait saisis avec une telle violence et le remords avait si profondément ravagé leurs âmes que leur chair même avait été consumée par un feu mystérieux. Quand on les découvrit, ils apparurent comme carbonisés. Je ne doute pas qu'il n'ait à la fois, par

la flamme de sa parole, délivré ces coupables du feu de l'autre vie et d'un honteux supplice ici-bas. »

Rien de pareil, même d'approchant, dans l'histoire de l'éloquence.

Quelles étaient pour Vincent Ferrier les sources de sa prédication ?

Cette prédication, où les intérêts divins seuls trouvaient place, s'appuyait d'abord sur la parole de Dieu, sur la Bible. C'est là qu'il puisait nombre de ses inspirations. Il la savait en bonne partie de mémoire, et entretenait avec elle un assidu commerce qui lui en livrait les différents sens. Le Fr. Hugues Nigri, Grand Inquisiteur de France, déclare que « jamais il n'a entendu parler un homme aussi versé dans la science scripturaire, expliquant aussi clairement les textes sacrés et les appliquant aussi heureusement. » « Il citait l'Écriture avec tant d'à-propos, qu'il semblait aux gens lettrés que l'Esprit-Saint avait écrit exprès pour autoriser ce qu'il avançait. »

Il consultait la patrologie, fréquentait les grands Docteurs. La *Somme Théologique* de saint Thomas d'Aquin lui offrait d'abondants matériaux qu'il utilisait merveilleusement.

Il se nourrissait constamment de la Liturgie — aliment supra-substantiel.

La Légende dorée de Jacques de Voragine lui fournissait des exemples, des traits.

Mais l'autel et le crucifix demeuraient encore ses deux livres préférés. « Il disait des choses que les bibliothèques n'enseignent pas, ni même la réflexion, et qui échappent au génie ». « Vincent Ferrier brûlait, étouffait du trop-plein de ses pensées, et parlait pour éteindre l'incendie allumé dans ses entrailles. Il aimait Dieu, pensait toujours à Dieu, et dès lors avait au cœur le besoin impérieux d'en parler. Il trouvait l'éloquence dans l'amour. C'est en effet là qu'elle réside par-dessus tout. »

Il parlait d'abondance.

Cependant, il ne négligeait point pour autant de préparer ses sermons, de les préparer soigneusement lorsqu'il devait prêcher dans quelque circonstance difficile, par exemple aux Juifs. Alors, il fixait par écrit les principales idées, véri-

fiait très attentivement tous les textes scripturaires qu'il entendait produire. Si, pour la forme, il se livrait volontiers à l'inspiration du moment, il se gardait prudemment, malgré sa science étendue, de toute improvisation quant au fond. Il nous reste encore de l'illustre dominicain près de deux cents canevas de sermons.

Quand les composait-il ? Ce ne pouvait être que le soir, de huit heures à neuf heures, sa rude journée finie. S'enfermant alors avec l'un de ses compagnons, après avoir rapidement parcouru l'office du lendemain — le sermon roulait presque toujours sur un texte du jour, quitte à prendre son essor vers tous les horizons, — il dictait en marchant, sa Bible en mains.

Il s'efforçait de s'adapter exactement à l'auditoire qu'il prévoyait. « Il avait souvent affaire à des âmes alourdies par les préoccupations matérielles. Il appropriait le genre, donnait de la couleur locale, entremêlait des allusions de circonstance. » Sa prédication évoquait toutes les situations pratiques de la vie, et, à ce titre, elle était très humaine. Il pénétrait à fond dans l'âme même du peuple qui l'écoutait, mettant le doigt sur chacune de ses misères, traduisant avec émotion tous ses besoins. « Bonnes gens ! » aimait-il souvent à répéter au cours du discours, voulant, par cette cordiale expression, marquer à ses auditeurs sa sympathique confiance.

Maître Vincent possédait à un suprême degré un talent assez rare et pourtant fort désirable : celui d'exposer d'une façon pratique les questions abstraites de la théologie spéculative. Le Docteur Jean Garcia, des Frères Mineurs, déclarait: « Je suis absolument stupéfait de la facilité avec laquelle cet homme fait passer dans la pratique des enseignements que tout le génie humain peut à grand'peine saisir spéculativement. »

Il avait le don — si précieux — de traiter avec une clarté toute limpide les sujets les plus complexes. Il semblait se jouer des difficultés qui les hérissaient. Après un sermon, à Toulouse, sur la prédestination — matière délicate entre toutes, un célèbre Docteur avoua que, malgré ses nombreuses lectures et ses études approfondies de ce passionnant pro-

blème, il venait seulement de trouver la lumière. Garcia de Cassarerio, Maître en théologie, assura n'avoir saisi à fond ce qu'est la contrition qu'après une instruction du savant dominicain. L'évêque Bernard de Juossio, renommé Docteur en droit canonique, déclarait que certaines obscurités en cette science s'étaient dissipées pour lui à l'audition de Maître Vincent.

Jamais de flatterie louangeuse dans la parole de notre apôtre. Son ministère lui apparaissait trop grand pour qu'il tombât dans ce travers. Cependant, il savait discrètement complimenter lorsque la circonstance lui en faisait un devoir. C'est ainsi qu'à Chinchilla, où les magistrats s'étaient particulièrement dépensés en vue du succès de la mission, il les remercia publiquement par une formule délicate qui avait été soigneusement préparée par écrit.

A tous, il rappelait courageusement les vérités opportunes. La crainte de déplaire à telle ou telle catégorie de personnes — fussent des puissants — n'entrait même pas en ligne de compte. Toujours, il se montrait plein de tact, mais disait sans hésiter tout ce qui devait être dit. Quand le serviteur de Dieu prêcha, en 1411, à Ayllon, à la Cour de Castille, il fit entendre un langage mesuré, mais empreint d'une totale franchise. Il reprit les grands de leurs faiblesses, invita les princes à donner de très vertueux exemples, traça au roi et à la reine tout un programme de vie en esquissant un idéal de gouvernement. Cette apostolique attitude ne déplut à personne : chacun reçut humblement ce qui le concernait, tant en imposait le prédicateur.

Valence pouvait légitimement s'enorgueillir d'un tel Fils.

Chose remarquable : si, en Vincent Ferrier, l'homme s'usa avec l'âge, l'orateur, lui, ne connut nulle dégénérescence.

Regardez-le, au terme de sa carrière, lorsqu'il évangélise la Bretagne.

Vous avez devant vous un vieillard qui porte très péniblement sur ses épaules, fortement voûtées, le poids de trente années de dures fatigues, d'un demi-siècle de continuelles austérités. Il s'avance, au moment de monter en chaire, appuyé sur un bâton et soutenu par ses compagnons, débile,

impotent, accablé. Chacun craint qu'il ne puisse trouver la force de parler. On le hisse plutôt qu'il ne monte sur l'estrade préparée pour la prédication...

O merveille ! Une magnifique transformation s'opère subitement !... Le vieillard de tout à l'heure, qui inspirait de la pitié, apparaît maintenant semblable à un homme de trente ans... Cet infirme déjà penché vers la tombe, s'est redressé de toute sa hauteur, plein de vigueur, comme divinement galvanisé... Il parle avec ardeur, il clame avec puissance... Et tant qu'il demeurera en chaire, éclatera en lui énergie, fougue entraînante, vie débordante...

Pas de déclin pour cet astre de l'éloquence : arrivé à la fin de sa course, toujours magnifiquement resplendissant, il disparaît dans une fulgurante lumière...

*
* *

A sa deuxième entrée à Vannes, au début de 1419, Vincent Ferrier reçut les mêmes honneurs qu'à la première. Comme il était fort affaibli, gravement perclus des jambes, la duchesse eut la délicate attention de lui envoyer sa litière. Afin de ne point la contrister, il consentit à en user. Le seigneur Dreulin, familier de la cour de Bretagne, lui offrit l'hospitalité.

« Il prêchait encore chaque jour très peu de temps avant de tomber mortellement malade, dit un témoin. Son éloquence était extraordinaire... Tout ce qui lui restait de vie se concentrait dans la parole. »

Le seigneur Dreulin possédait un manoir dans un des plus beaux coins de l'Armorique : à Roscoff. Au printemps, le climat y devenait, grâce à de chauds courants marins, extrêmement salutaire. Voyant son illustre hôte s'affaisser chaque jour plus, Dreulin insista pour qu'aux premiers jours de la propice saison, il y passa au moins quelques semaines, afin de réparer ses forces exténuées. Vincent acquiesça.

Il sentait que l'éternité approchait à grands pas : et puisqu'on voulait bien lui ménager un peu de solitude, il en profiterait pour se préparer à paraître devant son Dieu.

Sur ce coin de terre empreint d'une suave mélancolie, aux aspects mêlés d'intime poésie et d'âpreté sauvage, baigné par la mer qui présente au regard son horizon invocateur d'infini, notre saint put à son aise se recueillir intensément, oublier tout le terrestre, rêver du ciel...

Après un séjour d'un mois environ, il revient à Vannes.

Les Valenciens de sa Compagnie, point découragés du précédent insuccès, insistent à nouveau pour qu'il reprenne le chemin de sa bien-aimée patrie, de sa Valence tout ensoleillée, toute parfumée, à cette époque, par les effluves printaniers que lui apporte la brise.., de Valence qui le désire, l'appelle, l'attend..., qui veut recevoir le dernier soupir de son Fils tendrement aimé...

Vincent se laisse convaincre une fois encore. Il fait ses adieux à la duchesse, au peuple. Chacun s'afflige de ce prochain départ ; mais on comprend le délicat, le filial sentiment qui l'inspire. Personne n'ose s'opposer.

On s'embarque. Or, voilà qu'aussitôt le mal de Vincent s'aggrave. On doit le ramener précipitamment.

« Quand il rentra, sur son humble monture, toutes les cloches sonnèrent à grande volée ; tout travail cessa dans la ville, le peuple entier accourut, et ce fut réjouissance comme aux jours de grande solennité. »

Revenu chez son hôte, il guérit tous les malades qui sont là suppliants. Puis il dit à la foule : « Allez, mes enfants, Dieu m'a renvoyé, non plus pour vous prêcher, mais pour mourir. Retournez dans vos maisons, et qu'Il vous récompense de l'honneur que votre affection a cru devoir me rendre. »

Le soir même, une violente fièvre le saisit..., d'atroces douleurs le tenaillent... On finit par l'amener à accepter un matelas et à se dépouiller de son cilice.

Un doux sourire ne quitte pas ses lèvres.

La duchesse l'assiste presque continuellement avec les Dominicains de Vannes.

La cour, l'évêque, les magistrats, le peuple viennent tour à tour le visiter, chacun versant des larmes... Il les bénit tous et les console de son mieux.

Il accorde à ses disciples un entretien tout intime où il

épanche dans leur cœur les sentiments qui emplissent le sien en cette heure suprême...

Il reçoit les derniers sacrements et l'absolution *in articulo mortis* que Martin V lui a concédée. « Dès lors, son âme reste unie à son Créateur dans une douce et sereine extase »...

...« Comme on finissait — le 5 avril 1419, à l'heure de Vêpres — d'invoquer tous les saints pour le saint qui allait tout à l'heure orner leurs phalanges glorieuses, sentant venir la mort, il joignit les mains, leva les yeux au ciel, étreignit une dernière fois le crucifix, inspirateur et témoin de tous les mystères d'amour qui avaient formé la trame de sa vie. Son visage prit alors une expression singulière de joie et il expira. Il achevait doucement son pèlerinage sur terre »...

*
* *

Ami lecteur, si un jour, vous allez à Vannes, ne manquez point de vous rendre à la cathédrale.

Là, repose la glorieuse dépouille de celui dont nous venons d'esquisser la vie incomparable, qui fut un saint admirable, un illustre thaumaturge, qui donna au monde le spectacle d'une grandiose épopée apostolique.

Là, l'*Ange du Jugement* attend l'heure de la résurrection...

SAINT LOUIS BERTRAND

(1526 - 1581)

Un matin de l'année 1562, au couvent des Frères Prêcheurs de Valence, en Espagne, se déroulait une scène bien émouvante.

Le Maître des Novices, Le Père Louis Bertrand, que chérissaient ses Enfants et que vénéraient tous ses Frères, décidé à se rendre aux Indes occidentales pour y prêcher l'Évangile, faisait ses adieux à la communauté.

La désolation de tous était vive. Prieur, religieux et novices ne pouvaient retenir leurs larmes... Ce Père très saint, ce Frère bien-aimé qui les quittait, le reverraient-ils jamais ?...

Le partant, fort ému, mais invincible dans sa détermination, embrasse longuement chacun de ceux qui se pressent autour de lui, les bénit, puis franchit d'un pas assuré le seuil du couvent...

Et le voici qui traverse Valence, cette belle Valence dans laquelle, au dire d'un ancien adage, « le Juif peut oublier Jérusalem », cette chère ville natale où s'écoula son enfance, sa jeunesse, qui abrite la maison paternelle où vivent ses frères et sœurs, et la tombe où reposent les siens... Ses yeux rencontrent les clochers de ces églises qui le virent si souvent, adolescent, venir visiter l'Hôte du tabernacle, où, Frère Prêcheur, il annonça la parole de Dieu...

Il enveloppe tout cela d'un dernier et long regard...

Puis, par amour pour le Christ et les âmes, il franchit sans hésitation la porte de la ville... La vue des hautes tours

crénelées qui la dominent et qui, par leur style tout mauresque, attestent que l'infidèle fut autrefois le maître de l'antique cité, l'exciterait encore, si besoin était, à porter ses ardeurs apostoliques dans les contrées lointaines récemment découvertes, afin de les arracher à l'infidélité.

Frère Louis s'en va sans aucun argent, en véritable amant de la pauvreté évangélique... Simplement, à son épaule, un vieux bissac contenant quelques livres et un peu de linge. Bientôt, avide de se dépouiller davantage, de mettre parfaitement en pratique les recommandations du divin Maître, l'apôtre confie son modeste bagage à des Franciscains chez lesquels il a célébré la sainte Messe — il est parti à jeun, aux premières heures du jour — et qui veulent bien se charger de le retourner à son couvent. A quoi bon emporter quelque chose ? La divine Providence a-t-elle jamais délaissé celui qui s'est pleinement confié en Elle ? Ne pourvoit-Elle pas toujours libéralement aux besoins de celui qui ne se préoccupe que de « rechercher le règne de Dieu » ?

Le Père Louis Bertrand, qui a pris la route de Séville, arrive à Xativa. Là, quelle n'est pas sa surprise et son ennui lorsqu'il se voit rejoint par l'un de ses frères qui, ayant appris son départ, s'est aussitôt mis à sa poursuite pour l'obliger à rebrousser chemin. A toutes ses objurgations, le dominicain oppose un calme et ferme refus. Il convainc rapidement son frère de l'inutilité de sa tentative. Celui-ci embrasse alors tristement son cher Louis et lui laisse reprendre en paix sa marche.

Notre religieux atteint Séville, son lieu d'embarquement. La flotte qui, par le Guadalquivir, puis l'immense Atlantique, doit gagner les Indes occidentales, mouillée dans le port, s'apprête à lever l'ancre. Elle semble ne plus attendre que le passager qui lui arrive. Celui-ci à peine à bord, le départ s'effectue...

Tandis que notre saint vogue vers l'Amérique, que commence pour lui une nouvelle existence — la phase de sa vie de missionnaire des infidèles, — esquissons à grands traits la période de trente-six années qui la précéda.

*
* *

C'est le 1er janvier 1526 que naquit à Valence, de Jean Bertrand et d'Angèle Exarch, celui dont nous retraçons succinctement la vie.

La famille des Bertrand était apparentée — elle s'en faisait gloire — à la famille de saint Vincent Ferrier, l'illustre Patron de Valence.

Jean Bertrand exerçait la profession de notaire public. Sa parfaite loyauté dans les affaires et ses exemples de vie chrétienne lui avaient acquis une grande considération auprès de ses concitoyens. Angèle Exarch, par ses solides vertus, apparaissait à tous comme la digne compagne de cet homme de bien.

L'enfant qui venait de leur naître reçut sans aucun retard le saint baptême. On le lui administra dans l'église paroissiale Saint-Étienne — celle-là même où, cent soixante-seize ans plus, tôt le petit Vincent Ferrier devint Enfant de Dieu et de l'Église. Des deux prénoms : Jean-Louis, alors imposés, le second prévalut vite.

La piété de Louis fut on ne peut plus précoce. Elle se manifestait principalement par le spécial contentement qu'il témoignait lorsqu'on lui montrait de saintes images.

Avec les progrès de l'âge, elle s'affirma grandissante.

Écolier, Louis étonnait ses maîtres et édifiait ses condisciples par son recueillement, son obéissance et sa rare humilité.

Quotidiennement, le garçonnet récitait le petit office de la sainte Vierge et visitait deux ou trois fois Jésus-Eucharistie. Surprenait-il l'un de ses compagnons à prononcer quelque inconvenante parole : il l'en reprenait aussitôt, mais avec une si douce amabilité que l'observation ne pouvait point ne pas être bien acceptée. A la maison, la nuit, au lieu de se coucher, il consacrait des heures entières à la prière. Et lorsque la fatigue l'accablait, il lui arrivait de s'étendre à terre pour y prendre son court sommeil.

Durant sa quatorzième année, Louis se sent pris d'une vive compassion pour ceux qui souffrent, animé d'un ardent

désir d'assister les malades. Il supplie ses parents de lui en donner la liberté. Et quand elle a été concédée, il s'en va dans les hôpitaux de la ville offrir ses services. Plus d'une fois, il passe sa nuit entière en cette œuvre de miséricorde. Les malades s'attachaient vite à ce généreux adolescent qui s'ingéniait à les secourir, qui les entourait d'une sollicitude pleine d'abnégation.

Louis, voyant en eux les membres souffrants du Christ, envie les maux de ceux auxquels il prodigue son dévouement. Un attrait de plus en plus fort l'envahit : celui d'une existence crucifiée.

Un jour, sans prévenir personne, il part pour vivre désormais en pauvre pèlerin. Diligemment recherché, et retrouvé, ce n'est pas sans peine qu'on le décide à réintégrer la maison paternelle. Jean Bertrand comprenant que Dieu a de particuliers desseins sur son fils, l'autorise à revêtir l'habit ecclésiastique — ce qui cause à Louis une très vive joie.

C'était un premier pas. Un second suivra bientôt.

Parmi les églises que le jeune homme aimait à fréquenter, il s'en trouvait une qu'il affectionnait plus encore que les autres : celle du couvent des Frères Prêcheurs — couvent fondé en 1238, par l'un des premiers disciples de saint Dominique, le Castillan Michel de Fabra. Peu à peu, il ressent pour la vie dominicaine de mystérieuses attirances. Qu'il lui plaît d'entendre les religieux chanter, au chœur, l'office divin ! Leur tunique toute blanche ravit ce cœur tout épris de pureté. Et puis, là, dans ce cloître, a vécu Vincent Ferrier, l'apôtre au zèle de feu...

L'inclination devient pressante, irrésistible. Vers l'âge de dix-sept ans, Louis sollicite du Prieur son admission dans l'Ordre des Prêcheurs.

Mais Jean Bertrand (chose difficile à expliquer chez ce vrai chrétien) s'oppose à l'entrée. Et celle-ci est différée.

Pour se consoler un peu de l'attente douloureuse, Louis fréquente fort assidûment le sanctuaire dominicain. Admis à pénétrer dans l'intérieur du couvent, il circule de longs moments sous le cloître gothique où le profond silence qui règne l'impressionne vivement; il gagne le jardin et s'impose la douce charge d'arroser les orangers qui l'agrémentent.

Mais une sage discrétion l'empêche de franchir la clôture aussi souvent que son cœur le désirerait. Alors, en dédommagement, il se rend journellement sur le chemin qui longe le couvent. Là, dans un coin tranquille, il s'arrête pour le contempler tout à son aise, non sans que de grosses larmes perlent parfois à ses paupières...

Enfin, Dieu comble son vœu ardent.

Le 26 août 1544, le vénérable Père Jean Micon, Prieur récemment élu, le revêt, en présence de toute la communauté, de l'habit dominicain. Quel bonheur pour le postulant !

Novice simple, Frère Louis se montre de suite un véritable modèle de toutes les vertus religieuses. Il s'applique avec un soin extrême à l'étude des Constitutions de l'Ordre, à se bien pénétrer de l'esprit de son bienheureux Père saint Dominique, à imiter les exemples de saint Vincent Ferrier, si digne Fils du grand Patriarche. Il désire tant devenir un vrai Prêcheur !

L'année de probation écoulée, les Pères admettent avec empressement à la Profession ce si édifiant novice. Frère Louis se livre solennellement au Seigneur le 27 août 1545.

Profès, ses désirs de perfection s'accroissent encore. Quelle austérité de vie chez le jeune religieux ! Quelle plénière obéissance ! Quelle admirable humilité ! Quelle ferveur dans la prière ! Quelle constance dans l'étude qui, pourtant, lui réserve des difficultés spéciales à cause de sa mémoire plutôt ingrate !

En 1547, Fr. Louis, qu'un jour l'Église proclamera saint, reçoit des mains d'un autre saint, saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, l'onction sacerdotale. De quelles séraphiques ardeurs ne devait pas être embrasé le cœur d'un tel ordinand, le cœur de ce nouveau prêtre au matin de sa première Messe !

Envoyé au couvent de Lombay, situé à peu de distance de Valence et récemment fondé, le Père Louis n'y demeure que trois ans. Le 11 septembre 1551, on le désigne pour la charge de Maître des Novices au couvent de Valence. Il n'a que vingt-six ans ! Ce choix — alors que ne manquent pas les religieux de haute vertu et d'une longue expérience —

prouve en quelle estime les supérieurs tiennent le Père Louis Bertrand, quels sérieux espoirs on fonde sur lui. Le sort d'une Province ne dépend-il pas en majeure partie de la formation donnée aux novices ?

Du nouveau Père Maître, on aura tout dit en affirmant de lui ce que le saint Évangile déclare du divin Maître : qu'il commença par accomplir lui-même tout ce qu'il enseignait aux autres.

Le Père Louis réprimait quelque peu sévèrement les manquements à la Règle. Toutefois, ses corrections s'enveloppaient de tant de douceur, de surnaturelle bonté, et aussi d'humilité, qu'on les acceptait avec reconnaissance, encore que la nature les appréhendât.

Les novices avaient une confiance illimitée en leur Père Maître qui était pour eux un guide sûr, l'exemple vivant, un miroir de perfection.

Aussi quel chagrin ne ressentent-ils pas lorsque le Père Louis, poussé par un véhément amour des sciences sacrées — et ayant obtenu du Maître Général l'autorisation nécessaire, part pour la célèbre Université de Salamanque afin d'y parfaire ses connaissances théologiques ! Notre saint a déjà effectué, à pied, un long parcours quand, l'occasion s'offrant de consulter un religieux renommé par son don de discernement et celui-ci le dissuadant de poursuivre son dessein, il revient humblement à Valence. Son retour inespéré comble de joie tout le couvent, et plus particulièrement les novices qui retrouvent leur très cher Père Maître.

Ils le gardent jusqu'au début de 1557.

A cette époque, par suite de la peste qui commence à sévir, on l'assigne, comme Vicaire, au petit couvent d'Albayda.

Cette maison se trouvait dans un lieu assez isolé. Quelle joie pour le serviteur de Dieu de pouvoir vaquer librement à la contemplation ! A proximité du couvent, une colline escarpée offrait une solitude encore plus complète. Presque chaque jour, le Père Louis la gravit et, là, des heures durant, il se plonge tout à son aise dans l'ineffable intimité du Bien-Aimé. Quand il redescend, il semble ne plus appartenir à la terre.

Sa brûlante charité pour Dieu s'écoule en tendre charité pour le prochain, en vive compassion pour les malheureux.

La peste se propage alors dans cette région. Partout, la misère, la maladie, la mort...

Louis Bertrand accueille avec une paternelle bonté tous les pauvres — si nombreux soient-ils — qui se présentent au couvent. Quoique celui-ci ne dispose que de très maigres ressources, il multiplie les aumônes, quitte à aller lui-même mendier.

Le Vicaire d'Albayda se prodigue auprès des pestiférés. Il s'efforce de les consoler par de réconfortants discours, confesse tous ceux qu'il peut, et — sans crainte de la terrible contagion — ensevelit de ses propres mains beaucoup de cadavres.

Jusque là notre saint n'avait que peu prêché. Le voici qui s'en va maintenant porter la parole divine dans les bourgs environnants. On accourt en foule aux instructions de l'homme de Dieu, on assiège son confessionnal. D'abondants fruits de salut s'opèrent par son ministère apostolique. La vénération dont on entoure le missionnaire atteint ce degré que quelques-uns, dans le but de s'assurer des reliques, n'hésitent pas à couper furtivement des morceaux de sa chape.

Cependant, quelques autres — ceux dont le prédicateur stigmatise la vie scandaleuse — sont loin de partager cet enthousiasme. Il se rencontre même un gentilhomme qui, violemment irrité d'un sermon, arrête de tuer l'apôtre.

Il l'aborde bientôt, au détour d'un chemin, armé d'une arquebuse et s'écriant : « Moine maudit, tu t'es permis de censurer publiquement ma conduite ! » Au moment où il vise, Frère Louis, très calme, trace le signe de la croix, et — ô prodige ! — l'arquebuse se trouve instantanément changée en crucifix. Le gentilhomme, stupéfait, puis gémissant de contrition, tombe aux pieds du religieux qui le relève affectueusement et le réconcilie avec Dieu.

En 1560, le Père Louis réintègre le couvent de Valence. Quelle tristesse pour lui de ne plus trouver son Prieur et vingt-et-un de ses Frères emportés par le fléau !

On lui confie derechef la direction du Noviciat.

Mais ses qualités de missionnaire s'étant faites jour, ses supérieurs le chargent parallèlement d'importants travaux apostoliques. Désormais donc, double besogne pour notre saint. La grâce divine, abondamment départie, lui permet de s'acquitter excellemment de l'une et de l'autre.

Il prêche dans les églises de la ville, souvent à la cathédrale. Sa réputation de sainteté attire des flots d'auditeurs. Parfois, les sanctuaires devenant trop étroits, il doit parler sur quelque place publique. De nombreuses conversions suivent ses apostoliques prédications.

Il aime aussi à catéchiser les enfants pauvres. Ce ministère, il le préfère même à tout autre, son humilité y trouvant davantage son gain.

La renommée du P. Louis Bertrand s'étend au loin.

La grande Thérèse d'Avila, qui médite alors de régénérer le Carmel tombé dans le relâchement, tient à le consulter. Elle lui écrit pour solliciter son sentiment sur la réforme projetée. Elle reçoit de notre saint cette réponse singulièrement claire, assurée et prophétique : « Au nom du Seigneur, je vous dis : Entreprenez courageusement la belle œuvre qui vous sollicite ; Dieu sera avec vous et vous bénira. En son nom encore, je vous certifie qu'avant cinquante ans votre Ordre sera l'un des plus illustres dans l'Église de Jésus-Christ. » Sainte Thérèse, à la lecture de ces lignes, goûte une joie très vive et se sent plus résolue encore à poursuivre son dessein.

Mais un important évènement se prépare.

Tout au début de l'année 1562, voici qu'arrivent à Valence deux missionnaires de l'Amérique du sud, autorisés par le Maître Général des Frères Prêcheurs à recruter dans les couvents de l'Ordre des auxiliaires pour les missions de la Nouvelle Grenade.

Les descriptions qu'ils tracent de ces immenses contrées où des peuplades entières se perdent dans les grossières erreurs de l'idôlatrie faute d'ouvriers évangéliques ; les récits qu'ils donnent des souffrances endurées par la poignée d'apôtres qui sont là-bas les pionniers de la Bonne Nouvelle ; l'évocation qu'ils font du martyre de plusieurs de leurs compagnons ; les navrants détails qu'ils rapportent des

cruautées exercées par des aventuriers espagnols sur les pauvres Indiens : tout cela émeut profondément le cœur du Père Louis. Il se sent pressé de partir travailler à la conversion de ces infortunées multitudes, de leur porter la vérité qui sauve, la grâce qui console. Et puis, quel bonheur s'il pouvait cueillir en ces terres infidèles la palme du martyre !...

Bientôt, son attrait devient une détermination arrêtée. Il quittera son couvent, Valence, sa patrie, pour s'en aller en Nouvelle Grenade.

Il s'ouvre à ses Frères de sa décision. On la combat vivement, mais en pure perte.

Et voilà pourquoi, un jour de l'année 1562, le serviteur de Dieu se sépare de tout ce qu'il aime, s'embarque à Séville ; pourquoi, après une longue et pénible navigation, il aborde maintenant au Nouveau-Monde.

*
* * *

C'est au port de Carthagène que débarque le P. Louis Bertrand. Il se rend aussitôt au couvent de Saint-Joseph où le Vicaire général de la Province, le P. Pierre de Miranda l'accueille avec bonheur. Il lui prescrit de se reposer quelques semaines. Notre saint profite de ce temps d'inaction pour se préparer, d'une façon immédiate, par l'oraison et la pénitence, à ses labeurs futurs.

Ils ne tardent point.

L'église des Frères Prêcheurs bénéficie, comme il convient, des prémices apostoliques du nouveau missionnaire. Ses sermons y obtiennent un remarquable succès. On n'hésite pas à abandonner ses occupations pour venir entendre la parole de celui dont les éminentes vertus et le zèle enflammé ont de suite subjugué la population.

Mais Carthagène ne jouit pas longtemps de la présence de l'homme de Dieu. Les Indiens, pour lesquels il est venu, le lui ravissent.

Très probablement, une excursion dans l'isthme de Panama inaugura ses apostoliques randonnées. Peu de

détails, malheureusement, nous en ont été conservés. Nous savons cependant que les conversions atteignirent un chiffre élevé. Cinq ou six mille naturels embrassèrent la foi chrétienne.

Sa mission à Tubara nous est mieux connue.

Cette ville, située à une légère distance de la côte, entre Carthagène et la rivière Magdalena, groupait principalement des idolâtres. Son climat brûlant réservait bien des souffrances à un Européen.

Une pauvre église donne asile au Roi du ciel.

Notre saint — « *Le disciple n'est pas au-dessus du Maître* » — loge dans une méchante cabane. Dépourvu de tout, il refuse péremptoirement ce qui risquerait d'amoindrir son indigence. Il s'en remet pleinement à la divine Providence pour sa subsistance. Habituellement, c'est le gouverneur, François Ribera, qui la lui assure.

Le premier baptême que le missionnaire a occasion de donner s'entoure d'une circonstance miraculeuse qui doit lui inspirer grande confiance en l'avenir, cette intervention divine faisant présager d'abondantes grâces pour son apostolat. Alors qu'un soir, dans la petite église déserte, il prolonge sa prière pour la conversion des infidèles, voici qu'y pénètre brusquement un Indien tenant un bambin entre ses bras et poussant des cris de douleur. Le pauvre sauvage apporte son enfant qui se meurt, afin qu'il reçoive le baptême avant d'expirer. Vivement surpris, le Père Louis s'enquiert des circonstances qui ont déterminé ce père, païen, à venir solliciter pour son petit agonisant le sacrement régénérateur. « Un Esprit favorable, répond le naturel, m'a annoncé votre arrivée et m'a dit que mon enfant serait sauvé si vous versiez de l'eau sur son front. » Quelques instants après, l'âme de l'innocent, doublement libéré, s'en allait au ciel prier pour l'apôtre de Tubara.

Celui-ci rayonne en tous sens dans la région pour l'évangéliser. Quelles fatigues en résultent pour lui ! Toutes ses longues courses, il les accomplit invariablement à pied : et cependant, une plaie à la jambe lui rend la marche très pénible, surtout lorsqu'il doit prendre — et c'est le cas ordinaire — des chemins rocailleux ou quelque sentier

difficilement praticable. Parfois, son mauvais état de santé semble exiger un arrêt momentané : une énergie surhumaine l'anime alors et, en dépit de ses lourdes infirmités, il circule de tous côtés pour récolter des âmes. Un jour que la maladie, par sa gravité, l'a tout de même terrassé, on vient le quérir d'un village fort distant où un mourant réclame son assistance. Aussitôt, dominant héroïquement son propre mal, il part secourir ce lointain moribond.

Un tel dévouement ne pouvait rester infructueux. De fait, largement béni de Dieu, il enfanta des merveilles.

Quand notre missionnaire était arrivé à Tubara, la ville et les alentours ne comptaient qu'un minime contingent de chrétiens. A son départ, trois ans après, tous les habitants professent la foi catholique. Il baptisa environ dix mille infidèles ! Et les convertis, solidement instruits par l'apôtre, réjouiront ses successeurs à ce poste par leur exemplaire persévérance.

Puissance d'un véritable homme de Dieu !

Le Père Louis Bertrand avait faim d'un ministère encore plus étendu au service des âmes. De vastes territoires à peu près inexplorés, peuplés de tribus indiennes totalement païennes, l'attiraient invinciblement. Aussi, son œuvre à Tubara menée à bonne fin, sollicite-t-il de ses supérieurs l'autorisation de s'enfoncer plus avant dans l'intérieur du pays. Et quand elle lui parvient, malgré les supplications désolées de ceux qu'il a engendrés à la vraie vie, il se met résolument en route.

Il gagne d'abord une certaine contrée appelée Cipacoa et s'étendant sans doute jusqu'aux frontières du Pérou. Le missionnaire prêche dans les agglomérations un peu importantes. Bientôt, frappés de ses extraordinaires vertus, émerveillés de plusieurs miracles qu'il accomplit alors, les Indiens portent son renom jusqu'aux villages les plus humbles. De tous côtés, des forêts mêmes — car, en ce pays montagneux, elles abritent nombre de naturels, — accourent des auditeurs. Chaque jour, des foules de sauvages se pressent autour de l'autel rustique servant à la célébration des saints Mystères, écoutent avec un saint respect la parole

du serviteur de Dieu. Celui-ci convertit la majeure partie de la population.

Il pénètre ensuite dans une région limitrophe, celle de Paluato. Là, les efforts du saint demeurent apparemment infructueux. Informés de son action à Cipacca et pressentant sa visite, les prêtres païens ont tout mis en œuvre pour le discréditer d'avance chez eux. Si le peuple venait à abandonner le culte des ancêtres, représentent-ils, pour embrasser une religion étrangère, les démons déchaîneraient contre lui leur plus terrible courroux. Les semences jetées par le Père Louis dans ces ingrats sillons ne produisent donc pas. Elles ne resteront point cependant stériles. Un jour — et un jour prochain — se produira la germination.

Le missionnaire, passant alors dans la province de Sainte-Marthe, rencontre tant de bonne volonté chez les indigènes, qu'il pourrait se consoler de son échec à Paluato, si un cœur assoiffé du salut des âmes acceptait jamais d'oublier ceux qui ont refusé d'ouvrir les yeux à la lumière de vérité... C'est avec enthousiasme qu'on reçoit la doctrine évangélique. On vient par milliers implorer de l'apôtre le saint baptême. Il l'administre à plus de quinze mille convertis. Vers la fin de ses travaux en cet endroit — douce surprise pour le Prêcheur ! — quinze cents naturels de Paluato, éclairés par un extraordinaire évènement, lui arrivent, le suppliant de les catéchiser et baptiser. Ce qu'il fit avec quel saint empressement !

La province de Sainte-Marthe évangélisée, notre missionnaire entreprend une lointaine et très périlleuse expédition.

Il a entendu parler de tribus — celles des Caraïbes — qui inspirent à tous leurs voisins, et plus encore aux Européens, une véritable terreur. Bien différents des autres peuplades des tropiques, généralement amollies et pacifiques, ces sauvages apparaissent animés de féroces instincts et d'une farouche énergie. L'anthropophagie ne leur est pas inconnue. Lors de la conquête du pays par les Espagnols, plus d'une fois les Castillans furent tenus en échec par ces guerriers acharnés au combat et décidés à se défendre jusqu'au bout. Réunis en villages, sous l'autorité d'un chef élu par eux —

le cacique, — ils s'adonnent aux plus grossières pratiques de l'idolâtrie.

Dès que le Père Louis Bertrand eut connaissance de ces détails, un désir véhément de se rendre chez les Caraïbes s'empara de lui. Jusqu'ici, il n'a visité que des populations dont les mœurs apathiques lui enlevaient tout espoir de souffrir le martyre. Quel bonheur s'il allait le rencontrer chez ces sauvages redoutés !

Le missionnaire part sans tarder. Arrivé chez les Caraïbes, il les trouve bien tels qu'on les lui a dépeints : cruels et extrêmement attachés à leurs superstitions.

De suite, il commence à prêcher. Maigres sont les résultats — toutefois quelques conversions. Bientôt, excités par leurs prêtres, beaucoup contrecarrent ouvertement l'action de notre saint. Celui-ci, comme stimulé par cette opposition, ne craint pas de ravir des ossements que les Caraïbes vénèrent à l'égal de leurs divinités, qu'ils entourent d'un culte solennel.

Alors, la haine devient de la rage. On décrète la mort de celui qui a osé commettre une telle profanation. Comme un meurtre direct rencontrerait de sérieuses difficultés d'exécution — en raison de la vigilance de quelques transfuges du paganisme, on a recourt à un attentat perfide. Un prêtre invite très amicalement le missionnaire à sa table. Celui-ci accepte, espérant gagner cette âme. Durant le repas, on lui présente une boisson à laquelle a été mêlé un poison qui tue immanquablement. Dès que le serviteur de Dieu a bu quelques gorgées, de violentes douleurs d'entrailles le jettent à terre. Bientôt, tout son corps, brûlé par un feu intérieur de plus en plus intense, s'agite en d'effrayantes convulsions. La mort approche, à n'en pas douter. Au milieu de ces inconcevables souffrances, la vaillante victime exulte de bonheur. Déjà elle entrevoit la couronne... Cependant, deux nègres baptisés, informés du drame, accourent et emportent chez eux l'agonisant qui serre dans ses mains, déjà raidies, la croix de son rosaire. Ils le soignent de leur mieux, mais sans espoir de le sauver. Pendant cinq jours, notre saint demeure aux portes de la mort. Puis, voilà que, subitement, il vomit une espèce de petit serpent, et, aussitôt — intervention de la toute puissance divine, — il se lève

à peu près guéri. Stupéfaction des Indiens, lorsqu'ils voient réapparaître en bonne santé celui dont ils se croyaient débarrassés à tout jamais ! Trois cents d'entre eux, au paroxysme de la colère, armés de massues et d'arcs, se portent, le jour suivant, à sa case pour le massacrer. Dès qu'il entend leurs vociférations, le Père Louis se présente, plein de calme. On l'entoure. Les arcs se tendent, les massues se lèvent. Alors, brusquement, un cacique très influent, récemment converti, se précipite devant l'homme de Dieu, lui faisant un rempart de son corps. Ce héros interpelle les agresseurs, leur remontrant que le Dieu de cet étranger est véritablement le vrai, le Maître de la vie et de la mort, puisqu'il l'a empêché de succomber à un poison dont ils connaissent bien l'infaillible effet mortel ; qu'au lieu de le mettre à mort, ils doivent embrasser la religion qu'il prêche, et renoncer à leurs fausses divinités, l'impuissance de celles-ci à venger l'enlèvement des fameux ossements ayant clairement prouvé leur inexistence.

Cette énergique intervention d'un de leurs chefs les plus considérés, surtout l'argument invoqué, péremptoire à leur avis, les désarme, les retourne... Les voici qui tombent aux pieds de celui qu'ils venaient assassiner, implorent la connaissance de sa doctrine... L'apôtre leur ouvre ses bras... Il remercie Dieu de cette inespérée transformation... mais, dans l'intime de son cœur, il ne peut s'empêcher d'éprouver quelque tristesse de n'avoir été appelé à verser son sang pour la foi... : « O bienheureuse mort, qui m'aurait apporté la palme du martyre ! » dira-t-il souvent dans la suite.

Peu après les événements que nous venons de rapporter, une fièvre maligne saisit le missionnaire. Celle-ci se prolongeant et l'immobilisant, il doit se résigner à quitter son champ d'apostolat et à se laisser transporter chez Pedro de Salazar, gouverneur d'une province dont le nom ne nous est point parvenu. Il reste plusieurs mois sous ce toit hospitalier, offrant à Dieu ses souffrances et sa crucifiante inaction pour la conversion des infidèles.

La fièvre tombe enfin. Dès que les forces reviennent, le Père Louis songe à reprendre ses travaux évangéliques.

Ses supérieurs l'envoient à Ténériffe, ville de la province de Sainte-Marthe. Comme à Tubara, il loge dans une misé-

rable hutte élevée près de la modeste église du pays. Ses prédications semblent plus enflammées encore qu'auparavant. Un grand crucifix à la main, il fait entendre des accents si émouvants que bien peu y résistent. Les conversions se comptent vite par milliers.

Nous ignorons la durée du séjour à Ténériffe.

Nous retrouvons le missionnaire à Mompox, ville située au sud-est de Carthagène. La chaleur y est accablante. Des nuées de moustiques et autres insectes du même genre réservent force cuisantes blessures à ceux qui ne s'ingénient pas à se protéger de leurs piqûres — et notre saint est du nombre.

Ses prédications aux naturels entraînent quantité de conversions. Les Indiens sont gagnés par la parole si apostolique du missionnaire, plus encore, peut-être, par les exemples qu'il leur donne. Ses éminentes vertus les impressionnent à ce point qu'ils ne le nomment bientôt plus que « le saint religieux ». De leur côté, les quelques Espagnols qui résident dans le pays témoignent une vraie vénération au Père Louis Bertrand. Surtout depuis que le gouverneur du lieu, le capitaine Bernard de Bétancourt, venant un soir à la cabane du missionnaire pour se confesser, la trouva éblouissante de lumière et aperçut deux personnages aux vêtements éclatants s'entretenant avec le serviteur de Dieu.

Notre saint est, dans la Nouvelle-Grenade, un évangélisateur, non à proprement parler un pasteur. Il ne séjourne dans une région que le temps de la conquérir au Christ. Ensuite, il va plus loin, laissant à d'autres la consolation de paître le nouveau troupeau du Bon Pasteur.

Après Mompox, Turvaco le voit paraître. Nous savons que là une grande tristesse lui échut. Un jeune indien qu'il a baptisé, instruit, dont les édifiantes dispositions lui font présager un futur apôtre de ces régions, est secrètement immolé en sacrifice aux idoles par les païens, sur l'indication d'un oracle consulté par eux.

Plusieurs îles reçoivent la visite de Louis Bertrand. Dans celle de Saint-Vincent, le baptême d'un puissant cacique détermine la conversion de nombreux indigènes. Dans l'île Saint-Thomas, les sauvages faillirent d'abord massacrer

l'homme de Dieu. Puis, subjugués par son zèle de feu, plusieurs centaines adhèrent à la foi chrétienne.

Quand, en 1569, après sept années d'apostolat missionnaire, notre saint se dispose à regagner l'Espagne, environ 45.000 Indiens ont reçu de lui le baptême ! C'est donc tout à fait à juste titre qu'on l'a surnommé *le François Xavier des Indes Occidentales.*

Avant de passer à la troisième phase de la vie de saint Louis Bertrand, il importe de nous arrêter encore un peu sur la seconde. Bien des choses intéressantes que, pour ne pas nuire à l'unité du récit de ses grands travaux en Nouvelle-Grenade, nous avons volontairement jusqu'ici laissées de côté, doivent être maintenant rapportées.

*
* *

Toute une série de graves obstacles s'opposaient à la conversion des Indiens de l'Amérique. Si saint Louis Bertrand gagna au christianisme une légion d'infidèles, c'est qu'il disposa, pour son apostolat, de moyens extraordinaires.

Indiquer ces obstacles, relater ces moyens, nous permettra de synthétiser les divers aperçus qu'il nous reste à présenter au lecteur sur cette période de l'existence de notre saint.

Le premier de tous les obstacles fut évidemment la variété des dialectes en usage parmi les différentes peuplades des Indes occidentales. Souvent, de tribu à tribu, le parler offrait de notables divergences. Or, saint Louis Bertrand ne connaissait que sa langue maternelle. Dès lors, comment atteindre l'esprit de ceux qu'il voulait évangéliser ?

Il commence par user d'un interprète. Bien vite, il s'aperçoit des inconvénients de cette méthode. Sa parole ne reçoit souvent qu'une insuffisante traduction ; parfois, on lui donne un sens erroné ; elle perd toujours la majeure partie de l'efficacité qu'il en pourrait espérer si elle ne passait point par un intermédiaire.

Alors, dans sa foi ardente, dans son immense désir du

salut des âmes, il se tourne vers Dieu, le suppliant de venir à son aide, de lui accorder quelque chose de ce don des langues dont il favorisa Hyacinthe, « l'apôtre du septentrion », Vincent Ferrier, l'évangélisateur de vingt-deux royaumes, François Xavier, le conquérant des Indes orientales.

Dieu exauce merveilleusement sa prière. Non seulement il obtient de se faire comprendre de tous, tout en ne parlant que l'Espagnol, mais — avantage supérieur, car il permet de saisir à son tour — il reçoit l'extraordinaire faculté de connaître sans aucune étude préalable les idiomes des tribus qu'il visite. Dorénavant, il pourra rayonner à travers les peuplades, sûr d'y porter une intelligible parole. On devine combien ce miraculeux privilège excite les ardeurs de son zèle, combien aussi il prédispose les Indiens à accepter la Bonne Nouvelle.

L'apostolat du Père Louis Bertrand s'exerçait dans des régions encore à peu près inexplorées, infestées d'animaux dangereux. Qu'il traverse une forêt : des fauves, surtout le jaguar et le caguar, se présentent soudain à lui ; s'il marche dans la prairie aux herbes hautes, de venimeux serpents le menacent de leur morsure ; vient-il à s'arrêter sous un arbre pour se reposer à son ombre : le terrible boa, aux perfides tactiques, va peut-être brusquement se balancer au bout d'une branche ; pendant le passage d'une rivière, il faut compter avec les caïmans et les alligators qui s'y baignent, habituellement dissimulés afin de surprendre la proie qui pourra se présenter.

Sans cesse, la vie de l'apôtre se trouvait en péril. Ceux qui le voyaient s'aventurer à pied, sans aucune arme, en tous lieux de la contrée, ne pouvaient s'empêcher de trembler pour son existence. Jérôme Fernandez, durant un certain temps compagnon de voyage du saint, ne parvenait pas à se défendre d'une véritable terreur, lorsqu'il lui fallait, à ses côtés, s'engager dans un bois repaire favori des bêtes féroces. Un jour qu'ils allaient ensemble en pleine forêt, voici que, tout à coup, surgit d'un fourré un énorme jaguar. Jérôme, glacé d'épouvante, ne peut que s'écrier : « Père, où fuir ? Nous allons être dévorés ! » — « Rassure-toi, mon

Fils, répond avec sérénité Louis Bertrand ; Dieu nous protège ». Et il trace le signe de la croix dans la direction du fauve. Celui-ci, qui s'avançait, de détaler aussitôt.

Comme à d'autres saints fameux, le Seigneur avait donné à son serviteur puissance sur les animaux. Durant ses sept années de continuelles expéditions à travers la brousse, il ne lui arriva jamais d'être attaqué par aucun d'eux. Un geste, une parole lui suffisait pour les rendre inoffensifs.

De quelle étonnante protection la divine Providence n'entoure-t-elle pas celui qui est tout aux intérêts du Très-Haut !

L'attachement extrême des tribus sauvages à leurs grossières superstitions les rendait très défiantes et grandement hostiles vis-à-vis de toute nouvelle religion. Quelquefois, comme chez les Caraïbes, leur fanatisme atteignait un tel degré que la prédication de l'Évangile était d'avance, humainement parlant, vouée à un échec certain.

Cependant, notre saint veut absolument délivrer des ténèbres du paganisme cette multitude d'âmes vers laquelle le Seigneur l'a envoyé.

Sachant que, par la prière, peuvent s'obtenir les grâces suprêmes qui arrachent à leurs erreurs même les plus obstinés, il s'y consacre passionnément. S'il agit beaucoup, il se livre à l'oraison bien plus encore. Si, le jour, au milieu de ses travaux évangéliques, il demeure constamment uni à Dieu, ne cessant de se redonner à Lui par l'esprit et le cœur, lorsqu'arrive le soir, il intensifie encore cette intimité. Au lieu d'aller prendre du repos, il entre en de brûlantes oraisons, soit dans le silence de sa hutte, soit au milieu de l'impressionnante solitude de la savane sans fin. Il prolonge ces oraisons la majeure partie de la nuit, suppliant Dieu d'abaisser un regard de pitié sur ces infortunées contrées, de l'aider à les tirer de la mort surnaturelle, de le fortifier dans sa lutte contre l'idolâtrie. Au sortir de ces colloques enflammés, en même temps qu'il a l'assurance que l'Esprit-Saint féconderа son apostolat en agissant dans les cœurs de ses auditeurs, il se sent un courage surhumain pour attaquer les faux dieux. Plus d'une fois, il s'en va briser les idoles dans ces

temples secrets où les païens les abritent, mais où il réussit à se faire introduire par de jeunes naturels habilement gagnés. Une nuit même, il ne craint pas de mettre le feu à deux de ces temples, qui sont réduits en cendres. Quand les Indiens constatent que leurs fétiches, ces divinités ou ces démons devant lesquels ils tremblaient, ont laissé se perpétrer d'aussi sacrilèges attentats, ils commencent à entrer dans la voie du doute. Dès lors, leur conversion devient possible.

Notre saint n'ignorait point que les âmes s'achètent plus encore qu'elles ne se conquièrent, qu'elles se payent du prix même que le Rédempteur versa pour leur rançon, c'est-à-dire par le sacrifice. Et, quotidiennement, il solde ce tribut à l'intention de ses chers sauvages.

S'il effectue à pied toutes ses randonnées apostoliques, refusant avec force la monture que, fréquemment, on lui offre, c'est qu'il veut souffrir en allant à la poursuite des âmes, afin de rendre celle-ci plus fructueuse. Parfois, saisi d'un transport d'ardente charité, il quitte ses chaussures, marche nu-pieds à travers ronces et cailloux, endurant joyeusement les vives douleurs qui en résultent.

Il se flagelle vigoureusement avec une discipline formée de plusieurs chaînettes de fer. Habituellement, le sang jaillit sous la violence des coups. Durant ses courses d'évangélisation, le Père Louis n'abandonne point cette rude pratique de pénitence. Jérôme Fernandez, son compagnon de route, remarque que, certains jours, particulièrement le vendredi, il cherche à s'isoler de longs moments. Une fois ou l'autre, intrigué, il le suit à la dérobée. Et il le surprend à se meurtrir les épaules à grands coups de discipline, tandis qu'il l'entend jeter vers le ciel supplications sur supplications pour implorer la conversion des Indiens.

Dans la case du missionnaire, pas même un semblant de lit. Son court sommeil, il le prend étendu sur une planche ou sur une claie de bois, une grosse pierre en guise d'oreiller.

Malgré ses épuisantes fatigues, ses infirmités, il garde strictement les nombreux jeûnes et la rigoureuse abstinence que prévoit la Règle dominicaine.

Le visage émacié de l'apôtre atteste éloquemment ses

volontaires privations, ses continuelles mortifications. Tout cela, c'est le prix qu'il verse au Seigneur pour l'achat des âmes.

Dès lors, comment s'étonner que même parmi les peuplades les plus idolâtres, on résiste difficilement à son zèle !

L'arme empoisonnée de la calomnie, ordinairement si meurtrière, ne manqua pas d'être employée contre le Père Louis Bertrand. Ceux qui avaient intérêt à entraver son action la manièrent à diverses reprises avec une raffinée perfidie. Les accusations les plus infamantes ne sont pas épargnées à notre saint. Affamé d'humiliations, il n'entreprend point de se disculper, il accepte tout avec une inaltérable patience. Tout pénétré d'esprit de foi, il se dit que si ces odieuses imputations doivent nuire à son évangélique mission, Dieu se chargera bien de les confondre.

C'est ce qui arrive. Après quelque temps de douloureuse épreuve, la vérité justificative finit, chaque fois, par éclater au grand jour.

Dieu ne s'en tient pas là. Afin que l'ascendant de son courageux serviteur croisse d'autant plus qu'on s'efforce davantage de le ruiner, il lui départit d'extraordinaires prérogatives — qui décuplent son influence apostolique.

Parfois, pendant qu'il prêche, son visage s'illumine subitement d'une radieuse splendeur. Les assistants, émerveillés du prodige, de s'éprendre spontanément d'une vive vénération pour le missionnaire.

Dieu lui communique le don de vision. Il prédit les revers de celui-ci, annonce la maladie ou la guérison de celui-là, il prophétise la mort d'un autre ; longtemps à l'avance, il décrit avec précision de futurs événements. De plus, il lit dans les âmes. Que de fois, il révèle des pensées secrètes, dévoile de mystérieux desseins, indique à celui qui vient le consulter, avant même qu'il ait prononcé un mot, l'objet de sa démarche ! Il rappelle à certains quelque faute qu'ils dissimulent habilement. Il voit à distance, fournissant des détails circonstanciés sur tel fait qui a lieu au loin et que, par la suite, on reconnaît s'être passé au moment où le saint en parlait et exactement de la façon signalée par lui.

Enfin, il jouit de la faculté d'accomplir des miracles. Ce pouvoir lui a déjà été accordé avant sa venue au Nouveau-Monde, mais il ne cesse, durant ses missions en Nouvelle-Grenade, de s'étendre. Le cadre restreint de notre travail ne nous autorise qu'un bref aperçu.

Il commande aux éléments. Pendant son séjour à Cipacoa, une persistante sécheresse désole la région. Un cacique, se faisant l'interprète de tous, vient trouver notre saint et le supplie d'intercéder auprès de son Dieu pour la cessation de cette calamité. Le missionnaire ordonne une procession pour le lendemain. Quantité d'Indiens y prennent part. Il la préside. Au cours du saint Sacrifice qu'il offre ensuite, il prêche, affirmant avec force l'impuissance des faux dieux et le pouvoir souverain du véritable Maître des cieux. A peine achève-t-il de parler, que le ciel se couvre instantanément de gros nuages, et avant que les assistants aient eu le temps de rentrer chez eux, voici que la pluie si ardemment désirée tombe en abondance, et cela trois journées entières.

Il commande à la maladie. Marinitta, Indienne baptisée, accourt un jour l'implorer en faveur de sa sœur qui se meurt. « Ayez confiance en Dieu, répond le saint. Votre sœur sera sauvée. Entourez-la de cette ceinture. Je vais prier pour elle. » Peu après, Marinitta reparaît, transportée de joie : tout danger est désormais conjuré. D'un signe de croix, le Père Louis guérit une pauvre femme atteinte d'ulcères incurables.

Il commande à la mort elle-même. Simplement en touchant de son rosaire le cadavre d'une jeune fille, il en opère la résurrection. L'écho de ce prodige se répercute jusqu'à Valence.

On comprend que devant de telles recommandations divines, toutes les calomnies inventées par les ennemis de notre saint ne dussent pas entamer beaucoup son crédit auprès des populations évangélisées par lui.

Le démon, jusqu'alors roi en ces contrées, ne pouvait voir d'un bon œil les graves atteintes portées par le mission-

naire à sa domination. Il ne tarda pas à entrer en lutte avec lui.

Il a d'abord recours à la ruse, sa tactique préférée. Sous la forme d'un vieil ermite, au visage amaigri et à la parole onctueuse, il aborde le missionnaire. La charité l'a pressé, lui dit-il, de venir le renseigner sur ce peuple qu'il évangélise au prix de tant de fatigues. S'il le connaissait mieux, il porterait ailleurs ses pas d'apôtre. Cette race est fourbe. Apparemment, elle se convertit, mais en réalité elle persévère dans son idolâtrie et ne consentira jamais à abandonner sincèrement le culte des faux dieux. Dès lors, la sagesse ne conseille-t-elle pas de renoncer à d'inutiles travaux ?

Très humble, Louis Bertrand écoute avec déférence ces dévoués avis, si étranges qu'ils lui paraissent. Puis il consulte Dieu sur le parti à prendre. Celui-ci l'éclaire de sa lumière et notre saint n'a pas de peine à reconnaître la perfide manœuvre de l'ange des ténèbres transformé en ange de lumière. Alors, il éconduit comme il convient l'hypocrite visiteur, qui disparaît en ricanant affreusement.

Satan passe alors aux grands moyens. Il déclare la guerre ouverte. Les malins esprits fréquentent assidûment la hutte du missionnaire. Ils entourent le religieux jusque pendant ses oraisons, ses disciplines, l'insultent, le bousculent, le frappent. Certains jours, ils le maltraitent cruellement. L'Esprit-Saint communique abondamment son don de force à celui que le démon attaque si hardiment, et la victoire reste complète au vaillant serviteur de Dieu.

Un dernier obstacle à la conversion des Indiens — et non pas le moindre — provenait de la conduite de certains aventuriers espagnols à leur égard. Ces fonctionnaires indignes, pleins de rapacité, faisaient peser sur les naturels un effroyable joug. Tout à leur passion de s'enrichir, et de s'enrichir promptement, méprisant les décrets royaux, oublieux des plus élémentaires prescriptions de la loi évangélique, il n'était exaction dont ils n'affligeassent les pauvres Indiens.

Aussi, comment persuader ceux-ci de la noblesse, de la sainteté des vertus du christianisme, alors que ceux-là,

qu'ils savent lui appartenir, leur présentent le spectacle d'un appétit éhonté des biens de la terre ? Comment les convaincre de la supériorité moralisatrice du catholicisme, lorsque, chaque jour, ils peuvent découvrir la révoltante immoralité d'un certain nombre de ses adeptes ? Comment les déterminer à accepter tout un ensemble de nouvelles pratiques cultuelles, alors que des coreligionnaires du missionnaire vont jusqu'à les réduire en esclavage, et même, sous de fallacieux prétextes, ne craignent pas d'ordonner d'odieux massacres ?

En face de cette navrante situation, notre saint s'applique en toute circonstance à donner à ses pauvres sauvages des marques d'extrême bonté, leur prodigue sans se lasser les tendresses de son cœur embrasé de charité, se montre à leur endroit absolument désintéressé, allant jusqu'à refuser ce qu'on lui offre spontanément. N'est-ce pas le meilleur moyen de leur prouver qu'il n'y a rien de commun entre la foi chrétienne et les agissements de ceux qui les oppressent ?

Une effrayante épidémie qui s'abat soudain sur la Nouvelle-Grenade offre à l'apôtre une occasion unique de montrer aux Indiens ce qu'inspire la foi chrétienne à ceux dont elle règle véritablement la vie. Les victimes du fléau ne cessaient de se multiplier parmi les tribus. Le missionnaire du Nouveau-Monde renouvelle alors les héroïques exploits de charité du Vicaire d'Albayda. On le voit accourir auprès des pestiférés, les exhortant, les secourant dans toute la mesure de ses possibilités. Alors que chacun fuit, abandonnant les siens, lui, il reste et expose son existence pour des étrangers. Aux survivants, il pourra parler de la transcendance de sa religion, sans plus craindre de démenti.

Le Père Louis Bertrand, digne émule de l'Illustrissime Barthélemy de Las Casas *Protecteur général des Indiens*, s'emploie de toutes ses forces près des agents de la métropole pour les décider à traiter plus humainement et plus chrétiennement les habitants des pays conquis. Il s'élève énergiquement contre leurs abus de pouvoir. De plus, il flétrit en termes indignés la vie licencieuse que, trop souvent, ils mènent et qui compromet la foi chrétienne aux yeux des infidèles.

Les interventions du missionnaire, ses vertes remontrances lui attirent bien des inimitiés, l'exposent à de redoutables vengeances. Mais qu'importe ! Celui qui ne craint pas la mort ne saurait se laisser intimider par des menaces de représailles.

Il restera le valeureux défenseur des Indiens jusqu'à son retour en Europe.

*
* *

De ce retour, dont il nous faut maintenant parler — car le peu que nous avons rapporté de l'existence missionnaire de saint Louis Bertrand suffit, croyons-nous, à nous la montrer toute auréolée d'une divine grandeur, — nous ne connaissons pas avec certitude le motif.

Avançons simplement qu'il dût être bien grave pour que l'apôtre de la Nouvelle-Grenade se décidât à solliciter du Maître Général des lettres de rappel ; et fort pressant, puisque sans attendre qu'elles lui parviennent — laissant auprès des Indiens le Père Louis Vero, qui a toute sa confiance, — il regagne Carthagène.

Là, il apprend avec stupeur que le couvent dominicain de Santa-Fé vient de l'élire Prieur et que le Père Pierre de Miranda lui intime l'ordre de ne pas se dérober à cette charge.

Notre saint, toujours obéissant, se dirige donc vers Santa-Fé, non sans avoir auparavant clairement annoncé — ce qui laisse supposer que Dieu lui avait marqué par une révélation sa volonté de le voir rentrer immédiatement en Espagne — qu'il n'arrivera jamais dans cette ville.

La prédiction se réalise pleinement.

En cours de route, par une suite de circonstances manifestement providentielles, le nouveau Prieur rencontre le Père Antist qui arrive de Castille, porteur de la lettre du Maître Général réassignant le Père Louis Bertrand au couvent de Valence.

Celui-ci écrit aussitôt au Père Pierre de Miranda pour résigner le Priorat de Santa-Fé et l'informer de son prompt départ pour l'Europe.

Quelques semaines après, il s'embarquait.

Au moment de s'éloigner de cette terre du Nouveau-Monde où, durant sept années, il s'était si héroïquement consacré à l'œuvre d'évangélisation, où il avait engendré à l'Eglise du Christ une multitude d'Enfants, où ses bien-aimés Indiens restaient en butte à tant de barbares vexations, quelle émotion ne devait pas étreindre son cœur ! Et quand il la perdit de vue..., le bleu du ciel se soudant, à l'horizon, au bleu de l'océan..., quel long tressaillement en tout son être !...

Après une traversée pendant laquelle une tempête d'une extrême violence eût infailliblement brisé le navire si notre saint n'eût, comme le Maître, commandé aux flots de s'apaiser, le Père Louis débarque à Séville le 18 octobre 1569. Il gagne aussitôt Valence.

Quelle joie dans le couvent de cette ville lorsqu'il y réapparaît ! On avait si peu espéré le revoir ! Quel bonheur, quelle fierté de posséder désormais celui dont les travaux apostoliques en Amérique ont été couronnés d'un succès si prodigieux, qui a reçu de Dieu des pouvoirs si extraordinaires !

Notre saint, lui, tout rempli d'humilité, de confusion, s'efface autant qu'il le peut. Sa première parole est pour déclarer qu'il vient avec le désir d'amender enfin sa vie, qu'il entend redevenir novice parmi ses Frères. Et de suite, comme s'il en était vraiment ainsi, il se remet à la pratique de tous les points de la Règle, y compris les moindres. Quelle admiration chez les religieux — jeunes et anciens !

Une année entière, Frère Louis peut savourer à loisir les douceurs de la vie retirée, la paix du cloître. Dieu lui ménage tout à la fois comme un repos de ses labeurs passés et une préparation à la troisième phase de sa vie, qui s'écoulera dans les charges.

*
* *

En octobre 1570, une élection priorale a lieu au couvent de Saint-Onuphre, bourg voisin de Valence. Le choix unanime de la communauté se porte sur le Père Bertrand.

Celui-ci objecte ses incapacités, ses infirmités. Mais il doit finalement se courber sous le joug qu'on lui présente.

Le couvent de Saint-Onuphre se trouvait fortement grevé de dettes : tout en distribuant de larges aumônes, le nouveau Prieur, visiblement assisté par la Providence, parvient à les éteindre totalement. La discipline religieuse laissait passablement à désirer : par ses exemples, par sa sévérité tempérée de paternelle bonté, il restaure intégralement les observances. Le nombre des religieux déclinait d'une façon fort sensible : bien vite, il l'accroît notablement. La vie spirituelle de quelques Frères languissait : par ses brûlantes exhortations, il ressuscite leur ferveur première.

En octobre 1573, à la désolation des Pères de Saint-Onuphre, le couvent en pleine prospérité, notre saint, arrivé au terme de son priorat, réintégre son cher asile de Valence. Plus que jamais, il aspire à vivre dans la retraite, ignoré de tous.

Mais Dieu n'entend point que « la lumière soit sous le boisseau » : Il désire « qu'elle brille sur le chandelier ».

A peine de retour, le Père Louis se voit confier de nouveau la fonction de Maître des Novices. Inutile d'indiquer quels abondants profits ceux-ci retirent de cette nomination.

Cependant, la lumière ne brille pas encore assez haut. Le Seigneur veut davantage de resplendissement pour elle.

Le 15 mai 1575, le Père Louis Bertrand est élu Prieur de l'important couvent. S'il a tenté de se soustraire à la charge priorale lorsque les Pères du petit couvent de Saint-Onuphre l'y ont appelé, que dire de son effroi lorsque, contraint par le Provincial, il se résigne à accepter le gouvernement d'une maison comptant plus de cent religieux ! Tombant à genoux devant la statue de saint Vincent Ferrier, il gémit : « O Père saint Vincent, ils m'ont choisi pour Prieur, moi qui suis absolument indigne de cette charge et totalement incapable d'en remplir les obligations. Je vous confie ce priorat. Oui, je vous prie, bon et glorieux saint, de l'accepter à ma place. Je serai votre sous-prieur, j'agirai d'après vos suggestions. » Et il s'approche pour baiser les pieds de la statue : mais alors celle-ci de s'animer, et saint Vincent, de même que s'il eût été vivant, de se pencher vers lui, comme pour lui

promettre son assistance. De fait, elle ne lui manquera à aucun moment.

Nous ne pouvons mieux faire pour caractériser le gouvernement de celui qui vient de prendre la tête de la communauté de Valence, que de citer quelques lignes de son premier biographe, le Père Antist, qui, l'ayant eu pour Prieur, est bien qualifié pour nous tracer son portrait : « Comme supérieur il se souciait fort peu de plaire aux hommes mais, par contre, il se préoccupait beaucoup de satisfaire Dieu et saint Dominique... Il nous offrait un magnifique exemple de toutes les vertus religieuses, accomplissant toujours lui-même plus qu'il n'exigeait des autres. Il veillait avec une scrupuleuse attention aux offices choraux, aux études, à l'ensemble des observances religieuses... Il ne s'exemptait jamais d'être présent au chœur et à la table commune. S'il n'avait pas la force de se tenir debout, il assistait à l'office assis dans sa stalle ; si la maladie le contraignait de dîner à l'infirmerie, il prenait néanmoins place au réfectoire, de façon à veiller à la bonne marche du service et à prévenir tout manquement au parfait silence... Il apportait un grand zèle à corriger les moindres fautes... Lorsqu'il avait appelé un religieux à un emploi, il n'hésitait pas à le destituer s'il se rendait coupable de négligence... »

Sa rigidité s'alliait à une paternelle sollicitude, à beaucoup d'humilité, de douceur, d'affabilité : aussi nul ne songeait à s'en plaindre. Aux malades, il témoignait vraiment les tendresses d'une mère.

Le Prieur puisait dans l'oraison les nombreuses grâces de lumière et de force qui lui étaient nécessaires. Chaque jour, il consacrait plus de quatre heures à la prière mentale, sans préjudice de ses longues veilles à l'issue des Matines — assez souvent jusqu'à Prime. Il se plaisait à demeurer au pied du tabernacle. Son brûlant amour pour Jésus-Eucharistie s'exhalait alors en de séraphiques élans. Plusieurs fois, pendant ces adorations du Saint Sacrement, on le vit tout ravi hors de lui-même et comme diffusant une céleste lumière, ce qui lui arrivait aussi, parfois, lorsqu'il célébrait le saint Sacrifice de la Messe.

Ses infirmités grandissantes ne l'empêchaient point de

se livrer à ses pénitences accoutumées. Il s'avançait, au contraire, toujours plus avant dans la voie de l'austérité. Un simple détail nous donnera une idée des rigueurs qu'il exerçait sur lui-même : les murs de sa cellule étaient tout tachés du sang de ses disciplines.

Sa charité pour les malheureux semblait redoubler avec l'âge. Que de libéralités ils lui durent ! Fréquemment, notre saint s'en allait visiter les prisonniers, les secourait de mille manières, n'hésitant même pas à intervenir en leur faveur quand il trouvait en eux des dispositions de sincère repentir.

Le Prieur ressentait lourdement le poids de ses responsabilités. Par moment, il se prenait à trembler en pensant aux jugements de Dieu. La crainte du Seigneur fut certainement un des dons que l'Esprit-Saint lui départit le plus largement. Mais la mélancolie habituelle que provoquait en lui l'appréhension des arrêts du Souverain Juge ne revêtait aucun caractère pénible pour l'entourage. Elle s'imprégnait de surnaturelle suavité, s'alliait à une constante affabilité et n'excluait nullement l'intime joie spirituelle. C'est qu'il ne s'agissait pas en l'occurrence de cette crainte servile toute fondée sur la peur du châtiment, mais de la crainte filiale qui redoute d'offenser l'être aimé, de cette crainte surnaturelle qui est une précieuse grâce d'En-Haut car elle porte à une plus grande délicatesse d'âme, aide à mieux prendre conscience de son rien et, finalement, — loin de nuire à la confiance en Dieu — vous jette, les yeux fermés, dans l'infinie miséricorde du Tout Amour.

Cependant, notre saint se croyant devenu tout à fait incapable de remplir convenablement sa charge, implore du Maître Général, le Père Séraphin Cavelli, qu'il veuille bien l'en relever. Celui-ci refuse. Force est donc au Père Louis de rester à la tête du couvent jusqu'à expiration du délai régulier, c'est-à-dire jusqu'au 15 mai 1578.

Ce jour-là, avec quel bonheur il dépose le fardeau du priorat !

« Il laissa le couvent, écrit le Père Antist, en pleine prospérité temporelle et spirituelle, et tous les religieux parfaitement instruits de leur état. »

*
* *

Dès lors, le Père Louis Bertrand entre en une profonde retraite pour se préparer à l'éternité. Il ne remplit plus aucun office, mais ne cesse de donner à la communauté de magnifiques exemples de vie religieuse intégralement vécue.

Il garde la cellule. Toutefois, il passe encore de longs moments au confessionnal où il accueille avec une particulière bonté les pauvres et les ignorants. De temps à autre, pour répondre à quelque instante demande, il sort du cloître et visite tel malade dangereusement atteint. La miraculeuse guérison qui s'ensuit ordinairement atteste le pouvoir surnaturel du serviteur de Dieu.

D'ailleurs, le Père Louis bénéficie de plus en plus des faveurs célestes. Il lit dans les consciences comme dans un livre ouvert, il annonce quantité d'évènements — soit futurs, soit se passant au moment même à distance. Le jour de la fête de saint Michel (1579), quelle joie l'inonde lorsque saint François et saint Dominique lui apparaissent, tous deux ensemble !

Notre saint s'affaiblissait visiblement dans son être physique. Le ministère de la prédication lui devenait désormais à peu près impossible. Cependant, au début de 1580, les autorités de Xativa lui dépêchent un messager pour l'inviter à venir prêcher dans leur ville le carême de cette année-là. Le Père exprime ses sincères regrets de ne pouvoir accepter, vu son déplorable état de santé. Mais l'envoyé insiste, déclarant qu'il a reçu mandat de ses concitoyens de lui dire qu'ils comptent absolument sur sa venue, et de l'assurer qu'ils se tiendront pour satisfaits s'il leur donne un sermon.

Singulière preuve de l'esprit de foi des habitants de Xativa et éloquent témoignage de leur vénération à l'endroit du Père Bertrand ! A tout autre prédicateur apte à leur prêcher un carême complet et avec plus d'éloquence naturelle — beaucoup l'emportaient sur notre saint par les qualités

oratoires : langue châtiée, voix agréable, déclamation soignée — ils préfèrent, quitte à ne l'entendre qu'une seule fois, cet homme de Dieu qui peut s'appliquer les paroles de l'apôtre saint Paul : « *Ma prédication méprise les artifices persuasifs de la sagesse humaine, mais en elle éclatent l'Esprit et la puissance de Dieu !* » Ils comprennent qu'une seule instruction d'un parfait apôtre du Christ opère plus de bien dans les âmes que toute une Station donnée par un prédicateur ordinaire.

Après avoir prié, consulté son Prieur, Fr. Louis promet de se rendre à Xativa. Et Dieu, voulant récompenser les admirables dispositions de cette localité, qui accueille notre saint avec d'enthousiastes démonstrations de joie surnaturelle, accorde à celui-ci un tel surcroît de forces qu'il parvient, sans trop de difficulté, à parler chaque jour. Que de fruits de sanctification accompagnent ce ministère !

Le 7 octobre, le Père Louis prédit que sa mort arrivera l'année suivante, en la fête de saint Denys.

De fait, son état de santé commence de nouveau à décliner. Son visage s'amaigrit encore, chaque jour la pâleur s'accentue.

Rassemblant ses dernières énergies, il prêche, le jour de l'Épiphanie 1581, à la Cathédrale, puis, le dimanche dans l'octave, à l'église du Temple. C'est la dernière fois qu'on entend son apostolique parole. Il ne remontera plus dans la chaire de vérité.

Sa fatigue va s'aggravant. A partir de mai, d'atroces souffrances le torturent jour et nuit : « il lui semble que sa poitrine se fend, que ses os sont brisés, ses jambes coupées en morceaux... » Il supporte tout avec une douce patience, avec grande joie même : « Je ne voudrais pas échanger mes tourments contre tous les biens du monde, affirme-t-il. Je rougis de confusion, en considérant que Dieu accorde ces inappréciables bienfaits à un indigne pécheur comme moi. Mon Dieu ! coupez, brûlez, n'épargnez pas ici-bas, mais épargnez dans l'éternité ! »

Lorsque la souffrance devient intolérable, il baise son crucifix, il porte les yeux sur une image de Marie Reine du Rosaire, invoque le secours de cette Mère qu'il chérit tendrement, qu'il s'est tant efforcé de faire aimer à ceux qu'il a

évangélisés. Et il reçoit l'assistance qui lui permet d'endurer avec sérénité toutes les douleurs qui crucifient sa chair.

Ce martyre ne l'empêche point de se confesser chaque jour, de célébrer, toutes les fois que le médecin ne s'oppose pas, le saint Sacrifice de la Messe — au prix de quels efforts surhumains ! — de consacrer, quotidiennement, deux heures à l'oraison mentale, même de pratiquer encore la mortification volontaire en glissant secrètement une planche dans sa pauvre couche, sous ses épaules.

...Le printemps avait passé : le soleil d'été commençait à darder ses brûlants rayons.

L'archevêque de Valence, ami intime du P. Louis, qu'il vénère comme un saint, obtient des supérieurs que le malade soit transporté à sa maison de campagne de Godella. L'air plus frais qu'on respire dans cette région montagneuse rendra moins pénible à celui-ci les chaleurs de juillet et d'août.

Pendant ces deux mois, le haut prélat entoure son hôte de la plus attentive sollicitude. A l'heure du dîner, lui-même accourt le servir, l'encourageant à manger lorsque l'appétit fait défaut. La petite réfection achevée, ils s'assoient tous deux près d'une fenêtre d'où se découvre un sîte ravissant, et conversent de choses spirituelles, s'élevant des beautés de la nature jusqu'aux beautés invisibles — comme Monique et Augustin à Ostie.

Au début de septembre, le Père Bertrand regagne l'infirmerie de son couvent.

Des choses merveilleuses s'y passent...

Le 6 octobre, on entend le malade, qui décline de plus en plus, murmurer « O mon Dieu ! encore quatre jours ; que votre sainte volonté s'accomplisse ! »

Lorsque la souffrance le tenaille, il répète sa prière favorite: « Mon Dieu ! coupez, brûlez, n'épargnez pas ici-bas, mais épargnez dans l'éternité ! »

Chaque jour, l'archevêque vient passer de longs moments au chevet de son ami mourant : il veut le bénir, mais désire aussi s'édifier de ses héroïques exemples, il tient à recueillir quelque pieuse parole des lèvres de ce grand serviteur de Dieu.

Le 7, on administre au Père Louis le sacrement d'Extrême-Onction. Il le reçoit avec toutes les marques d'un rare esprit de foi, d'une profonde humilité, d'un immense repentir. L'émotion étreint le cœur des assistants, les larmes jaillissent de leurs yeux...

Au matin de la fête de saint Denys martyr, le 9 octobre 1581 — selon sa prédiction, — entouré de tous ses Frères récitant les prières des agonisants, après que l'archevêque de Valence l'a marqué au front du signe de la croix, le Père Louis Bertrand clôt ses paupières, exhale son dernier souffle, entre dans l'éternel repos...

...Alors aussitôt, un rayon lumineux s'échappe de la bouche de celui qui n'est plus, et irradie la pièce... Au même moment, une éclatante lumière resplendit au-dessus du monastère...

...Puis le visage du défunt devient brillant, si brillant qu'on pourrait s'y mirer...

Une aromatique odeur se dégage du corps inanimé...

Dans l'église du couvent, on perçoit distinctement les accords ineffablement mélodieux d'une musique céleste...

. . . . . .

Dès que la dépouille du serviteur de Dieu a été exposée dans le sanctuaire des Frères Prêcheurs, tout un peuple s'empresse vers elle afin de la vénérer... Le chapitre de la cathédrale, les clergés des douze paroisses de la ville arrivent processionnellement pour chanter un répons de l'office des trépassés.

Les miracles posthumes commencent...

Le jour des funérailles, le 10 octobre, une foule immense assiège le temple dominicain. Bien vite, les sanglots de tous dominent, puis interrompent les chants funèbres...

L'archevêque, lui aussi tout en pleurs, embrasse une dernière fois son ami...

L'affluence ne cessant de croître et l'émotion générale redoublant, hâtivement le cercueil est fermé et descendu dans le caveau préparé pour le recevoir.

Pendant ce temps, le bienheureux Nicolas Factor, des

23270

Récollets, autre intime ami de notre saint, entre en extase et voit le Père Louis Bertrand tout éblouissant de gloire dans la cité des élus...

. . . . . .

En le béatifiant, le Pape Paul V affirmera solennellement, au nom de l'Église, cette entrée de Louis Bertrand dans la patrie des saints.

Et Clément X, en lui décernant les honneurs de la canonisation, le proclamera de façon infaillible.

*
* *

Saint Louis Bertrand n'est guère connu des Français.

Comment s'empêcher de le regretter vivement quand on sait soi-même ce qu'il fut, tout ce qu'il fit.

Impossible de le suivre dans son existence sans l'admirer, l'aimer, le prier — et aussi glorifier Dieu, vraiment magnifique dans ses dons aux âmes généreuses.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Tome I

	Pages
Préface	VII
Saint Hyacinthe	1
Saint Pierre de Vérone	25
Saint Vincent Ferrier	51
Saint Louis Bertrand	141

DOMINICAN COLLEGE
LIBRARY
SAN RAFAEL

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE L'EST

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
BX3555 .R3 v.1
Rambaud, Jea/Grandes figures de prãeche
3 3645 00060710 4

9
R
v
BX3555 .R35 1930
vol.1
Rambaud, Jean Dominique,
1890-
Grandes figures de precheurs
...

Dominican College Library
San Rafael, California

LE BIENHEUREUX INNOCENT V, Sa mission dans l'Eglise, raison de sa béatification, par le R. P. Bourgeois, O. P. 1 vol. in-8° cour. de 82 pages.

L'auteur a voulu conserver à son esquisse qui traite successivement du religieux — Pierre de Tarentaise — de l'évêque (puis archevêque de Lyon), et du Pape Innocent V, la forme de discours, qui fut la forme primitive de cette étude, mais qui la fait lire avec plus d'intérêt et la rend plus vivante.

VIE DE SAINT LOUIS BERTRAND, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, par le R. P. Wilberforce, traduit de l'anglais, par le R. P. Folghera, du même Ordre. Un beau vol. in-8° carré de 428 pages, avec portrait.

C'est un saint relativement peu connu et cette pénombre s'explique par sa vie de religieux en Espagne, de missionnaire en Amérique du Sud : n'empêche que son œuvre fut féconde et grandiose. Et par les soins d'un historien moderne qui jouit en Angleterre d'une grande réputation très justifiée, la biographie de saint Louis Bertrand se trouve être un livre d'histoire en même temps qu'un livre d'édification, écrit sans aucune prétention scientifique ou littéraire, avec la plus grande simplicité, mais aussi avec un accent de foi et de piété qui en augmentent encore la bienfaisante et sanctifiante impression.

HISTOIRE DE SAINT DOMINIQUE, *fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs,* par la T. R. Mère A. T. Drane, prieure générale des Dominicaines d'Angleterre, traduite par M. l'abbé Cardon, 1 vol. in-8° raisin de 492 pages.

Le principal mérite de ce livre est de condenser avec beaucoup d'art et de critique l'œuvre de tous les chroniqueurs et de tous les historiens antérieurs — et il complète fort heureusement la célèbre biographie du P. Lacordaire en offrant le spectacle si édifiant de la vie intime, faite de prière, de renoncement, d'humilité, de zèle et de dévouement de celui qui fut l'apôtre du Languedoc et le fondateur d'un Ordre d'une si puissante et féconde vitalité.

LE PÈRE LACORDAIRE, Apôtre et directeur des jeunes gens, par le P. Henri-Dominique Noble, O. P., 1 vol. in-8° cour. de XVI-368 pages.

Sommaire. — Il les aima. — Pourquoi il les aima. — Pourquoi il en fut aimé. — Caractères de sa direction. — La grandeur d'Ame. — Le culte de Jésus-Christ. — L'Amour de l'Eglise. — L'Amitié. — La Chasteté. — Les Devoirs quotidiens. — Les vertus civiques. — La Vocation. — Le Tiers-Ordre. — *Notice sur le Père Lacordaire.* — *Pèlerinage à Sorèze.*

HISTOIRE DU POVERELLO D'ASSISE, RACONTÉE A LA JEUNESSE par le R. Père Facchinetti, traduit de l'italien par Ph. Mazoyer, illustrée de 28 photogravures hors-texte In-8° raisin de 128 pages.

Comme l'indique le titre, cet ouvrage est fait pour les enfants, aussi n'y trouve-t-on aucune discussion érudite, aucun étalage de documents, mais beaucoup de belles histoires pour la plupart empruntées aux Fioretti. Tous cependant liront avec charme ce récit plein de simplicité et de grâce, où les faits n'ont d'autres commentaires que les magnifiques gravures, reproductions de tableaux ou de fresques des peintres les plus célèbres.